JUL 23 1925

3e Année. N° 14. 15 Juillet 1925.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
de Sainte-Aulaire.	*Lamartine et la Politique*	241
arquis de Segonzac.	*De Raïssouli à Abd el Kerim*	253
nry Prior	*Balzac à Milan.* — I.	283
an d'Esme	*Les Barbares.* — V	303
igi Pirandello	*Comment j'ai écrit les « Six personnages »*	332
el Bonnard	*Au Maroc*	348
Chappey	*Maurice Barrès, Gœthe et l'Austrasie*	370
a Negrí	*Stella Mattutina* (fin)	396
Houllevigue	La Vie scientifique : *Radioactivité et Chaleur.*	427
Albert-Petit	Les Lettres : *Les Livres d'histoire*	438
nstantin Photiadès.	La Musique : *Les Concerts de la Saison.*	451
dré Chaumeix	La Politique : *L'Avenir de nos Finances.*	465

Chronique bibliographique : Marcel Thiébaut.

Copyright 1925 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 4 FR. 50

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION · 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1925

La *Revue de Paris* publiera prochainement :

Une série de Lettres inédites
de
Madame de Staël au comte O'Donne

Avec une Introduction et une Étude de Jean Mistler

PARMI LES HOMMES

par madame KAREN BRAMSON

La nouvelle Littérature russe

par J. KESSEL

Édouard VII et Guillaume I

par SIR SYDNEY LEE

Le Problème houiller

par H. DE PEYERIMHOFF

Nous avons publié dans notre numéro du 15 Juin un important fragment des Mémoires de la Reine Hortense.

A cette occasion le Prince Napoléon veut bien nous faire savoir qu'il est possesseur du manuscrit complet de ces Mémoires.

N. D. L. R.

LAMARTINE ET LA POLITIQUE[1]

Mes relations avec M. de Lamartine sont anciennes et ont été assez intimes. A son début dans le monde, il était pauvre, inconnu, sans protecteur. C'est dans le salon de madame de Sainte-Aulaire qu'il a dit ses premiers vers, et je l'ai aidé à obtenir son premier emploi. Je ne sais s'il s'en souvient aujourd'hui, mais il nous écrivait encore, le 12 avril 1839 : « N'oubliez jamais, je vous prie, l'homme que vous avez introduit, avec tant de bonté, dans la renommée et dans les affaires. » J'aime à croire cependant que M. de Lamartine aurait bien fait son chemin sans notre appui et que nous n'avons pas à répondre de lui devant la France! Il est né en 1793; sa mère, mademoiselle Desvoys, employée sous madame de Genlis dans l'éducation des Princes d'Orléans, avait des mérites et de la vertu. Elle fut protégée au Palais-Royal et mariée à M. de Lamartine, gentilhomme de Bourgogne qui avait quelques biens. Demeurée veuve après quelques années de mariage, elle vécut honorablement dans sa province, loin du monde, et tout entière à l'éducation de ses enfants. Son fils Alphonse annonça de bonne heure un grand talent poétique; mais ses premiers vers, les plus beaux qu'il ait jamais faits, n'avaient point encore été

1. La *Revue de Paris* a déjà publié de nombreux chapitres des Mémoires du comte de Sainte-Aulaire. Voir les numéros des 15 avril, 15 mai, 1er septembre, 15 octobre 1924, et des 15 mars et 1er juin 1925.

Les pages qu'on va lire ont été écrites au lendemain de la Révolution de 1848. Nous devons leur communication à l'obligeance du vicomte d'Harcourt. (N. D. L. R.)

publiés quand il nous fut recommandé par la marquise de Raigecourt et par M. de Virieu, jeune homme très distingué, parent de madame de Sainte-Aulaire. M. Decazes venait d'épouser ma fille et je promis volontiers d'employer mon crédit près de lui en faveur de M. de Lamartine dont l'extérieur et les manières disposaient favorablement à la première vue. Sa figure était belle, sa taille élégante et noble. Rien n'annonçait dans ses manières le bourgeois provincial. Il parlait de ses vers sans prétention mais avec assurance, et ne demandait pas mieux que de les produire. Nous arrangeâmes un dîner pour l'entendre. Nous avions invité M. Villemain, pensant que son témoignage pèserait plus que le nôtre auprès de M. Decazes, alors ministre de l'Intérieur et patron officiel des jeunes littérateurs de bonne espérance. Dans la soirée M. de Lamartine nous récita quelques-unes de ses premières *Méditations* dont nous fûmes charmés. Mais M. Villemain m'ayant paru écouter avec distraction et se retirant de bonne heure sans rien dire, je craignais qu'il ne partageât point notre impression; je le suivis dans l'antichambre et le priai de rester encore afin de mieux asseoir son jugement. Il me répondit sans hésitation

— J'en ai suffisamment entendu, ce jeune homme est le premier poète de notre époque; s'il veut se consacrer aux lettres, je lui garantis un immense succès, et dès à présent je me fais fort de lui obtenir du ministre une pension suffisante pour assurer son loisir et son indépendance.

M. de Lamartine, à qui je me hâtai de rapporter ces bonnes paroles, s'y montra médiocrement sensible. Ce n'était pas, me dit-il, comme littérateur qu'il voulait se faire un nom dans le monde, sa vocation le portait aux affaires, et plus particulièrement à la diplomatie; si M. Decazes voulait bien le recommander au général Dessolles, ministre des Affaires Étrangères, il obtiendrait sans doute un poste de secrétaire de légation et tous ses vœux seraient comblés. J'essayai inutilement de lui faire comprendre qu'avec une bonne pension, il vivrait plus doucement à Paris ou en Bourgogne que dans une petite ville d'Allemagne où il ne pourrait ni développer le génie qu'il avait reçu de la nature ni en jouir. Il sourit un peu dédaigneusement à ces images de paix et de loisir, et me

parla de son talent poétique avec une légèreté qui n'était pas de la modestie. Peut-être rêvait-il déjà les ambitieuses folies que, trente ans plus tard, il lui a été donné de réaliser.

A ma demande, M. Decazes accepta M. de Lamartine dans sa clientèle et s'employa à lui être utile. Mais on exigeait des aspirants aux postes effectifs de la diplomatie quelques années de surnumérariat sous le titre d'attaché d'ambassade. Ces fonctions n'étaient pas rétribuées et le peu de fortune du jeune poète ne lui permettait pas alors de les accepter. Aussi son chagrin fut-il très vif quand il apprit que le marquis Dessolles refusait de l'affranchir de cette condition. Ses lettres à cette époque sont empreintes d'une profonde tristesse : « Il était las de *lutter contre la fortune*, et si nous ne parvenions pas à faire révoquer cette fatale décision du Ministre, il allait s'ensevelir dans la solitude, résolu d'y achever obscurément sa vie. »

Un tel découragement était au moins prématuré à l'âge de vingt-cinq ans. M. de Lamartine en fut relevé par un changement qui survint peu après dans sa position. Il avait coutume de passer les étés aux bains d'Aix-en-Savoie. C'est là qu'il avait connu et chanté Elvire, grande, sèche et désagréable personne que j'ai connue et qui ne ressemblait guère à son portrait poétique. Un jour que, dans l'oisiveté de la vie des eaux, il était à sa fenêtre avec son ami Aymon de Virieu, ils virent passer deux femmes qui se rendaient à la promenade fréquentée par les baigneuses. L'une d'elles semblait jeune, et sa taille n'était pas sans grâces. Du haut de son troisième étage, M. de Lamartine n'avait pu voir son visage, il n'en fut pas moins convaincu qu'elle était charmante, qu'elle ferait le bonheur de sa vie; et sans autre examen, il se décida à la demander en mariage. A deux jours de là, c'était chose faite. Il avait trouvé mademoiselle Birch belle sans l'avoir vue, il lui attribua, sans la connaître, toutes les qualités de l'esprit et du cœur, mais cette fois, il eut bonne chance. Mademoiselle Birch était en effet bien élevée, d'un caractère respectable. Elle avait un noble cœur capable de dévouement. Sa mère, qui était anglaise, veuve et assez riche. ne vivait que pour sa fille. Toutes deux furent sensibles aux empressements d'un jeune homme aimable et dont la

renommée avait déjà de l'éclat. Elles procédèrent cependant avec prudence et, avant d'accueillir sa demande, elles voulurent prendre des informations; le résultat leur en ayant paru favorable, le mariage fut conclu et se célébra au mois de mai de 1820.

Il semble que l'enthousiasme de M. de Lamartine était alors fort calmé. La lettre dans laquelle il nous fait part de son mariage est mélancolique, je dirais presque résignée. « Ma disposition, nous dit-il, est de ne me combattre en rien, de me laisser aller avec insouciance au cours variable de mes impressions, de ne régler ma vie et ma pensée sur aucun système, de vivre pour vivre enfin en attendant mieux. » Malheur à ces hommes inquiets qui s'ennuient des choses réelles et que leur imagination puissante et déréglée chasse incessamment dans les espaces imaginaires; il n'est pas pour eux de bonheur dans la vie privée; et si la fortune les pousse dans la vie publique, ils y marqueront leur passage par des ruines.

Le premier volume des *Méditations poétiques* venait de paraître et obtenait un grand et légitime succès. Une ode sur la naissance du duc de Bordeaux mit l'auteur à la mode au Château des Tuileries, et, à cette même époque, l'héritage d'un oncle accrut l'aisance que la dot de sa femme avait déjà procurée à M. de Lamartine. Ayant désormais les moyens de vivre commodément à l'étranger, et comptant sur un avancement rapide, il se décida d'accepter le titre d'attaché d'ambassade et, aussitôt après la célébration de son mariage, il partit pour Naples où le duc de Narbonne était ambassadeur. Il se trouvait déjà établi dans cette résidence quand y éclata la révolution que les libéraux français prirent si niaisement au sérieux. Moi-même je partageais leurs illusions, et je dois à M. de Lamartine cette justice qu'il était alors bien plus sage que moi. Il m'écrivait le 27 septembre 1820 : « Vous espérez donc qu'un monde nouveau va sortir de ce mouvement déréglé comme des nuages agités du premier chaos... Vous croyez que les hommes et l'humanité s'améliorent... Je crois, moi, que chaque génération apporte dans ce monde les mêmes passions et la même inexpérience. Vous voyez les hommes comme ils devraient être, je les vois trop comme ils ont été, comme ils

sont, comme ils seront toujours... La liberté ainsi que l'amour parfait sont l'apanage d'une autre vie... »

Loin de moi la pensée de reprocher à M. de Lamartine d'avoir, à vingt-cinq ans de distance, compris différemment les lois du progrès social. Je veux remarquer seulement que la marche qu'il a suivie n'est pas celle que suivent d'ordinaire les bons esprits; quand on le voit juger en 1820 la révolution de Naples avec tant de sagesse, il est permis de s'étonner qu'en 1848 il ait, avec une si cruelle étourderie, précipité son pays dans une révolution bien autrement hasardeuse. Après quelques années de stage à Naples, il fut nommé secrétaire d'ambassade à Florence. Sa gloire poétique avait alors atteint son apogée et l'entourait d'une brillante auréole. Le grand-duc s'éprit pour lui d'une amitié très vive, la cour et la société de Florence partagèrent l'engouement de leur souverain et firent au chargé d'affaires de France une position exceptionnelle. Il allait cependant quitter ce poste pour celui de ministre en Grèce, quand éclata la révolution de 1830. Par un sentiment de fidélité honorable pour les Bourbons déchus, il refusa de servir le gouvernement de Louis-Philippe et partit pour l'Orient où il passa deux années. Pendant son voyage en Orient, M. de Lamartine fut nommé à la Chambre des députés par le département du Nord; il se hâta de rentrer en France et s'arrêta quelques jours à Vienne où j'étais ambassadeur. Je fus très frappé des changements que je remarquai alors en lui; je ne l'avais guère vu qu'en passant depuis dix ou douze ans, et je restais sur le jugement que madame de Broglie avait porté de lui lors de son entrée dans le monde : « Ce jeune homme, disait-elle, n'a pas assez d'esprit pour son talent ». Ce n'était pas certes l'esprit qui manquait à M. de Lamartine en 1833. Ses idées étaient grandes et fortes, et il les développait avec un merveilleux éclat de parole. J'étais loin de prévoir le déplorable emploi qu'il ferait de ses avantages. Mais dans la nouvelle carrière qui s'ouvrait devant lui, ils lui promettaient de grands succès, et je ne doutai pas que sa réputation comme orateur politique n'égalât celle qu'il avait acquise comme poète. Mes pronostics furent cependant longtemps avant de se réaliser. A la Chambre où il se rangea d'abord parmi les conservateurs indépendants, ses débuts furent peu brillants. On

l'écoutait toujours parler avec plaisir parce que le charme de son style, la chaleur de ses inspirations répandaient de l'intérêt sur tous les sujets qu'il traitait, mais il ignorait complètement les lois, l'administration intérieure, et il ne se mettait guère en peine de les apprendre. Il s'adonnait de préférence aux questions de la politique étrangère et les opinions qu'il développait sur ces sujets étaient franchement extravagantes. Les hommes sages de tous les partis s'effrayèrent de son mépris systématique des premiers principes du droit des gens, et il demeura classé parmi les Utopistes sans conséquence en politique, recommandables seulement par leur mérite littéraire.

M. de Lamartine ne put se dissimuler cet échec; il nous écrivait après ses premiers essais à la tribune : « Cette Chambre est bien froissante pour toutes les idées qui ne sont pas ce qu'elle imagine... Elle ne calcule que l'intérêt du moment, et ne comprend rien en dehors de sa sphère bien bourgeoise... Quant au pays, il ne demande qu'à vendre et à acheter. Excepté quelques hommes qui voudraient comme moi écarter les vendeurs du temple, tout va à l'argent et au plaisir. Sous cette écorce, il y a cependant une couche du pays où se trouvent des idées et des espérances. Je ne m'occupe que de celle-là. »

Quels étaient ces idées, ces espérances, ces hommes que M. de Lamartine jugeait seuls dignes de son attention? Malgré tous ses efforts pour former un parti, il ne parvint jamais à grouper autour de lui que cinq ou six adeptes qui s'attachèrent à sa fortune, mais qui n'ajoutèrent pas beaucoup à sa force et à sa considération dans la Chambre. On les désignait sous le nom de parti socialiste et le ridicule menaçait eux et leur pontife, quand une circonstance politique se présenta qui mit en valeur les avantages réels de M. de Lamartine. Comme cette fois il avait raison, son succès fut immense et mérité.

Par un caprice bizarre, la France s'était en 1839 passionnée pour Méhémet Aly. Le Roi, si sage d'ordinaire, n'avait pas résisté à l'engouement général et, après le traité signé à Londres le 15 juillet 1840 entre les quatre grandes puissances, à l'insu de la France, notre orgueil national offensé nous entraînait dans un abîme. Les plus hardis conservateurs

n'osaient braver l'opinion publique abusée et donner le signal d'une marche rétrograde; M. de Lamartine se jeta hardiment au-devant du flot populaire et le fit reculer. Dans d'admirables discours, il proclama du haut de la tribune la vérité que les gens sages se disaient timidement à l'oreille et renversa l'idole qu'ils s'étaient laissé imposer. Il contribua puissamment à l'avènement au pouvoir de M. Guizot. C'était un fort grand service rendu à la bonne politique, et le Ministère qui se forma le 29 octobre 1840 avait contracté une dette envers lui.

Cette dette n'était pas facile à acquitter, car sous des formes courtoises et des apparences désintéressées, M. de Lamartine cachait un orgueil immense, une ambition effrénée, et d'autre part ses idées excentriques menaçaient d'une ruine certaine le cabinet qui eût fait la faute de l'admettre parmi ses membres. M. Guizot crut qu'une grande ambassade satisferait l'ambition d'un ancien secrétaire de légation et lui offrit celle de Vienne, devenue vacante par ma nomination à celle de Londres. Quand je passai à Paris pour me rendre à mon nouveau poste, M. de Lamartine me confia qu'on lui proposait de me remplacer et il voulut bien me demander conseil. « L'ambassade d'Autriche lui semblait un peu au-dessous de sa position; il l'accepterait cependant si, comme on le disait alors, Vienne devait être le siège d'un congrès destiné à fonder une politique nouvelle et à établir l'équilibre européen sur des bases plus conformes aux idées et aux besoins des temps modernes. Il consacrerait volontiers à cette œuvre six mois, même un an de sa vie, mais, s'il s'agissait du train ordinaire de la diplomatie, il ne trouvait vraiment pas que ce fût la peine de s'en mêler. »

Comme je ne pouvais promettre à M. de Lamartine qu'il aurait à Vienne à changer la face du monde, il ne se décida pas à accepter l'ambassade, et les ministres, l'ayant trouvé trop difficile à contenter, cessèrent de s'occuper de lui. Il resta ainsi dans la Chambre, mécontent du Gouvernement et suspect à l'opposition, ne faisant connaître distinctement ni l'ensemble de ses principes ni le but qu'il voulait atteindre. Pendant plusieurs années encore, il sembla suivre au jour le jour ses inspirations sans plan de conduite arrêté, et sans donner de gages à aucun parti. Une telle situation ne pouvait

cependant pas se prolonger indéfiniment. Pour acquérir de l'influence dans les assemblées délibérantes, la première condition est d'y être compté comme un ami sûr par les uns, et comme un adversaire constant par les autres. Une complète indépendance ne convient à la longue qu'aux hommes de théories, dégagés de tout intérêt personnel et ayant sincèrement renoncé à l'exercice et aux émoluments du pouvoir. Ce n'était pas là, nous l'avons dit, le dernier mot de M. de Lamartine; il voulait résolument arriver à jouer un grand rôle dans le monde, et bien que naturellement dégagé des intérêts cupides, le désordre de sa fortune, accru chaque année par des dépenses disproportionnées avec ses revenus, lui fit enfin sentir le besoin impérieux d'un gros traitement.

Arrivé au point de reconnaître la nécessité d'agir avec un parti, et son impuissance d'en former un dont il fût le chef suprême, M. de Lamartine, comme Mahomet qui alla vers la montagne n'ayant pu l'attirer à lui, se décida à aller au-devant des gens qui ne s'ébranlaient pas pour le venir joindre. Ses antécédents le liaient encore aux conservateurs, et, s'étant décidé à se porter candidat pour la présidence de la Chambre des députés, il sollicita d'abord les voix de ce parti. Quelques-uns pensaient qu'il serait prudent de s'assurer à ce prix le concours d'un homme dont la politique était suspecte, mais dont la parole n'était pas sans puissance. Les Ministres, après avoir délibéré, ne crurent cependant pas pouvoir abandonner M. Sauzet, qui occupait le fauteuil depuis plusieurs années; ils se décidèrent à l'y maintenir et à combattre toute autre candidature que la sienne. M. de Lamartine accepta la lutte. Il se faisait beaucoup d'illusions sur sa position dans la Chambre et croyait pouvoir compter sur l'appui de M. Royer-Collard avec qui il entretenait des rapports familiers. Il s'adressa donc à lui avec confiance, et sa surprise fut grande quand, à sa première ouverture, M. Royer-Collard répondit par un refus poli mais péremptoire. Comme il demandait des explications, M. Royer, qui se plaisait assez aux exécutions sévères, lui dit nettement : « qu'il lui croyait une ambition démesurée, et soupçonnait que, s'il voulait monter au fauteuil de la Présidence, c'était dans la pensée de s'élever ensuite beaucoup plus haut. » La sincérité de M. Royer

provoqua celle de M. de Lamartine, et il se laissa aller à lui exposer sans réserve ses principes et ses idées d'avenir.

Dans cet entretien, il lui dit de si étranges choses que M. Royer se faisait scrupule de les répéter. Il a cependant confié à quelques amis dont la discrétion lui inspirait confiance, que M. de Lamartine avait sérieusement prétendu être le Messie revenu sur la terre pour y accomplir la rénovation de l'ordre politique et social.

M. Royer avait-il mal compris M. de Lamartine? A-t-il voulu lui donner un ridicule? Je ne voudrais ici rien affirmer, mais la version que j'ai rapportée ne paraît pas absolument invraisemblable, si on la rapproche de certains passages des ouvrages de M. de Lamartine. Je rapporterai seulement ici le récit, qu'il nous donne dans son *Voyage en Orient*, d'une visite qu'il a faite à lady Esther Stanhope et d'une conversation qu'il prétend avoir eue avec elle. Il nous assure que cette dame n'était point folle, bien qu'elle fît soigner religieusement dans ses écuries une superbe jument arabe sur laquelle elle se proposait d'accompagner le Messie à sa prochaine entrée dans Jérusalem.

Après une description très poétique de la personne de lady Esther Stanhope, et de l'habitation qu'elle s'était fait construire dans le Liban, M. de Lamartine rapporte ainsi leur entretien : « Trouvez-vous, lui dit-elle, le monde social, politique et religieux, bien ordonné? Ne sentez-vous pas le besoin d'un rénovateur, d'un rédempteur, d'un Messie? » M. de Lamartine : « Nul ne désire et n'espère plus que moi un réparateur aux maux intolérables de l'humanité. Nul n'est plus convaincu que le réparateur ne saurait être que divin. Comme vous et plus que vous, je soupire après sa prochaine apparition. Que l'esprit divin s'incarne dans un homme ou dans une doctrine, dans un fait ou dans une idée, peu importe. Oui, je crois à un messie divin de notre époque. » Lady Esther Stanhope : « Vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté, dont Dieu a besoin comme d'instruments pour les œuvres merveilleuses qu'il va bientôt opérer parmi les hommes. Retournez en Europe, la France a une mission à accomplir, et une grande part vous est réservée dans l'œuvre qui se prépare. »

Il est permis de croire que l'imagination du poète est venue au secours de la mémoire du voyageur et qu'elle l'a aidé quelque peu à éclaircir les oracles de la sybille anglaise. Mais ces pages publiées en 1833 n'en sont pas moins un témoignage authentique des idées et des projets qui roulaient dès lors dans la tête de M. de Lamartine; et elles me semblent rendre fort probable l'exactitude des paroles qu'il aurait dites à M. Royer-Collard en 1843. Sa candidature à la Présidence de la Chambre des députés n'ayant réuni qu'un assez petit nombre de voix, il en fut profondément blessé et résolut de rompre avec le parti conservateur. Pour rendre toute réconciliation impossible, il prit solennellement congé à la tribune de ses anciens amis politiques et passa, enseignes déployées, dans le camp ennemi. Il ne pouvait pas s'y arrêter sur les bancs du centre gauche, car là il rencontrerait M. Thiers dont l'esprit net et le jugement sain répudiaient toute alliance avec un poète illuminé. Pour trouver des hommes disposés à l'accepter pour chef et capables de le suivre jusqu'où il voulait aller, M. de Lamartine devait s'avancer jusqu'à l'extrême gauche de la Chambre. Mais pour gagner la confiance des conspirateurs républicains qui siégeaient de ce côté, il fallait qu'il leur donnât de bons gages, car ses antédécents n'étaient pas de nature à les rassurer. Il avait débuté dans le monde comme ardent légitimiste, et ses premières poésies étaient empreintes d'inspirations chrétiennes. A son entrée dans la Chambre, il s'était montré conservateur et philosophe. Aujourd'hui il voulait marcher à l'attaque des institutions monarchiques et sociales. Mais quelles garanties avait-on qu'une nouvelle évolution parlementaire ne le ramènerait pas bientôt dans un des camps qu'il avait quittés?

C'était une superstition du moyen âge que les mécréants voulant se donner au diable devaient passer un traité en forme avec lui et apposer leur signature au bas d'un parchemin chargé d'imprécations et de blasphèmes. A ces conditions, le pacte était irrévocable et, pour prix de son éternité, l'âme damnée s'assurait les services du malin esprit sur la terre. J'espère que M. de Lamartine en sera quitte à meilleur marché et que Dieu lui fera miséricorde. Mais l'*Histoire des Girondins* est bien le pacte infernal par lequel il a abjuré son passé et

aliéné son avenir dans cette vie. La composition de ce livre lui coûta plusieurs années de travail. Il s'y livra sans distraction, ne parut plus à la Chambre, rompit ses relations habituelles et vécut dans l'intimité de quelques vieux terroristes qu'il parvint à retrouver en France. La plupart des grands scélérats de cette époque avaient expié leurs crimes sur l'échafaud ou étaient morts de vieillesse. M. de Lamartine pénétra dans leur famille, y recueillit soigneusement les souvenirs qu'on y conservait de leurs actes et de leurs habitudes privées. Ce n'est pas impunément qu'on souille son imagination et sa mémoire de tableaux hideux et de faits atroces, et M. de Lamartine sortit transformé de ce Pandémonium. Son esprit resta ployé par le bizarre effort qu'il avait fait pour anoblir ce qu'il y a de plus abject dans l'histoire des hommes et, par une juste punition, ce livre, qui devait faire tant de mal à la France, commença par pervertir son auteur. La douceur de son tempérament le préserva des instincts féroces, mais sa moralité politique qui n'avait jamais reposé sur une base bien solide disparut dans son naufrage. Au moins sa conduite ultérieure ne laisse-t-elle plus apercevoir traces de la notion du bien et du mal.

Les premiers volumes de l'*Histoire des Girondins* frappèrent les gens de bien d'une douloureuse surprise qui fut bientôt suivie d'une violente indignation. Les conspirateurs, les révolutionnaires, les bandits politiques de toutes couleurs, le saluèrent de leurs acclamations. Ils avaient trouvé un chef qui leur inspirait désormais toute confiance et ils se dévouèrent à lui. Instruments aveugles et intrépides avec lesquels il pouvait tenter les plus fortes entreprises. Appuyé sur de tels hommes, M. de Lamartine, en reparaissant à la Chambre des députés après dix-huit mois d'absence, n'allait plus comme dans les sessions précédentes poursuivre des chimères dans le vague des théories. Il pouvait manœuvrer sur un terrain ferme et battre en brèche, avec des forces matérielles, l'édifice de nos institutions. Il ne se pressa pas cependant de commencer l'attaque et laissa passer, sans prendre part à la discussion, les premiers paragraphes de l'adresse. Il avait peu l'intelligence des questions administratives et financières, et dédaignait de s'associer aux grossières injures que l'opposition

adressait à M. Guizot avec une si haineuse injustice. C'était sur le terrain de la politique étrangère qu'il attendait le Président du Conseil. Il demanda la parole quand le paragraphe de l'adresse relatif aux affaires d'Italie fut à l'ordre du jour [1].

COMTE DE SAINTE-AULAIRE

1. Nous ne reproduirons pas ici le compte rendu de la séance de la Chambre des députés, du 29 janvier 1848, à laquelle M. de Sainte-Aulaire fait allusion. Lamartine attaqua le Gouvernement, parce que celui-ci ne soutenait pas les princes italiens contre l'Autriche; parce qu'il faisait la France « à l'inverse de sa nature, à l'inverse de ses traditions, gibeline à Rome, sacerdotale à Berne, autrichienne en Piémont, contre-révolutionnaire partout ». Ce discours fut peu apprécié par le comte de Sainte-Aulaire, qui, comme son souverain Louis-Philippe, avait avant tout l'horreur de la guerre et craignait de voir « le monde entier plongé dans le chaos. » (N. D. L. R.).

EN ZONE ESPAGNOLE

DE RAÏSSOULI A ABD EL KERIM

— En ce temps-là, l'infidèle (Dieu l'abandonne!) souillait de sa présence abhorrée Tétouan, la perle des Djebala, la ville du souvenir, où les clés de Grenade tintent encore aux trousseaux des notables. L'Espagnol profanait le mausolée de Sidi Abdallah Elbaqqal, dont il avait fait une église; du tombeau de Sidi Essaïdi, il avait fait une poudrière; et de la mosquée d'Elbacha, un grenier. On voyait chevaucher, chaque soir, par les rues ombreuses, les chefs de l'armée ennemie : Prim, sur son grand cheval blanc, O'Donnel, sur sa mule.

Et le lettré délicat, le chérif Sidi Elmofaddal Afilal, pleurait en ces termes les malheurs de sa patrie :

O Tetouan! tu dépassais en beauté Fès, le Caire et Damas!
Tu étais un parterre magnifique où souriaient les fleurs écloses.
Un temps est venu qui t'a jeté le mauvais œil.
Dans les mausolées de tes Saints, le moine attache sa croix.
Les demeures des chérifs et des savants intègres sont devenues les latrines des Infidèles.
Mais, patience, ô gens de Tétouan! Rien n'est éternel. L'ombre dure-t-elle toujours?...

Le Très-Haut permit que cette épreuve durât deux ans et trois mois et demi et qu'elle prît fin le vendredi 2 doulqada 1278 (1861), jour béni où la paix fut signée entre O'Donnel et le très docte Moulay Elabbas, frère du Sultan Sidi Mohammed ben Abderrahman (Dieu lui fasse miséricorde!).

Ce jour fut doublement heureux, car il vit naître, à son aurore, Moulay Ahmed ben Mohammed er Raïssouli.

Ainsi parla, avec cette légère emphase si seyante à sa corpulente bonhomie, mon compagnon de voyage, le chérif Si Mohammed el Ouazzani, un soir, déjà lointain que nous logions tous deux dans la qasba d'Arzila, sous le toit de Raïssouli.

Les Oulad ber Raïssoun (et non Raïssoul, comme disent les roumis ignorants) prétendent descendre du Prophète qui serait le trentième ascendant du chérif notre hôte. Ils comptent parmi leurs aïeux Moulay Idris, le fondateur de l'empire marocain, et Moulay Abdesselam, le plus grand saint de la région, dont le tombeau domine et sanctifie, du haut du Djebel Elâlam, tout le pays des Djebala[1].

Le dernier rejeton de cette illustre maison naquit donc un jour glorieux entre les jours, au hameau de Zînat, sur les pentes du Djebel Habib. Son père Mohammed, homme pieux, instruit dans le droit et la grammaire, avait épousé la fille d'un chérif de Tétouan, il était venu se fixer à Zînat à la suite d'une querelle de famille dont mon compagnon avait oublié le motif. Mais, Si Mohammed avait, par contre, conservé le souvenir très net de la juvénile brutalité du petit Moulay Ahmed, qui, dès l'âge le plus tendre, poursuivait à

1. Les chorfa Ber Raïssoun établissent leur généalogie de la façon suivante :

Généalogie du chérif Moulay Ahmed El Hasani El Idrisi El Alami El Younousi.

Ahmed ben Mohammed, ben Abdallah, bel Mekki, ben Aboubekr, ben Ahmed, bel Hasan, ben Ali, bel Hasein, ben M'hammed (ce M'hammed était disciple de Sidi Abdallah bel Hasein El Amghari de Tameçlouht et il a appelé son fils *El Hasein*. C'est lui qui a amené les contingents djebala à la bataille de l'oued El Makhazen en 986 (1578 J.-C.), origine des privilèges accordés aux Chorfa du djebel Elâlam) mort en 1018 (1609 J.-C.), ben Ali + 963 = 1546, ben Aïsa (mari de Lalla Raïsoun descendante de Moulay Abderralam ben Mechich, d'où le nom de Oulad Ber Raïsoun pris par ses descendants), ben Abderrahman, bel Hasan, ben Mousa, bel Hasan, ben Younous (frère de Sidi Mechich et oncle de Moulay Abdessalam et de Sidi Yamlah, ancêtre des chorfa d'Ouazzan), ben Aboubekr, ben Aïsa, ben Horma, ben Sellam, bel Mezouar mort 250 (864 J.-C.) (enterré à Hadjar En Neser dans la tribu des Soumatha; on voit sa qoubba à main gauche en allant de Tanger à El Kçar par l'ancienne piste), ben Ali El Haïdara, ben Mohammed, ben Idris, ben Idris, ben Abdallah El Kamel, bel Hasan El-Mouthenna, bel Hasan Es Sibt, ben Ali et Fathma.

Je dois la communication de cette généalogie à mon savant ami M. Ed. Michaux-Bellaire, directeur de la Section de Tanger de l'Institut Scientifique Chérifien.

Les biographes de Raïssouli sont : El Raisuni, M. L. Ortega; Raisuni, de Silvestre à Burgete, Lopez Rienda; Raïssouli, Léon Rollin, *Afrique française*, mai 1925; Walter Harris, *Times*, passim.

coups de matraque les troupeaux du voisinage et rossait ses compagnons de jeu. Robuste et pétulant, il escaladait les flancs broussailleux de la montagne pour débusquer chacals et sangliers. Quand il était las de ces randonnées acharnées, il allait s'asseoir sur le sommet de la crête rocheuse qui couronne le Djebel.

De là, lorsque le temps était clair, il pouvait découvrir l'immense décor où devait se dérouler son aventureuse existence. Il apercevait, vers le nord, Tanger et les cimes bleutées des sierras espagnoles; vers l'ouest, il voyait Arzila, dont les lourds remparts portugais se profilent sur le miroir d'étain de l'Atlantique; au sud, le Loukkos enserrait dans ses capricieux méandres Kçar el Kebir et ses beaux jardins d'orangers. Mais on imagine volontiers que c'est vers l'Orient que s'attardaient, surtout, les contemplations et les rêveries du petit Raïssouli; vers ce vaste horizon tourmenté d'où émergent, en un inextricable chaos, les crêtes et les pics du Rif et des Djebala, théâtre de ses futurs exploits.

Il dut apprendre de bonne heure les noms de toutes les tribus qui peuplent cet admirable paysage et qui constituent la clientèle spirituelle de sa famille. Chaque année, lors du pèlerinage qui groupe les Djebala au sommet du Djebel Elâlam, il voyait accourir des hommes qui se prosternaient en foule devant le tombeau de son ancêtre, et qui déposaient aux pieds de son père l'offrande propitiatoire, la ziara. Chacun d'eux lui montrait du doigt sa montagne, son village, et sollicitait la faveur de sa visite. Mais, noblesse oblige, le petit chérif dut subir, plus qu'aucun de ses compagnons, les interminables leçons des vieux fqîhs, des doctes qâdis et des adouls subtils. Bon gré, mal gré, il devint taleb, il apprit le Coran, et un peu de droit musulman. Il en tira grand avantage car nul n'a joué, de façon plus habile, avec plus d'onction, plus de rouerie, le rôle très profitable de chérif rural, à la fois pontife, juge, politicien et guerrier.

Quand il eut atteint l'âge de la puberté, son père, le prudent, le juste, Si Mohamed ben Abdallah, voulut, dit-on, l'envoyer à La Mecque, afin qu'il accomplît l'obligation du Pèlerinage. Mais une maladie l'empêcha de partir, et, dès lors, il n'eut plus soif que de liberté. Sa fougue, trop longtemps contenue,

le précipita vers mille aventures dont le succès fit plus d'honneur à sa hardiesse qu'à sa loyauté. Il groupa, autour de lui, quelques jeunes écervelés de sa trempe, et, de conserve, ils se mirent à voler du bétail.

Il faut dire, pour son excuse, que le brigandage était fort en honneur, dans le Maroc de ce temps-là. Un bandit de grande envergure était une manière de héros. Sans compter que cette profession hasardeuse valait à ses adeptes autant de profits que de considération. Bref, Moulay Ahmed er Raïssouli devint, en peu de temps, le plus fameux malandrin de la contrée, le plus redoutable râfleur de troupeaux et massacreur de bergers. Il acquit ainsi, de bonne heure, ce renom d'audace, de cruauté et de richesse, qui est l'auréole des grands aventuriers.

En l'an 1293 (1876), l'année même où le prince des Croyants, Moulay Elhassan, dirigea une expédition dans l'Extrême-Sous et jusqu'au Sahara, il advint au jeune Raïssouli une assez fâcheuse affaire. Le mari de sa sœur voulut, ainsi que le lui permettait la loi du Prophète, prendre une deuxième épouse. Raïssouli, à qui sa sœur vint conter le dépit qu'elle en éprouvait, fit défense à son beau-frère de contracter une nouvelle union. L'imprudent voulut passer outre. Mal lui en prit : le soir de la noce, tandis que les convives, attablés autour de la diffa nuptiale, congratulaient leur hôte, Raïssouli apparut avec ses compagnons et, du même coup de feu, tua la mariée et sa mère.

Depuis ce jour funeste, le justicier errait dans la brousse inaccessible aux gens du pacha de Tanger. Il y vivait assez paisiblement du profit de ses larcins, quand, un soir, il fut trahi et livré par un de ses amis, Elmaalem, caïd des Ouadrass, qui, sans souci des lois de l'hospitalité, le fit saisir, attacher honteusement, jeter sur un mulet et porter au pacha.

Alors, commença la grande épreuve. Il faut avoir entendu conter à Raïssouli les tortures de sa captivité, pour comprendre quelle rancune il en gardait. Quatre années durant, il croupit dans un cul-de-basse-fosse de la prison de Mogador, la plus insalubre, la plus fétide, la plus humide l'hiver, la plus torride l'été, de toutes les geôles de l'empire. Les fers rivés à ses chevilles avaient si profondément entaillé ses chairs, que les

os étaient à nu. Si bien que, lorsqu'il put, avec l'aide d'un pieux complice, limer ces lourds anneaux, il lui fut impossible de s'enfuir. Et le forgeron féroce eut la barbarie de marteler à nouveau, et plus étroitement, ses cruelles entraves.

Selon l'usage des prisons marocaines, on lui donnait, pour toute nourriture, un pain à demi moisi et une cruche d'eau, et c'est à ce fâcheux régime qu'il contracta, prétend-il, la maladie d'estomac qui le fit tant souffrir, et dont les médecins européens ne voulurent jamais le guérir...

Sur ces entrefaites, le Sultan Moulay Elhassan (Dieu lui fasse miséricorde!) mourut au cours d'une expédition qu'il avait conduite jusqu'au Tafilalet. Avec lui disparaissait le dernier souverain absolu et tout-puissant. Le faible Abdelaziz (Que Dieu lui donne son appui!) lui succédait. Le ministre des Affaires étrangères, Si Mohammed Torrès, et le ministre de la Guerre, El Menhebbi, amis des chorfas de Tétouan, s'entremirent en faveur du captif et obtinrent qu'il fût mis en liberté.

Il rentra, tout dolent, tout contrit, dans la demeure familiale de Zînat, promettant d'y vivre, parmi les siens, dans la retraite et la prière.

Mais il en est des intentions des hommes comme de l'étendard qui flotte sur nos mosquées; inertes la veille, elles claquent le lendemain dans la bourrasque! Raïssouli apprit, un jour, que le traître qui l'avait livré allait être nommé pacha de Tanger. Un souffle de colère le souleva. Il fit seller son cheval, prit son fusil, et jura de laisser croître ses cheveux tant qu'il ne se serait pas vengé. Et le pays des Djebala recommença de trembler...

La riposte du maghzen fut prompte. On vit, un beau matin du mois de juin de l'année 1903, sur les pentes du Djebel Habib, une petite troupe de soldats qui cheminait laborieusement. C'était une de ces pittoresques mehallas chérifiennes, qui, de loin en loin, ont mission de rétablir l'ordre ou de faire rentrer les impôts. Cette troupe courageuse traînait après elle un petit canon, qu'elle parvint à hisser, au prix de rudes efforts, jusqu'à portée de la kasba de Zînat. Toute la montagne trembla de ses coups sagement espacés, et les vieux murs de toub, peu préparés à de telles offenses, s'effondrèrent lamen-

tablement. Alors, devant les femmes accourues en suppliantes, et qui affirmaient que tous les hommes s'étaient enfuis depuis la veille, la mehalla triomphante donna l'assaut et brûla Zînat.

Mais un incident vint gâter ce succès. M. W. Harris, le très avisé correspondant du *Times*, poussant une reconnaissance audacieuse aux environs de Tanger, se vit, tout à coup, entouré de montagnards à mines patibulaires qui lui déclarèrent que Raïssouli le choisissait pour otage. On le transporta, assez courtoisement, dans la montagne, tandis qu'un courrier allait informer le pacha des conditions que le Chérif entendait mettre à sa libération. Il ne voulait, affirmait-il, aucune rançon, tant il avait de considération pour son captif, mais il exigeait, pour prix de sa libération, la mise en liberté de ceux de ses compagnons que le maghzen détenait dans ses prisons. Il fallut bien faire droit à cette requête, présentée de façon si pressante. On concéda même, par surcroît, quelques menus avantages, à la faveur desquels M. W. Harris put regagner en paix la belle demeure qu'il avait fait construire sur la plage de Tanger, et autour de laquelle le maghzen plaça chaque soir, depuis lors, quelques gardiens somnolents.

La trêve fut courte. En pouvait-il être autrement avec un tel adversaire ?

A l'ouest de Tanger, entre la rivière des Juifs et la villa Perdicaris, s'étend une région montagneuse dont les pentes rocheuses et boisées dévalent par endroits jusqu'à la mer, et se rompent, à d'autres, en falaises escarpées. Cette rive africaine du Détroit est un site admirable. Elle commande la route maritime la plus fréquentée du monde; elle contemple, au large, l'Océan au nord, l'Espagne, dont on voit les montagnes et les côtes, du cap Trafalgar au rocher de Gibraltar. Tous les navigateurs, tous les conquérants du bassin méditerranéen, ont fait une halte dans cet Éden; ceux de la Légende : Hercule, Josué, Nemrod; ceux de l'Histoire : Phéniciens, Carthaginois, Romains, Vandales, Wisigoths, Byzantins, Arabes, et, plus près de nous, Portugais, Espagnols, Anglais. De nos jours, perpétuant l'hospitalière tradition de ces lieux enchanteurs, d'aimables villas, tapies sous la frondaison des grands pins, accueillent des hôtes de tous les pays du monde.

La plus occidentale de ces villas était habitée, à l'époque où notre héros pesait si gravement sur les destinées de la région tangeroise, par une famille américaine : les Perdicaris. Ils jouissaient dans tout le pays d'un excellent renom qu'ils devaient à leur générosité et à leur courtoisie. Ils étaient, en outre, bien connus des indigènes. L'institutrice de leurs enfants, Miss Keane, avait épousé, quelques années auparavant, le vieux Chérif d'Ouazzan, Moulay Abdessalam. De cette union deux fils étaient nés : Moulay Ali et Moulay Hassen, qui habitaient à Tanger et dans la montagne environnante. Il semblait que ce roman dût conférer à la villa Perdicaris et à ses hôtes un peu de l'immunité sacrée qui plane sur les sanctuaires religieux, aussi n'avait-on, dans la villa, aucun souci de la sécurité.

Une nuit, à l'heure où tout dormait, une vingtaine de montagnards à la solde de Raïssouli, crevant les haies, rompant les clôtures, firent irruption. Ils enlevèrent prestement M. Perdicaris et son beau-fils, M. Cromwell Varley, et les transportèrent au pied du Djebel Elâlam, dans la tribu des Beni Arous. Personne ne se fût aventuré à les venir chercher dans ce repaire inaccessible. Il fallut donc négocier. Mais, cette fois, le chérif fut plus exigeant. Il demanda, d'abord, la révocation du pacha de Tanger, Si Abdesselam ben Aldessadoq; puis, 14 000 £ et le commandement de toutes les tribus de la région de Tanger; et, enfin, la protection américaine pour un de ses parents. On eut beau protester, marchander, il fallut bien en passer par les volontés de ce terrible personnage, car, ainsi que le disait philosophiquement mon compagnon Moulay Abdallah : le climat des Beni Arous ne convient pas aux gens de l'Amérique, et Dieu est le plus grand!

En cette année 1320 (1904), où nous entrons, Moulay Ahmed er Raïssouli a quarante-deux ans. Il est dans la plénitude de sa force et de sa prospérité. Sa chevelure hirsute, qu'il persiste à ne pas couper, sa barbe rude et touffue, sa denture de carnassier, lui donnent une apparence léonine. On chercherait en vain dans cette face ronde, dans cette stature épaisse, un trait qui évoque son ascendance arabe. La goutte de sang du Prophète, dont il tire tout son prestige, est noyée depuis cinq siècles dans le sang berbère. De la ferveur mys-

tique de ses vénérés ancêtres, il n'a rien hérité. Même quand il prie, on sent en lui le chef plus que l'apôtre; quand il récite la sainte Fatiha, il semble lancer un ordre.

Mais le voici gouverneur des Djebala. Il entre dans l'Histoire. Pour le suivre dans son étonnante carrière, nous partagerons sa route en trois étapes : au service du Sultan; au service de l'Espagne; au service de l'Allemagne.

AU SERVICE DU SULTAN
(1904-1911)

Les premiers mois du commandement de Raïssouli furent idylliques. Ce brigand, devenu gendarme, mit autant de zèle à faire régner l'ordre, la sécurité, l'honnêteté, qu'il en avait déployé, jadis, à les violer. Ses intentions étaient excellentes, le malheur fut qu'elles s'exerçassent en dehors de toutes les formes convenues, sans qu'il eût souci ni respect du droit, des ordres du maghzen, des accords internationaux. Ses méthodes, expéditives et péremptoires, donnaient des résultats appréciables : jamais les impôts n'avaient été si fructueux, ni les prisons si peuplées. Ses serviteurs s'entendaient à merveille à mettre le pays en coupe réglée. Sa police exerçait une justice prompte et sommaire qui ne connaissait aucune frontière : il faisait bâtonner ses victimes jusque sur le seuil des légations européennes. Si bien, qu'avant même que fût révolue la première année de sa dictature, une immense clameur de protestation s'éleva de toute la région. Les représentants des puissances étrangères s'en firent l'écho dans une note collective, à laquelle trois « frégata », deux françaises et une espagnole, apportèrent, le 9 décembre 1905, le solennel appui de leur présence.

Le maghzen, fort ému de cette insolite unanimité, enjoignit à Raïssouli d'avoir à comparaître devant le pacha de Tanger; et, comme le chérif tardait à s'exécuter, il le révoqua.

Par dignité, par prudence aussi, Raïssouli se retira dans sa bonne kasba de Zînat, qu'il avait eu le soin de renforcer et d'approvisionner au temps de sa prospérité. Le commandement des troupes chérifiennes reçut l'ordre de se saisir du rebelle.

Et, de nouveau, en janvier 1907, une colonne impériale, un tabor de 5 000 hommes, mais commandé, cette fois, par le ministre de la Guerre, Si Guebbas, en personne, reparut dans le sentier montant et malaisé du djebel Habib.

Le siège dura toute une journée. Raïssouli et ses compagnons tiraient ardemment par toutes les embrasures. Les assaillants, bien cachés dans les ravins, ripostaient à outrance. Ce fut un beau vacarme, car chacun sait quel étonnant tapage le soldat marocain peut faire quand c'est la bonne Europe qui paye les munitions! Cette défense, pour courte qu'elle ait paru à ceux qui la jugèrent en paisibles spectateurs, mérite pourtant d'être qualifiée de très honorable. La lutte, en effet, était trop inégale entre les vieux Remington des défenseurs, et les deux petits canons du Creusot que les « tobji », les artilleurs du Sultan, pointaient en visant sournoisement par l'âme de la pièce le but qu'ils voulaient atteindre, et dont les obus traversaient de part en part la pauvre kasba pour s'en aller percuter au loin dans la montagne. Le lendemain, comme tout était silence dans Zînat, le vizir déclancha l'assaut, et, une fois de plus, on vit flotter sur les ruines de la citadelle berbère le glorieux étendard du Sultan.

Cependant, par ailleurs, le sort était peu favorable au prince des Croyants, Moulay Abdelaziz, qui venait de succéder à son illustre père, le Sultan Moulay Elhassan.

Le peuple du Maroc, très attaché à ses vieilles traditions, considérait d'un œil ombrageux les formes diaboliques du progrès : le petit chemin de fer, que les Français insidieux avaient installé dans les jardins de l'Adgal, pour la joie du harem; l'automobile et le canot à moteur, dons de l'empereur « Guilloum », que quatre chameaux accouplés avaient eu tant de peine à porter jusqu'à Fès; le jeu de tennis que la mission anglaise avait donné au jeune Sultan, lequel, oublieux de son prestige, courait après la balle comme un simple taleb, en retroussant son caftan. Mais, plus que tout, le peuple détestait le « tertib », ce nouvel impôt, imaginé, disait-on par le colonel Mac Lean, le chef de la mission anglaise. Ah! celui-là personnifiait toute l'impopularité chrétienne, et, quand on le voyait chevaucher par la ville, dans le somptueux et carnavalesque costume rutilant dans il aimait à

s'affubler, on maudissait tout bas Chitan, Satan le réprouvé. Mais, bientôt, ce sourd mécontentement s'étendit, s'exalta. Les imprécations retentirent jusque dans le palais impérial, contre ceux que l'on surnommait les « courouniyn », les partisans du « courounil ». Au sud, à Marrakech, le khalifat, Moulay Elhafid, le propre frère du Sultan, se mit à la tête des mécontents. Dans le Rif, un agitateur, un « rougui », leva l'étendard de la révolte. Cet imposteur se donnait pour le fils aîné de Moulay Elhassan, et le peuple crédule le suivait, lui attribuant des prodiges fabuleux.

Dans cette détresse, le Sultan voulut faire appel à Raïssouli. Il lui écrivit pour le prier d'oublier ses griefs passés, et lui dire qu'il était prêt à lui rendre sa confiance et le commandement de ses troupes. Puis, le 1er juillet 1907, il chargea le colonel Mac Lean de porter sa missive.

Raïssouli laissa venir le négociateur, il le reçut fort courtoisement, mais il lui déclara que, à son bien vif regret, il se voyait obligé de le garder auprès de lui jusqu'à ce que Moulay Abdelaziz eût accueilli favorablement certaines revendications qu'il lui avait fait présenter. La captivité de Mac Lean dura sept mois et Raïssouli se fit octroyer, pour sa rançon, 20 000 livres et le titre de protégé anglais; c'est-à-dire qu'il échappait désormais aux lois marocaines, qu'il ne ressortissait plus que des tribunaux consulaires britanniques, que tous ses biens et sa personne étaient sous la sauvegarde de l'Angleterre.

Mais, coup sur coup, des événements considérables vinrent secouer le trône, déjà chancelant, des souverains du Maroc. Le faible Moulay Abdelaziz fut renversé par son frère Moulay Elhafid.

Dans cette tourmente, Raïssouli, sut orienter la voile de sa fortune. Il accourut, l'un des premiers, à Fès, pour y rendre un solennel hommage à l'usurpateur, ennemi des Français. Moulay Elhafid le combla d'honneurs; il le nomma pacha d'Arzila et gouverneur des tribus des Djebala et de l'Andjera.

Raïssouli eut un beau geste, il restitua au nouveau Sultan le chèque de 20 000 livres qu'il avait exigé pour prix de la rançon de Mac Lean. Il est juste d'observer que ce chèque barré, établi en son nom, ne pouvait être touché que par

lui-même; et qu'il éprouvait une vive appréhension que cette formalité ne cachât quelque piège. Le voici donc, à nouveau, maître incontesté du nord du Maroc. Il a reconstruit Zînat; il bâtit un somptueux palais à Arzila.

C'est le moment où la diplomatie européenne élabore l'Acte d'Algésiras qui va bouleverser la face de l'antique Maghreb. Reinhart Mannesmann est le commensal habituel de Raïssouli. Les deux complices élaborent un grand projet de Compagnie à Charte du Maroc Septentrional sur lequel nous reviendrons à loisir. L'empire Chérifien leur apparaît comme un magnifique gâteau, qu'ils se partagent...

AU SERVICE DE L'ESPAGNE
(1911-1925)

Longtemps indécise, balancée entre la défiance, fruit amer de ses dernières expériences coloniales et l'héroïque espoir de trouver en Afrique la revanche de ses déboires passés, l'Espagne revendique, en 1912, sa part du Maroc. Elle l'obtient sans peine d'une Europe à qui l'expansion africaine de la France commence à porter ombrage; d'une Angleterre, qui, du haut de son rocher de Gibraltar, surveille jalousement le littoral méditerranéen; d'une Italie, qui voit, sans plaisir, grandir à l'horizon notre grand triptyque Tunis-Alger-Fès; d'une Allemagne empressée à déchirer le « chiffon de papier » sur lequel Kinderlen Waechter vient d'apposer sa signature, le 4 novembre 1911, et par lequel elle a formellement promis de se désintéresser du Maroc.

Le traité du 27 novembre 1912 délimite, en son article 2, la zone d'influence concédée à l'Espagne. Il précise à quelles conditions l'Espagne exercera ses droits. Il n'est pas superflu de les rappeler au seuil de ce chapitre.

Les régions comprises dans la zone d'influence de l'Espagne resteront placées sous l'autorité du Sultan... (Art. II).

Elles seront administrées, sous le contrôle d'un Haut-Commissaire espagnol, par un Khalifat choisi par le Sultan... (Art. II).

Il appartient à l'Espagne de veiller à la tranquillité de ladite zone et d'y prêter assistance au Gouvernement marocain... (Art. I).

L'Espagne s'engage à n'aliéner, sous aucune forme, même à titre

temporaire, ses droits dans tout ou partie du territoire composant sa zone d'influence... (Art. V).

La conquête et l'organisation de la zone qui lui était affectée eussent exigé que l'Espagne possédât une expérience africaine, de puissants moyens d'action, des concours indigènes. Elle n'avait rien de tout cela. L'expérience était ce qui lui manquait le plus. La vaine faction que ses presidios montaient, depuis tant de lustres, sur le littoral méditerranéen, avait créé d'irritants points de friction avec le Maroc beaucoup plus que des points de contact. Le pavillon espagnol, hissé sur de petits postes mal gardés, n'évoquait plus le souvenir des étendards d'O'Donnel. Mais ce qui, plus que tout, rendait ingrate la tâche que l'Espagne allait assumer, c'est le but mystique qu'elle assignait à son œuvre, cette croisade, cette « reconquista », dont le testament d'Isabelle la Catholique lui faisait un impossible devoir, et qui devait l'isoler irrémédiablement sur cette terre d'Islam.

L'une des caractéristiques de la zone dévolue à l'Espagne était sa constitution anarchique. Deux groupements ethniques la peuplaient : à l'ouest, les Djebala; à l'est, les Rifains. Les uns comme les autres étaient agglomérés en petites tribus, essentiellement démocratiques, n'admettant que des chefs locaux élus pour de courtes périodes, et ne reconnaissant pas le pouvoir temporel du Sultan. Bref, une mosaïque de tribus, une poussière humaine toujours en rumeur. La seule figure qui émergeât de cette nébuleuse était celle de Raïssouli. L'Espagne décida tout de suite d'en faire son grand allié, comme avaient fait jadis Rome et Byzance des Massinissa, Juba, Jugurtha, Antalas, Coustina, Iabdas, et tant d'autres Idée juste, dont l'application maladroite fut désastreuse.

Il se dégage de la dramatique histoire de Raïssouli une haute leçon de politique indigène. Un grand chef peut et doit être un instrument précieux, si la main qui l'emploie est habile et forte. Il faut savoir lui faire confiance, et surtout lui donner l'impression qu'il inspire confiance, tout en l'observant de près; il faut lui donner les moyens d'action qui lui sont nécessaires, tout en surveillant l'emploi qu'il

en fait; il faut limiter strictement le champ où son activité peut s'exercer, créer d'autres commandements aux confins du sien, dresser auprès de lui des auxiliaires capables de l'aider et de le suppléer en cas de défaillance.

Le maréchal Lyautey a fait une très heureuse application de cette politique « des grands caïds » sur le front sud de notre zone. Elle lui a permis de garder toute la région montagneuse qui s'étend de l'Atlantique au sud Oranais avec quelques compagnies seulement, grâce au loyalisme des trois caïds, Moutggi, Goundafi et Glaoui. On a critiqué, parfois, cette politique sous le prétexte qu'elle favorisait quelques abus de pouvoir des chefs indigènes. On oubliait de mettre dans la balance les avantages et les économies qu'elle nous a procurés.

La conduite que l'Espagne a tenue vis-à-vis de Raïssouli a méconnu tous ces principes. Elle offre un déplorable exemple des pires fautes que la politique indigène puisse commettre : excès de confiance, suivis de brusques accès de défiance; alternances fâcheuses de faiblesse et de rigueur; concessions excessives et rétractations brutales. L'Espagne a déçu, dès le premier jour, celui qu'elle avait élu pour en faire son allié; elle n'a pas su utiliser son prestige et son autorité; elle l'a démesurément grandi; elle l'a compromis; puis elle s'en est fait un irréconciliable ennemi; et, finalement, elle l'a perdu, sans en avoir tiré aucun profit.

Ce grand drame, qui va coûter tant de sang et d'or à l'Espagne, se joue en douze années, de 1912 à 1925. Il se divise, tout naturellement, en sept chapitres, autant qu'il y eut de Haut-Commissaires de la zone espagnole, car chacun d'eux, en prenant le commandement, eut à cœur d'appliquer une politique personnelle, qui fut, le plus souvent, en contradiction avec celle de son prédécesseur.

PREMIERS CONTACTS, ZUGASTI, SILVESTRE, ALFAU, MARINA (1911-1915)

En 1911, tandis que nos troupes, commandées par le général Moinier, allaient débloquer les consuls européens et le Sultan Moulay Hafid assiégés dans Fès par les tribus berbères,

l'Espagne, impatiente d'user des droits que l'Europe lui avait dévolus, procédait à l'occupation de Kçar-el-Kebir.

Au spectacle de ces déploiements de forces militaires, Raïssouli avait vite compris que le vieux Maghreb entrait dans une ère nouvelle. En bon opportuniste, il s'était aussitôt rangé du côté du plus fort. Le consul de Larache, M. Zugasti, chargé de sonder les intentions du Chérif, en reçut les plus loyales promesses de collaboration.

Le jeune colonel Fernandez Silvestre, un des héros de Cuba, fut chargé de confirmer cet accord. L'entrevue fut très cordiale. Silvestre était chevaleresque et impulsif, il plut à Raïssouli, qui, de son côté, se mit en frais de courtoisie. On échangea des présents; le Chérif offrit des tapis et des armes marocaines, Silvestre fit don de cinq carabines Mauser, modeste début de cet arsenal que l'Espagne devait constituer si imprudemment aux mains de Raïssouli. Le Chérif, sans poser de conditions à l'appui qu'il offrait spontanément, laissa percer son ambition d'être nommé Khalifat de la zone espagnole. Silvestre n'y fit pas d'objection. Il transmit à son chef, le général Alfau, et plus tard au Roi, qui l'honorait d'une toute particulière amitié, le désir exprimé par son interlocuteur, « homme de talent — disait-il — et de plus bon politique, dont l'adhésion à notre cause est complète parce qu'il a beaucoup d'intérêts dans la région que nous occupons et que, par conséquent, il est à notre merci. »

De graves objections vinrent contrecarrer ce désir. Le Sultan fit valoir qu'il était de tradition que les Khalifats fussent choisis parmi les membres de la famille impériale, et que, en tous cas, il était inadmissible de nommer à ce poste un ennemi notoire du gouvernement chérifien. Et Moulay el Mehdi, oncle du Sultan, fut élu.

Raïssouli en éprouva une vive déception. Il la manifesta à sa manière, en attaquant les détachements de la police espagnole de Tanger. Silvestre se précipita à la rescousse, et tel fut le commencement de ce duel entre l'impétueux Espagnol et le fourbe Marocain, cause profonde de l'échec espagnol.

Sur ces entrefaites, le général Marina succéda au général Alfau en qualité de Haut-Commissaire. Il eût souhaité suivre une politique moins violente et tenter un rapprochement

avec le Chérif. Mais Silvestre refusait de lâcher prise. Il poussa Raïssouli dans ses montagnes et faillit le capturer à Ksoura, en 1914. Il tenta même, dit-on, de le faire assassiner dans le djebel Habid, en 1915. Il fit tant et si bien, que Raïssouli se jeta ouvertement dans les bras de l'Allemagne, dont il sollicita la protection, et se proclama Sultan des Djebala. Cette situation confuse se dénoua de tragique façon. Un envoyé du Haut-Commissaire, muni d'un passeport signé par le général Marina lui-même fut assassiné alors qu'il se rendait de la Légation d'Espagne à Tazarout où résidait Raïssouli. L'enquête, ouverte aussitôt, mit en cause deux agents de Silvestre : le chef marocain Driss er Rifi et le capitaine Rueda. Du coup, Silvestre fut renvoyé en Espagne, mais le général Marina fut relevé de son commandement. Le gouvernement pensa étouffer ce scandale en nommant l'un grand'croix de Saint-Ferdinand, et l'autre grand'croix de Marie-Christine.

Raïssouli triomphait!

LE HAUT-COMMISSAIRE JORDANA (1915-1917)

Le troisième Haut-Commissaire est le général Jordana, commandant de la place de Melilla. On lui impose la triple obligation de soutenir le Khalifat, de satisfaire Raïssouli, de déférer aux ordres de Madrid. On ne saurait concevoir instructions plus contradictoires. Il mourut à la peine.

Le plus pressé pour lui est d'apaiser Raïssouli qui menace de bouter le feu à la région des Djebala. Il lui dépêche le colonel Barrera, flanqué du consul Zugasti et de l'interprète Cerdeira. Un accord est aussitôt conclu, dont Jordana dira plus tard qu'il marqua « le début de son humiliation et de sa captivité ». Aux termes de cet accord de septembre 1915, Raïssouli est reconnu chef de toutes les tribus soumises et à soumettre. Pour lui permettre de tenir la campagne, on lui octroie 300 000 pesetas par mois, on lui fournit 8 000 fusils, deux canons, et, pour nourrir ses hommes et ses animaux, 6 000 kilos d'orge tous les cinq jours. Il conduira les opérations à sa guise; les Espagnols ne pénétreront pas dans les montagnes des Djebala. Il aura le droit de lever des contributions de toute nature sur les tribus. On n'exige plus de lui

qu'il vienne à Tétouan pour y rendre hommage au Khalifat. Enfin, on ferme les yeux sur le complot qu'il trame ouvertement contre la France avec les Allemands et les Turcs.

Cet accord est solennellement confirmé, le 20 mai 1916, dans une fastueuse entrevue. Raïssouli a planté sa tente au point même où O'Donnel vainqueur a dicté ses conditions à Moulay Elabbas, en 1860; et, pour attester sa double souveraineté, spirituelle et temporelle, il arbore au-dessus de sa koubba le drapeau rouge du Sultan et l'étendard vert du Prophète.

On devine quel funeste usage un bandit comme Raïssouli put faire de l'autorité que l'on mettait si imprudemment en ses mains. Il avait coutume de dire : « Les Berbères sont mes serviteurs, les Espagnols sont mes esclaves, les Français sont mes ennemis. Les Allemands sont mes alliés. » Et, pendant les trois années du commandement de Jordana, les Djebala furent rançonnés sans pitié, les Espagnols furent sans cesse harcelés et trahis, les Français n'eurent pas un instant de sécurité. Jordana écrivait mélancoliquement au ministre Dato, quelques semaines avant sa mort :

> L'opinion me représente comme le protagoniste de la politique raïssoulienne et comme le défenseur le plus ardent du chérif. C'est bien le contraire! Pouvais-je suivre la politique que les circonstances ont imposée à tous les gouvernements autrement qu'en transigeant avec lui? C'était le seul moyen d'obtenir ce *statu quo* qui m'était imposé. Je n'y suis parvenu qu'au prix d'un indicible effort et en sacrifiant mon prestige...

LE GÉNÉRAL BERENGUER (1819-1922)

Mais la scène européenne change. La victoire des alliés désoriente l'Espagne et laisse Raïssouli dans le vide. Le général Berenguer, l'officier qui connaît le mieux les gens et les choses de la zone espagnole du Maroc, prend le commandement.

Raïssouli se met aussitôt en garde. Aux injonctions du nouveau Haut-Commissaire, qui lui ordonne de venir à Tétouan pour y rendre des comptes et pour y recevoir des directives, il répond par une lettre de menaces. Il pousse ses hommes jusqu'aux portes de Tétouan; il multiplie les exac-

tions; les agressions, les assassinats sont continuels. Berenguer riposte en faisant signer par le Khalifat un dahir qui met Raïssouli hors la loi et qui confisque ses biens. Puis, il entre en campagne, occupe Kçar-es-Seghir, le Fondaq, prend Chechaouen en 1920, encercle le territoire des Beni Arouss, et accule Raïssouli au pied du djebel Elâlam, son repaire inviolé. Il va le prendre dans la zaouia même de son glorieux ancêtre Moulay Abdessalem, quand il reçoit la terrible nouvelle de la victoire d'Ab el Kerim...

Silvestre, nommé chef de la maison militaire du roi, avait obtenu, en dépit des protestations du Haut-Commissaire, d'être promu commandant général de Ceuta. Berenguer, pour se débarrasser de ce turbulent subordonné, l'avait affecté au commandement général du secteur oriental. On sait quel effroyable désastre causa sa folle initiative.

Anoual sauva Raïssouli. Pourtant Berenguer, en courant à Melilla, laissait autour du Chérif une garde vigilante. Se sentant pris, le vieux renard feignit de vouloir traiter. Il espérait gagner du temps, tirer profit de la situation critique où se débattait l'Espagne. Il comptait sans la ténacité de Berenguer, qui, tout en menant la lutte dans la région de Melilla, en se débattant contre les adversaires politiques qui l'assaillaient, continuait à resserrer son étreinte.

Le 9 juillet 1922 fut un beau jour pour Raïssouli. Il apprenait, par le même courrier, que Berenguer avait démissionné et que son successeur lui envoyait une mission chargée de négocier avec lui un nouvel accord. Tous ceux qui l'avaient combattu avaient chèrement payé leur audace : Silvestre et Jordana étaient morts, Marina était en disgrâce et Berenguer en prison.

La conclusion des *Campanas en el Rif y en el Djebala*, que Berenguer publia pour justifier ses actes, évoque, par sa tristesse, le testament politique de Jordana :

Raïssouli — écrit-il — était vainqueur! La ténacité et l'astuce triomphaient une fois de plus en Afrique... Le triste destin de l'Espagne s'accomplissait. Les rancunes personnelles, le manque de volonté, l'inconstance annihilaient tous les efforts! Ma châ Allah! C'était la volonté de Dieu!...

BURGUETE, SILVELA, AIZPURU (1922-1925)

Tandis que ce drame poignant se déroule dans l'est, nous assistons, dans l'ouest, à la plus bouffonne comédie.

Le général Burguete succède à Berenguer; il oppose à sa politique de force une politique de souplesse. Son premier sourire de bienvenue est pour Raïssouli. Il lui dépêche ses deux habituels comparses, Zugasti et Cerdeira, que suit le général Castro Girona. L'entrevue est savoureuse. On est au mois de septembre, il fait chaud, Raïssouli campe dans la montagne, sous un bouquet d'arbres. Les négociateurs arrivent, un peu las de la longue route. Ils mettent pied à terre, ils attendent... L'attente se prolonge. C'est la « qaïda », c'est l'usage! Ainsi les ambassadeurs des rois très chrétiens attendaient, jadis, aux portes des grands Sultans; ainsi Pidou de Saint-Olon souhaitait longuement, tête nue, sous l'ardent soleil, que Moulay Ismaïl lui fît la grâce d'accepter les présents qu'il apportait de la part de son maître, le Roi Soleil.

Le chérif paraît enfin. Il est juché sur une belle mule, somptueusement harnachée. Il s'arroge impudemment les prérogatives impériales, les porte-lances, les chasse-mouches, l'ombrelle!

Après les traditionnelles formules de courtoisie, on s'assied sur des coussins, sous une tente spacieuse et bien ventilée. On déjeune. Le repas est long; le chérif, par une attention délicate, a voulu qu'il fût servi à l'européenne, en sorte qu'il est exécrable et froid. La conversation roule sur des choses banales; le protocole ne tolère point que l'on mêle la politique et la gastronomie. Pourtant, comme les meilleures fêtes ont une fin, le repas s'achève par des ablutions entrecoupées de quelques éructations sonores, car il est bienséant de manifester à son hôte en quel état de béate satiété on va quitter sa table. Le jour baisse; voici déjà le soir. Une voix monte dans l'air calme; c'est le fqih, le secrétaire du chérif, qui chante la prière. Et le pieux Raïssouli se retire, laissant ses convives fort déçus.

Un peu plus tard, alors que l'on ne peut plus discerner un fil blanc d'un fil noir, des serviteurs envahissent à nouveau la tente. Ils étendent des tapis, installent une table basse, la meïda,

sur laquelle ils apportent les plats du dîner. Dîner plus copieux encore que ne fut le déjeuner, et servi, cette fois, à la mode marocaine, assaisonné de beurre et d'huile un peu rances dont le goût s'allie de si heureuse manière aux viandes ardemment épicées.

Après le dîner, alors qu'une douce pesanteur envahit les convives, Raïssouli déclare, d'un ton détaché, qu'il est tout disposé à donner à la dolente Espagne le précieux concours de son expérience et l'appui de sa haute autorité. Il se fait fort, pour peu qu'on lui en donne les moyens, de réduire à merci ce misérable petit taleb nommé Abd el Kerim, dont on exagère plaisamment l'importance. Il dispose lui, Raïssouli, Sultan des Djebala, de forces considérables, dont il a le bon goût de ne pas rappeler les exploits. Il ne lui manque qu'un peu d'argent, quelques armes, des munitions. Mais, avant tout accord, il exige que ses biens lui soient restitués et que ses adversaires soient châtiés.

Avant que l'hiver fût achevé, le pacte d'une nouvelle alliance était conclu, les adversaires de Raïssouli étaient disgrâciés ou emprisonnés. Même, on réparait, à grands frais, les brèches que l'artillerie espagnole avait faites dans la forteresse de Tazarout! Le bénévole Burguete tomba, en décembre 1922, quand le ministère Sanchez Guerra fit place au ministère Garcia Prieto. Mais Raïssouli perdit peu de chose au change, car M. Louis Silvela, nommé Haut-Commissaire civil, ratifia les engagements de son prédécesseur. Il tint même à y apporter une note personnelle qui attestât en quelle haute considération il tenait le Chérif : il étendit son autorité jusqu'aux rives lointaines, et parfaitement inconnues des cartographes espagnols, de la rivière Ouergha.

Une année à peine s'était écoulée depuis que ces relations cordiales avaient été renouées, quand le général Primo de Rivera balaya brusquement toute la scène politique. Il plaça à la tête du Haut-Commissariat le général Aizpuru, son ami personnel, qui, soucieux de ne pas toucher, en cette heure critique, aux armatures fragiles qui soutenaient encore le protectorat de l'Espagne, se borna à entretenir les bonnes relations établies par ses précédesseurs immédiats. D'ailleurs, Raïssouli avait pris les devants; il avait adressé

au Président du Directoire une lettre de chaudes félicitations qui lui valut une réponse cordiale.

Le général Aizpuru fit, après tant d'autres, le pèlerinage de Tazarout. Il connut l'affabilité hospitalière du chérif; et, comme le triste Moulay el Mehedi venait de mourir, il fut question de nommer Raïssouli à sa haute sinécure. On n'en fit rien. Le scandale parut sans doute trop flagrant, car voici en quels termes le service des renseignements appréciait la collaboration du Chérif :

On a rendu compte, dans les rapports envoyés quotidiennement à l'Inspection Générale, des nombreux faits qui démontrent clairement le mauvais et négatif travail que font les autorités indigènes nommées par le chérif Raïssouli... Tous les contrôleurs, avec une rare unanimité, rendent compte des grandes difficultés qu'ils trouvent auprès des caïds et des chefs à l'accomplissement de leur mission, et l'on doit constater que ces difficultés ont été en croissant à mesure qu'augmentait l'influence de Raïssouli.

ABD EL KERIM (1924-1925)

Cependant, dans le secteur ouest, le « méprisable petit taleb des Beni Ouriaghel », Abd el Kerim, grandissait. Victorieux des Espagnols, mais étouffant dans les étroites limites du Rif, il jetait un regard de convoitise sur cette région des Djebala, si riche et si peuplée. Son lieutenant, Djerirou, qui avait été jadis le bras droit de Raïssouli, lui contait la lassitude de ces populations rançonnées sans trêve, tantôt par leur chérif, tantôt par les Espagnols. Et Abd el Kerim commençait, dès 1924, son travail de propagande xénophobe, dirigé contre l'envahisseur et contre le traître qui avait mis son prestige religieux au service des Chrétiens. En juin 1924, la révolte éclata. Tandis que Raïssouli battait en retraite, Djerirou entrait à Chechaouen, bousculait quelques contingents fidèles au Chérif, et venait camper devant Tazarout.

Raïssouli, malade, impotent, capitula. Il eut beau implorer qu'on le laissât mourir dans sa kasba, son vainqueur fut sans pitié. Il fut jeté dans sa mahaffa, cette litière portée par deux mulets, devant laquelle tout le pays s'était si souvent prosterné. En dépit de ses protestations, de ses plaintes, il fut

porté jusqu'à l'embouchure du Lahou, et mis à bord d'un petit voilier rifain qui le débarqua mourant à Ajdir. On lui fit faire une dernière étape, d'une trentaine de kilomètres, pour l'amener à la zaouia de Snada. Il y mourut, dans les premiers jours du mois d'avril.

Il y a vingt-quatre ans, presque jour pour jour, je faisais cette même route d'Ajdir à Snada et j'étais l'hôte de la petite zaouia des chorfas d'Ouazzan. Je vois encore, dans mes souvenirs qui s'estompent, la riante vallée de l'oued Talembadès et les beaux vergers qui boivent son eau et le réduisent à n'être qu'un lit de galets grisâtres. Des villages peuplent les pentes, ils se groupent autour d'une grosse forteresse en ruines. De loin, cette vieille citadelle fait encore de l'effet. Ses hauts murs, flanqués de tours, ont une prestance hautaine. De près, ce n'est qu'un amas de décombres. Elle fut construite, dit-on, par le Sultan Moulay Ismaïl, le contemporain de Louis XIV. Autour de cette ruine guerrière, et comme pour attester que seule la foi peut édifier des œuvres durables, on voit émerger les qoubbas blanches sous lesquelles reposent les saints patrons de Snada : Sidi Abdallah ben Brahim, le fondateur de la zaouia, et ses fils Sidi Mbarek, Sidi Mohammed, Sidi el Hadj Ahmed, Sidi el Hadj Thami. Je vois encore le bon sourire cordial de Si Abdallah ben Sidi Brahim, mon hôte, qui ne se doutait guère, le saint homme, à quel mécréant indiscret il faisait si aimablement les honneurs de son sanctuaire!

C'est là que repose, provisoirement, Moulay Ahmed ben Mohammed er Raïssouli. Ses fidèles viendront, un jour, quand le tumulte de nos discordes sera depuis longtemps apaisé, chercher sa dépouille sacrée. On l'enveloppera dans des nattes, on la placera sur une litière, et on la portera à bras, selon l'immuable et macabre usage, jusqu'au djebel Elâlam, afin que celui qui de son vivant emplit le monde du fracas de tant de guerres puisse, du moins, dormir en paix.

AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE
(1902-1925)

Une histoire de Raïssouli serait incomplète si l'on n'y contait ses relations avec les Allemands. Mais, pour bien situer

ce chapitre dans son cadre, il faut évoquer, à l'aide de quelques dates et de quelques faits historiques, la genèse de l'action allemande au Maroc.

La légation impériale d'Allemagne à Tanger est créée en 1873. Ce n'est, d'abord, qu'une simple façade, et le prince de Bismarck répond, en 1887, au marquis de Benomar, qui le sollicite d'intervenir aux côtés de l'Espagne dans les affaires du Maroc, que l'*Allemagne se désintéresse du Maroc.*

En 1889, le Sultan envoie une mission à Berlin pour demander l'appui de Guillaume II contre la France qui exige le châtiment des tribus de la frontière algéro-marocaine. Il n'est pas écouté.

Une deuxième mission marocaine vient, à Berlin, en 1889. Le ministre de la Guerre, El Menebhi, qui la dirige, passe d'importantes commandes de matériel aux usines Krupp; il embauche des instructeurs allemands. On ne le reçoit même pas à la Cour.

En 1891, le comte Reventlow, chef du parti pangermanique, ayant proclamé que *le Maroc était la dernière occasion coloniale offerte à l'Allemagne,* s'attire cette réponse de Bulow que *l'Allemagne ne se lancera pas dans cette aventure sans gloire ni profit.*

Mais le vent tourne. La guerre russo-japonaise ouvre des possibilités nouvelles; des commerçants allemands se sont installés au Maroc; il faut donner un coup de barre afin de réserver l'avenir colonial. Von Bulow dit, le plus naturellement du monde : *L'attitude de notre diplomatie au Maroc se réglera au gré des événements.*

Et voici que s'ouvre, pour l'empire Chérifien, l'ère des intrigues allemandes. On n'y cherche tout d'abord que prétexte à chicanes, qu'occasions d'affirmer son prestige. Les Allemands donnent à ces querelles irritantes le nom de *Kraftprobe,* épreuves de force.

Kraftprobe, le brusque débarquement du Kaiser à Tanger, en 1905, à l'heure précise où notre ministre, M. Saint-René-Taillandier, s'efforce d'imposer au Sultan notre programme de réformes.

Kraftprobe encore, la venue à Fès de l'insolent Tattenbach, apportant aux résistances du maghzen l'appui de l'Allemagne.

Ces défis renouvelés nous mettent à deux doigts d'un conflit. Mais que pouvions-nous faire? En 1905, la France, encore toute meurtrie de l'affaire Dreyfus, a pour ministre de la guerre le général André, pour ministre de la marine, Pelletan. Elle ne peut raisonnablement escompter aucun appui militaire des Russes ni des Anglais. Il faut céder, et la démission de M. Delcassé consacre cette douloureuse capitulation.

Le 5 janvier 1906, s'ouvre la Conférence d'Algésiras, où Radowitz, Tattenbach et Rosen, vont, pendant trois mois (15 janvier-17 avril 1906), s'efforcer d'embrouiller et d'envenimer l'affaire marocaine.

Dès lors, au Maroc, les intrigues allemandes se multiplient, attisant à plaisir l'anarchie et le désordre. Dans chaque ville, l'agent consulaire allemand devient l'âme de la résistance anti-française, et sa clientèle constitue un foyer de résistance au maghzen, notre allié. En 1907, le juif allemand Holzmann ameute la populace de Marrakech contre le docteur Mauchamp, médecin du dispensaire français, qui est massacré.

En 1908, nouvelle affaire, plus violente, et qui faillit tourner au drame. Nous découvrons, à Casablanca, une véritable agence de désertion, organisée par le consul allemand Luderitz et par son chancelier Just. On leur arrache de force des légionnaires allemands qu'ils embarquaient clandestinement pour Hambourg. L'Allemagne se jette sur cet incident avec sa brutalité et son insolence coutumières. Mais, cette fois, la France se cabre; elle tient le coup. Et l'Allemagne, déconcertée, accepte que le litige soit porté devant la cour de la Haye, où sa mauvaise foi est publiquement proclamée.

Cet échec est le prélude du gigantesque conflit qui va mettre le monde à feu et à sang.

Tout d'abord, l'Allemagne cache sa rancune. Elle négocie. A Tanger, le Comte de Saint-Aulaire cause avec M. de Langwert; à Paris, le baron de Schœn négocie avec M. Jules Cambon. Ces pourparlers laborieux aboutissent à des accords économiques auxquels le parlement et l'opinion français font mauvais accueil.

Pendant ce temps, le Maroc est en pleine insurrection. La France, accomplissant le mandat qu'elle a reçu à Algésiras,

débarque un corps expéditionnaire pour venger les ouvriers européens massacrés par les habitants de Casablanca. Elle pousse ensuite une colonne de secours jusqu'à Fès, pour délivrer les consuls européens assiégés.

L'Allemagne assiste silencieuse, énigmatique, à ces opérations. Puis, sournoisement, elle soulève des objections. Le Kronprinz, dans une conversation privée, déclare à M. Jules Cambon : *Vous nous ferez notre part au Maroc, et tout sera dit.*

De nouveaux pourparlers commencent, courtois, d'abord, entre le baron de Schœn et M. Cruppi, président du conseil des ministres, puis brusquement agressifs et comminatoires. M. Cruppi démissionne; M. Caillaux lui succède, et, coup de théâtre, le croiseur allemand *Panther* vient s'embosser devant Agadir.

Seulement, les temps sont changés. La France n'est plus isolée en face de ses provocateurs. Elle se redresse, flanquée de ses alliées : la Russie et l'Angleterre. De Schœn biaise, il déclare n'en vouloir qu'à notre Congo, dont nous sommes forcés de lui abandonner une partie. Et, le 4 novembre 1911, Kinderlen Waechter appose sa signature sur un nouveau traité par lequel l'Allemagne déclare se désintéresser politiquement du Maroc.

Ce n'était qu'un *chiffon de papier*; la lutte continue, sournoise, perfide, les incidents se multiplient.

De 1911 à 1914, les Allemands couvrent le Maroc d'un vaste réseau d'intrigues. Nous y trébuchons à chaque instant.

Dans l'intérieur du Protectorat, Karl Ficke mène la campagne. Toujours aux aguets, prenant prétexte de la moindre infraction à ces droits capitulaires auxquels l'Allemagne s'était déclarée prête à renoncer, il ameute les Marocains contre notre administration. Il prépare l'exécution de ces instructions abominables que nous avons trouvées dans les archives de la Légation d'Allemagne à Tanger : *S'il y avait la guerre, il faudrait qu'il fût fait en sorte que pas un Français ne sortît vivant de la Chaouïa.*

Dans le sud du Maroc, l'intrigue est menée par les cinq frère Mannesmann. Sous couleur d'entreprises commerciales, de recherches minières, ils s'infiltrent partout, dupant tantôt les indigènes et tantôt le maghzen. Leur chef-d'œuvre est

cette liste de quatre cents concessions minières qu'ils se font accorder par leur complice le sultan Moulay Elhafid, en violation de tout droit, sur de simples renseignements de voyageurs ou d'indigènes, sans aucun titres sérieux et avant que le régime minier du Maroc soit fixé.

A cette tentative de mainmise économique sur le Sous, s'ajoute une campagne acharnée contre nous. En 1911, Otto Mannesmann se procure, à Las Palmas des Canaries, 11 000 fusils, 4 millions de cartouches et même 4 petits canons, que l'Allemand Melbergen doit faire parvenir à notre adversaire El Hiba, fils de l'agitateur soudanais Ma el Aïnin que le colonel Mangin a vaincu et refoulé, en 1912.

Dans le nord, l'Allemagne a deux agents : Abd el Malek pour le Rif et Raïssouli pour les Djebala.

***

Voilà donc Raïssouli placé sur l'échiquier allemand. Dès 1902, il est en relations avec les Mannesmann. Ils ont acheté, par son intermédiaire, des propriétés dans le Gharb, et, quand les Espagnols se préparent à occuper Kçar el Kebir, ils sont les premiers à conseiller au Chérif de leur prêter ses bons offices. L'installation d'un gouvernement européen leur paraît être, pour leurs affaires, une garantie de sécurité. Mais les choses se gâtent tout de suite. Silvestre se brouille avec Raïssouli, s'empare de son fief d'Arzila, confisque ses biens. Les Mannesmann consternés se précipitent entre les combattants. Ils transmettent à la Légation allemande de Tanger une lettre par laquelle Raïssouli sollicite, pour lui et pour ses biens, la protection de l'Allemagne. Le gouvernement espagnol élève une protestation indignée. Il rappelle que Raïssouli est un bandit, contre lequel ses troupes luttent chaque jour.

Alors, les Mannesmann démasquent leur jeu. Ils publient leur fameux *Mémoire adressé au cabinet Romanones*. Ce document, qui souleva dans tous les partis une légitime indignation, proposait aux Espagnols de céder leurs droits à la maison Loeb, aux frères Bender, de Frankenthal, à la banque Strauss, de Carlsruhe, aux frères Mannesmann, de Hambourg. Ces esti-

mables commerçants, unis à quelques Espagnols de bonne volonté, constitueraient une Compagnie à charte, analogue à la Compagnie hollandaise des Indes et à la Compagnie des Indes Anglaises. S. M. le roi d'Espagne serait proclamé « le Sultan blanc du Maroc ». On accorderait aux tribus marocaines une certaine autonomie, en échange de quoi elles signeraient un traité de paix et reconnaîtraient la suprématie de l'Espagne. Il faut relire ce document pour en savourer l'audacieuse ingénuité. Quels beaux rôles s'y taillaient nos compères!

Le gouvernement espagnol devra restituer, sur le champ, au Raïssouli tous ses biens, en garantissant sa vie jusqu'à ce que les circonstances permettent de lui reconnaître la qualité de protégé allemand. Pour garantir l'exécution de ces deux conditions, le gouvernement espagnol devra livrer des otages au Raïssouli.

Le gouvernement espagnol s'obligera à retirer ses troupes du Maroc. Il constituera un corps de troupes indigènes... Tous les corps armés seront mis sous les ordres du Raïssouli.

Le gouvernement espagnol accordera à M. Mannesmann pleins pouvoirs pour traiter avec les indigènes... Dans le cas où surgiraient dans les conférences avec les indigènes des points de vue nouveaux, M. Mannesmann les soumettrait au gouvernement espagnol qui y prêtera toute l'attention nécessaire.

M. Mannesmann communiquera avec le gouvernement espagnol par l'entremise de son représentant en Espagne.

Le gouvernement de l'Espagne mettra à la disposition de M. Mannesmann un bon navire...

On conçoit que le gouvernement espagnol, si cavalièrement invité à abdiquer entre les mains du consortium Raïssouli-Mannesmann et C^le^, ait éprouvé quelque étonnement. M. de Schœn s'empressa de désavouer ses outrecuidants nationaux. Le résultat imprévu de cette affaire fut de rallier l'opinion espagnole, jusqu'alors assez indécise, et de l'intéresser, pour un instant, à la mise en valeur du Maroc. Tout le monde fut édifié sur la bonne foi de Raïssouli, qui, désormais, apparaît sous son vrai jour, comme un agent à la solde de l'Allemagne.

A peine la guerre est-elle déclarée, que l'on voit apparaître, dans le camp du Chérif, des Allemands et des Turcs. Le docteur Zechlin, puis M. Bohn, consuls germaniques à Tétouan, font la navette entre Madrid et Tazarout, reliant Raïssouli au prince de Ratibor et à l'attaché militaire allemand à Berlin, le colonel Kalle. Les Turcs, Ahmed Chekri et Tahir Bey, le relient à

l'ambassade ottomane. Il est en relations constantes avec nos ennemis de l'intérieur du Maroc, Abd el Malek, Moha ou Saïd, El Hiba. Grâce à lui, l'ancien protégé autrichien, Kacem ben Salah, organise dans la région d'Ouazzan, un foyer d'insurrection très dangereux. Il a pour complice l'allemand Kuhnel, un bien curieux personnage.

Kuhnel débarque à Larache, en 1917, avec de faux papiers établis au nom de Jose Maury, sujet argentin. Il parle également bien l'allemand, l'espagnol, l'arabe et le français. A peine débarqué, il se lie avec le consul d'Allemagne Roehner, et avec le consul d'Autriche, Kell. On le voit s'occuper, en leur compagnie, de propagande et d'espionnage; se mêler à toutes les intrigues dirigées contre nous. Le gouvernement espagnol, dûment avisé par nos récriminations, refuse de l'expulser, jusqu'au jour où nous lui fournissons la preuve irréfutable que Jose Maury est un Allemand, et qu'il abuse du territoire neutre de la zone espagnole. On nous promet de le renvoyer en Espagne, mais on l'avertit en sous-main, et il a le temps de gagner le camp de Kacem ben Salah. Nous découvrons, alors, que le faux Argentin se nomme de son véritable nom Kuhnel, qu'il a été élevé dans la banlieue d'Alger où il a appris toutes les langues de l'Afrique du Nord, qu'il est fonctonnaire du service des Beaux-Arts, qu'il a été l'un des organisateurs de l'exposition de Munich, et que l'Espagne n'ignore rien de sa remarquable personnalité.

Si je me suis étendu, avec quelque complaisance, sur ce cas particulier, c'est parce qu'il offre un exemple indiscutable et typique de la façon dont les Allemands ont constamment, au mépris des lois de la guerre, violé la neutralité de nos voisins. Ils se sont embusqués, déloyalement, sur le territoire neutre de la zone espagnole, afin de tirer dans le dos de leurs adversaires, usant des complaisances coupables, abusant des faiblesses, exploitant la peur des uns, la cupidité des autres, faisant de Melilla, de Ceuta, de Larache, des Canaries, selon la cinglante expression du Grand État-Major de Berlin, « des têtes d'étapes allemandes ».

Raïssouli, cependant, faisait de grands rêves. Il les narrait en ces termes aux notables des Djebala : « Préparez-vous! J'ai reçu un document des Allemands qui me reconnaîtront

Sultan, dès que la guerre sera finie. Je sais que le triomphe des Allemands est indubitable... » Le fougueux Chérif ne songeait nullement, d'ailleurs, à passer de la bravade à l'action. Il se contentait de pousser contre nous les tribus placées en bordure de notre zone et de confier aux journalistes germanophiles, que Ratibor lui adressait, la grande sympathie que lui inspirait l'Allemagne. « Les Arabes, disait-il à M. Cirici Ventallo, sont reconnaissants aux Allemands de l'appui matériel et moral qu'ils leur prêtent dans leurs campagnes contre la France... »

On peut rapprocher ces confidences de celles qu'il faisait, en 1917, au correspondant du journal *El Debate* [1], et que le journaliste résume en ces termes :

> Pour le Raïssouli, francophobe enragé, il n'est pas de mérite supérieur devant Allah à celui d'avoir administré quelques bonnes raclées aux Français qui sont, pour lui, les pires ennemis de la race musulmane et de l'Islam. Cette idée, depuis quelque temps obsède, avec une alarmante insistance, le formidable chérif... Convenons que Raïssouli est une figure intéressante et des plus sympathiques.

On conçoit quelle déception le Chérif dut éprouver de la défaite de l'Allemagne. Il ne fut pas le seul, le général Jordana le dit avec mélancolie : « Il est évident que la défaite des Allemands a dû lui produire un grand effet, car, comme je vous le disais dans une de mes dépêches, Raïssouli plaçait en cette nation ses espérances pour la réalisation de ses rêves de grandeur... Je lui ai fait comprendre combien les choses avaient changé pour lui *et pour nous*... »

LA PACIFICATION DE LA ZONE ESPAGNOLE

La mort de Raïssouli, la retraite des Espagnols, la défaite des Rifains, ont laissé le champ libre à Abd el Kerim. Grisé par ses succès, entraîné par l'ardeur combative de ses troupes, il a commis la faute d'attaquer notre zone. Sous ce choc imprévu, nos lignes ont un instant fléchi. Mais l'effet de surprise à la faveur duquel le « Sultan du Rif » comptait

1. *El Debate*, 30 octobre 1917.

entrer à Fès, est totalement épuisé. Les assauts de ses hordes se sont brisés contre l'héroïque résistance de nos postes, et voici le moment pathétique où notre réaction va se déclancher.

L'instant est propice. Les Djebala sont fatigués de combattre pour les Rifains qu'ils détestent; et les Rifains eux-mêmes sont las. Faire contre la France la Guerre-Sainte, la Djihad prescrite par le Coran, avec des armes et des munitions espagnoles et de l'argent russe, c'était vraiment une sublime aventure. Seulement ils la voulaient courte et victorieuse, et voici qu'elle s'éternise et qu'elle tourne mal. Le blocus ferme leurs ports et leurs frontières. La moisson est mûre et c'est l'époque où, leur maigre récolte engrangée, les travailleurs rifains partaient pour moissonner dans les fermes oranaises et les domaines du protectorat français. Vainqueur, Abd el Kerim les eût peut-être maintenus sous ses étendards; vaincu, il ne pourra les retenir. La nébuleuse rifaine va se résorber. Nous verrons, avant peu, s'éparpiller devant nous, et refluer à tire d'aile vers leurs aires, tous les rapaces accourus à l'appât d'une curée qu'on leur promettait facile. Abd el Kerim connaîtra le sort de tous les rouguis, de tous les conquérants éphémères qui l'ont précédé dans ce pays crédule et pillard : l'abandon, l'isolement, l'hallali du fauve traqué, contre qui s'acharnent ceux-là surtout que sa menace a fait le plus trembler.

C'est alors, mais seulement alors, que l'on pourra parler de paix. Traiter avec Abd el Kerim vainqueur est fou; traiter avec Abd el Kerim vaincu est absurde. Il n'est de paix possible et durable que celle que nous imposerons aux Djebala et aux Rifains quand, débarrassés du tyran qui les a si cruellement opprimés, ils reconnaîtront l'autorité du Sultan et le Protectorat de l'Espagne.

Ce résultat ne peut être obtenu que par une étroite coopération de la France, de l'Espagne et du Sultan. Il faut, de toute évidence, que les forces espagnoles attaquent à revers les contingents rifains que nous refoulons; il faudra que l'autorité spirituelle du Sultan soutienne et renforce l'organisation de la zone espagnole.

Cette coopération, on la négocie à Madrid. L'accord paraît s'être fait assez rapidement sur le réglementation du blocus;

il semble que la coopération militaire soit plus laborieuse à régler. Et pourtant, quand le fer est chaud, faut-il tant de palabres pour accorder l'enclume et le marteau?

L'occasion qui s'offre à l'Espagne est providentielle. Elle avait perdu la partie, et voilà que tous les atouts lui sont rendus. Raïssouli est mort, Abd el Kerim est en dangereuse posture, les Djebalas et les Rifains paraissent être épuisés. Le dénouement est proche; il dépend des Espagnols puisqu'il va se jouer dans leur zone, et que les traités nous interdisent d'en franchir le seuil. Attendront-ils, pour intervenir, que les Rifains, refoulés par notre contre-offensive, se soient reposés et réorganisés? Assisteront-ils, indifférents à notre campagne, à la retraite des contingents d'Abd el Kerim sur leur territoire, à l'anarchie qui en résultera?

La décision de l'Espagne est capitale. Il ne paraît pas y avoir de victoire définitive possible sans son concours, car il suffira toujours à nos ennemis de faire un pas en arrière pour échapper à notre étreinte. Et les Rifains, comme leur fabuleux ancêtre le géant Antée, reprenant des forces chaque fois qu'ils toucheront le sol natal, reviendront, inlassablement, nous attaquer.

La coopération militaire s'impose, pour chacun et pour tous deux. Il est oiseux de mesurer nos efforts. Qui donc songe à comparer les mérites et la gloire du rude picador dont le travail ingrat épuise le taureau et du brillant torero qui donne l'estocade? Le succès de la corrida est l'œuvre de tous les deux.

De même, en cette affaire marocaine, il ne peut y avoir de solution complète et féconde que dans la victoire commune.

MARQUIS DE SEGONZAC

N. D. L. R. — Cet article a été rédigé à la fin de juin, avant le départ en dissidence d'un certain nombre de tribus.

Ces circonstances nouvelles compliquent manifestement notre situation, mais ne font pas disparaître tels des éléments favorables mentionnés ci-dessus.

BALZAC A MILAN

— 1837 —

Depuis son court séjour à Turin, dont l'objet, comme nous l'avons vu [1], avait été le règlement d'affaires dépendant de la succession de madame Constantin, mère du comte Guidoboni, Balzac était resté à Paris et n'avait eu que de rares relations avec ses amis d'Italie. Toutefois il en rencontrait bien quelques-uns de fois à autres chez l'Ambassadeur de Sardaigne, chez la princesse Bagration, et chez la comtesse Apponyi, mais ce n'était guère que par exception. Les seuls Italiens qu'il vît un peu fréquemment étaient les Sanseverino, qui passèrent à Paris l'hiver de 1837, et surtout les Guidoboni, de qui il était devenu l'intime ami et qu'il visitait fort souvent malgré les objurgations aigres-douces de madame Hanska.

Cependant la succession de madame Constantin était loin d'être réglée. Nous avons vu que la défunte, morte du choléra le 19 juillet 1836, avait laissé trois héritiers : son fils aîné, le comte Émile Guidoboni-Visconti; son petit-fils, le baron Émile de Galvagna, qui était alors un tout jeune homme dont la famille était établie à Venise, et son fils du second lit; Laurent Constantin, qui demeurait à Milan. La fortune de madame Constantin, assez peu considérable, consistait surtout en biens meubles et en quelques maigres capitaux. Le plus clair de ses revenus semble avoir été une pension que lui servait son fils aîné et pour la garantie de laquelle il avait hypothéqué des terres et des maisons qu'il possédait à Melegnano — vil-

1. Voir *Revue de Paris* du 15 janvier 1924.

lage célèbre en France sous le nom de Marignan — et à Pedriano près de Milan.

Mais, malgré la bonne volonté des co-héritiers, qui semblent avoir entretenu d'excellentes relations les uns avec les autres, le fait que l'un d'eux, le jeune Galvagna, était mineur et que les intéressés — Laurent Constantin étant Français — devaient observer en même temps les prescriptions des lois autrichiennes et françaises, rendait les opérations de partage assez malaisées; toutes ces circonstances exigeaient impérieusement que le comte Guidoboni vînt à Milan ou s'y fît du moins représenter légalement. C'est cette dernière alternative qu'il préféra et cette fois encore il s'adressa à Balzac qui accepta volontiers de faire ce second voyage en Italie et d'y régler les affaires de son ami.

Outre les opérations relatives au partage de l'hoirie de madame Constantin, Balzac était également chargé de réaliser les propriétés immobilières du comte Émile qui avaient été le gage du crédit de la défunte et qui étaient en partie devenues libres par le fait même de son décès.

A cet effet le comte Guidoboni donne à Balzac la plus ample procuration légale, par acte passé par devant Maître Outrebon, notaire à Paris, sous la date du 9 février 1837.

Cet acte, dont nous avons trouvé des expéditions dûment légalisées à la Collection Lovenjoul à Chantilly et aux Archives d'État de Milan, prouve à l'évidence la mission dont Balzac a été chargé, quoique de nombreux écrivains italiens, assurément mal informés, se soient plu à la nier et à en plaisanter.

Balzac se dispose donc à se mettre en route. Il devait, cette fois-ci, faire le voyage avec son ami Théophile Gautier, qui au dernier moment dut renoncer à l'accompagner.

Je devais avoir Gautier, cet homme dont l'esprit vous plaît; il partageait avec moi les frais du voyage; il devait écrire un pendant sérieux à son voyage en Belgique; mais la nécessité de faire l'exposition, de rendre compte de toute cette toile gâtée qui est au Louvre, l'a obligé de rester. L'Italie y a perdu, car c'est le seul homme capable d'en dire quelque chose de neuf et de la comprendre; mais quand je referai le voyage, il viendra[1].

1. *Lettres à l'Étrangère*, 1, 387. — Gautier ne vit pas l'Italie avec Balzac;

Il partit donc seul et arriva exactement le 19 février à Milan où il descendit au vieil Hôtel de *la Belle Venise* — qui existe encore actuellement — sur la mélancolique et petite place San Fedele, derrière le majestueux palais Marino.

Quelques années auparavant Stendhal écrivait à ses sœurs, auxquelles il conseillait un voyage en Italie :

A Milan, allez à la *Bella Venezia*, place San Fedele, à côté du théâtre, deux francs une belle chambre et trois francs un dîner.

Cet heureux temps n'est plus...

Cette fois encore Balzac arrivait en Italie largement pourvu de lettres d'introduction données par ceux de ses amis de Paris qui avaient à Milan des parents ou des relations. C'est d'abord la comtesse Sanseverino qui le recommande à son frère le prince Alphonse de Porcia et qui lui donne une seconde lettre pour son amie madame Maffei à laquelle elle avait déjà annoncé l'arrivée à Milan du romancier, l'année précédente, lorsque celui-ci comptait s'y rendre de Turin.

De Balzac se rend en Italie avec Théophile Gautier. Je le recommande à mon aimable Chiarina [1] et à l'illustre Maffei. Ainsi le célèbre écrivain français pourra connaître en même temps les grâces et le génie de ma patrie. Il trouvera chez vous, j'en suis sûre, le bienveillant accueil qui lui est dû; de mon côté en vous faisant faire connaissance avec lui, j'obéis à un double sentiment d'orgueil, celui de l'amitié et celui du patriotisme.

Votre affectionnée amie,

FANNY SANSEVERINO PORCIA

Le comte Sanseverino donne également à Balzac une lettre pour le comte Gaetan Melzi, célèbre bibliophile et bibliographe, dont la splendide bibliothèque était universellement connue [2].

il n'y vint que treize ans plus tard avec Louis Bouilhet, le grand ami de Flaubert.

« Nous prenions une glace au café Florian, sur la place Saint-Marc; le *Journal des Débats*, une des rares feuilles françaises qui pénètrent à Venise, se trouva sous notre main et nous y vîmes annoncée la mort de Balzac. Nous faillîmes tomber de notre chaise sur les dalles de la place à cette foudroyante nouvelle. » Théophile Gautier, *Portraits contemporains*.

1. Diminutif de Chiara. Madame Maffei s'appelait Claire.

2. Cette bibliothèque appartient aujourd'hui à la marquise Meli-Lupi de Soragna, née comtesse Melzi, elle-même bibliophile hors de pair.

Par la princesse de Belgiojoso il connaîtra ses parents, les Trivulzio, les Litta et les Archinto qui lui feront voir les merveilles de leurs palais. Enfin les Apponyi, toujours bienveillants pour Balzac, quoi qu'en ait pu dire cet effréné danseur de *galope* que fut leur cousin Rodolphe [1], le recommandèrent aux autorités et tout spécialement au comte de Hartig, gouverneur de la Lombardie, qui le combla d'amabilités.

Dès qu'il fut à Milan, le premier soin de Balzac fut de prévenir de son arrivée les hommes d'affaires du comte Guidoboni et de remettre les lettres d'introduction dont il était porteur. Ses premières visites furent pour madame Maffei et le prince Porcia.

Madame Claire Maffei [2], qui devait occuper une si grande place dans l'histoire du *risorgimento* milanais, était née à Bergame, le 13 mars 1814. Son père, le comte Jean-Baptiste Carrara-Spinelli, vint, à la suite de revers de fortune, s'établir

1. Voir : *Vingt-cinq ans à Paris. Journal du comte Rodolphe Apponyi.* L'auteur passa en effet vingt-cinq ans à médire des Français qui l'invitaient chez eux. Il est plaisant de lire les jugements que ce maigre esprit porta sur Balzac et sur Musset. Du reste son collègue russe Victor de Balabine ne lui cède en rien à cet égard.

Ce comte Rodolphe Apponyi — dont l'amour-propre n'avait pas de limites — aurait été certainement fort étonné s'il avait pu lire le passage suivant — daté du 30 décembre 1826 — du *Voyage d'Italie* de la comtesse Anna Potocka :

« L'ambassade d'Autriche (à Rome) est vacante; le souvenir de madame d'Apponyi charmait encore ceux qui se rappelaient ses soirées musicales et glaçait les autres quand ils pensaient à sa raideur. Le duc de Laval disait, en voyant le neveu (*a*) de cette dame, jeune homme mal élevé et se vautrant sur tous les canapés :

» — Quel dommage qu'il ne puisse avaler un peu de sa tante. »

2. Il est bon de faire observer ici que le titre de comtesse donné à madame Maffei était simplement de courtoisie. Pas plus que M. Hanski, le chevalier Maffei n'était comte. Sa femme était née des comtes Carrara-Spinelli comme madame Hanska était née comtesse Rzewuska. Un point, c'est tout.

(*a*) Ce neveu n'était que le cousin de la comtesse Apponyi, mais c'est le même qui trouvait Musset et Balzac de mauvaise compagnie.

Quant à Balabine, qui fit plusieurs fois à Balzac l'honneur de s'occuper de lui, un exemple suffira pour montrer comment il le traite : « Balzac est venu dernièrement faire viser à l'ambassade son passeport pour Saint-Pétersbourg.

» — Faites entrer, dis-je au garçon de bureau.

» Aussitôt m'apparaît un petit homme gros, gras, figure de panetier, tournure de savetier, envergure de tonnelier, allure de bonnetier, mise de cabaretier et voilà. Il n'a pas le sou, donc il va en Russie; il va en Russie, donc il n'a pas le sou [1]. »

Ici la vulgarité l'emporte sur la sottise.

1. *Journal de Victor de Balabine, secrétaire de l'ambassade de Russie,* publié par Ernest Daudet, I, 141.

à Milan, comme professeur de littérature. Il était poète et avait composé quelques tragédies pseudo-classiques, dans le goût du temps, qui eurent alors un certain succès, mais qui, depuis, sont tombées dans un noir oubli. Il eut la bonne fortune d'être appelé à diriger l'éducation des deux fils du duc Litta-Visconti-Arese et il trouva, en tout temps, chez cette puissante famille, la plus cordiale bienveillance et le plus généreux appui. Il avait épousé une comtesse Octavie Gambara, dernière descendante d'une ancienne famille féodale de Brescia, célèbre par les excès et les violences de quelques-uns de ses membres. Sans doute Balzac, à qui l'on raconta les exploits de cette race de vautours, fut frappé de ce nom de Gambara, qu'il donna pour titre à l'un de ses romans [1].

En 1832, la jeune Claire Carrara-Spinelli — âgée de dix-huit ans — épousa le chevalier André Maffei, beau garçon, originaire du Trentin, qui jouissait d'une flatteuse renommée comme élégant traducteur de Schiller, de Goethe, de Shakespeare et de Byron. Mais la jeune fille ne devait pas trouver le bonheur dans cette union; ce mari, plus âgé qu'elle de seize ans, était peu fait pour la vie de famille, quoiqu'on ne puisse guère lui reprocher qu'une excessive légèreté. Maffei n'était pas riche; il avait obtenu une place de conseiller à la Cour d'appel et devait par conséquent passer à son bureau une bonne partie de son temps. Malheureusement, son travail terminé, il oubliait trop fréquemment la jeune femme qui l'attendait au logis, et préférait à sa compagnie celle de bons vivants et de désœuvrés qu'il retrouvait au café. Madame Maffei s'en consola en attirant chez elle quelques-uns des amis de son père; le poète Grossi, le marquis d'Azeglio, le peintre Hayez et quelques autres furent les premiers habitués de ce modeste salon qui devait peu à peu, et sous la poussée des événements politiques, prendre plus tard des proportions bien plus considérables. Mais à l'époque où Balzac vint à Milan, le salon de madame Maffei était encore exclusivement composé de mondains, d'artistes et de lettrés, et tel il resta jusqu'aux environs de la révolution de 1848.

Balzac s'empressa donc de rendre une visite à madame Maffei. On a raconté que celle-ci se précipita au-devant de lui et se

1. *Gambara* publié précisément en juillet et août de cette même année 1837.

serait écriée, en faisant mine de s'agenouiller : « J'adore le génie! » ce qui n'était pas pour déplaire au visiteur.

Il est certain que madame Maffei eut pour lui les attentions les plus flatteuses, qu'elle lui fit connaître les uns après les autres tous les habitués de son salon, dont quelques-uns déjà étaient célèbres et que leurs relations devinrent bien vite très intimes. De son côté Balzac trouva madame Maffei fort aimable et fort intelligente; elle sut le comprendre et s'entendait à le faire briller. Il appréciait extrêmement la parfaite liberté dont on jouissait chez elle, il y allait quand il voulait, il causait ou ne causait pas, selon le caprice du moment, et, même, quand il en sentait le besoin, il se permettait d'y dormir dans un bon fauteuil au coin du feu, sans que personne s'avisât de le trouver mauvais.

Madame Maffei n'était certainement pas une beauté; d'abord elle était extrêmement petite — elle-même s'appelait *la piccola Maffei* et Balzac aimait à la désigner ainsi — et ses traits absolument quelconques n'avaient rien qui éveillât l'admiration de l'observateur; mais elle était douée d'une vive intelligence, d'un esprit constamment en éveil et la passion pour les lettres et les arts que lui avait inculquée son père n'avait pu que se développer et que s'accroître dans la compagnie de son mari qui, s'il n'était pas un grand poète, était assurément un lettré distingué.

A Milan on a voulu comparer madame Maffei à madame Récamier, la divine Juliette. Rien, selon nous, ne saurait justifier un semblable rapprochement et la seule ressemblance qu'on pourrait signaler entre ces deux femmes, d'ailleurs si absolument diverses, serait l'art de savoir écouter et peut-être aussi — et ceci soit dit sans aucune intention maligne — l'art de savoir flatter avec intelligence les personnes auxquelles elles voulaient plaire et qu'elles voulaient lier et retenir. Cet art est un grand art et elles y excellèrent toutes deux.

A sa première visite Balzac ne rencontra naturellement pas le mari, le poète vagabond; mais le lendemain celui-ci lui envoyait à l'hôtel un de ses ouvrages avec la lettre suivante que nous traduisons :

Monsieur,

Je devrais trembler à l'idée d'oser présenter à celui qui représente

la puissance d'imagination la plus splendide de la France un essai de mes traductions de Frédéric Schiller, mais vous voudrez bien le considérer comme une marque d'admiration et non comme une offre indiscrète et prétentieuse.

Vous avez eu la bonté d'honorer ma demeure de votre visite et j'en suis fier. Et pourtant, dois-je l'avouer, je suis partagé entre le vif désir de vous voir et de vous entendre et la crainte de vous déchirer les oreilles par mon mauvais français et de perdre ainsi la flatteuse opinion que la comtesse Sanseverino, qui me juge plutôt avec son cœur que selon mes mérites, vous a fait concevoir de moi. Dans tous les cas j'employerai avec vous ma langue maternelle, que vous comprenez certainement et je n'aurai pas le grand regret d'avoir perdu, par fausse honte, le plaisir de connaître l'homme qui, après le grand tragique anglais, a scruté le plus profondément les secrets du cœur humain.

Votre admirateur,

ANDRÉ MAFFEI[1]

23 février 1837.

Pour l'illustre monsieur de Balzac à la Bella Venezia[2].

1. Collection Lovenjoul, Chantilly.

2. Sur le verso de cette lettre se trouvent de curieuses annotations de la main de Balzac. C'est la liste des visites qu'il devait rendre et des invitations qu'il avait reçues dans les premiers jours de son séjour à Milan.

Mercredi : *Cicogna*. Jeudi : *Hertford*. Vendredi : *Orsini*.
Samedi : *Hertford*. Dimanche : *Archinto, Cicogna*.
Lundi : *Sormani, Trivulzio*. Mardi : *Taverna*.
Visites : *Calvi, Hertford, Conseiller* (?), *Melzi, Porro*.

Cette indication relative à trois visites au marquis d'Hertford est intéressante si on la rapproche d'un passage du *Journal des Goncourt* :

Mercredi 17 *avril* 1895. — Ce soir dans un coin du salon, Yriarte me racontait cette anecdote sur Balzac. Le vieil Hertfort (*sic*), le prisonnier de l'Empire, lit, sous Louis-Philippe, *la Fille aux yeux d'or*, croit reconnaître, dans le type qui a servi à Balzac, une fille qui avait passé dans ses orgies, en un des endroits où il avait été interné, et demande à Jules Lacroix de le faire dîner avec l'auteur, à la Maison d'Or où il l'invite. Le jour convenu, Lacroix arrive tout seul, disant qu'il lui a été impossible de le rencontrer. Mauvaise humeur d'Hertfort, qui force Lacroix à s'excuser, sur ce qu'il est très difficile de rencontrer Balzac, affirmant que Hugo et ses amis ne correspondent avec lui que par lettres. Hertfort toutefois, avec le despotisme de ses caprices, s'entête à le voir, et enfin il est convenu qu'il aura une entrevue avec le romancier, à une première de la Porte-Saint-Martin. Mais là encore, Lacroix arrive seul, dit que dans ce moment Balzac est menacé de Clichy, qu'il n'ose sortir que le soir, et que ces soirs il les donne à sa maîtresse, à ses amis. Alors Hertfort de s'écrier:

— Clichy... Clichy... Qu'est-ce qu'il doit?

— Mais une grosse somme, répond Lacroix, peut-être quarante mille francs, peut-être cinquante mille francs... peut-être plus.

— Eh bien, qu'il vienne, je lui paierai ses dettes.

En dépit de cette promesse, Hertfort ne put jamais décider Balzac à entrer en relations avec lui.

Ainsi, malgré l'assertion de Lacroix, Balzac a bien connu le marquis d'Hertford. Il convient de rappeler qu'il est ici question du troisième marquis d'Hert-

L'allusion à Shakespeare qui se trouve dans la dernière phrase est admirable à cette date et sous la plume de Maffei dont les tendances littéraires n'étaient guère celles de Balzac. Mais l'enthousiasme du poète ne devait pas durer longtemps.

A cette époque Milan était fort *petite ville* et l'arrivée d'un personnage de l'importance de Balzac ne pouvait que susciter les commérages des oisifs et provoquer ce que lui-même eût appelé les *disettes* des bons ambroisiens. Les bruits les plus saugrenus coururent sur le but de son voyage, on prétendait qu'il s'était enfui de Paris pour éviter la prison pour dettes, qu'il était venu en Italie à la chasse d'une riche héritière... Ces bruits se colportaient, chacun y ajoutait un détail, les enjolivait à plaisir et l'écho en parvint jusqu'en Ukraine.

Ce conte que vous me faites a été dit et inventé aussi à Milan. On a soutenu *mordicus* que j'y venais épouser une héritière immensément riche, la fille d'un marchand de soie[1].

La société, à Milan, avait alors un caractère tout spécial et qu'on n'aurait rencontré, croyons-nous, nulle part ailleurs. La vie y coulait heureuse et tranquille, surtout dans les classes élevées, où la Maison d'Autriche comptait encore, quoi qu'on en ait dit, de nombreux partisans et de fidèles serviteurs. Le gouvernement de Vienne mettait tous ses soins à rendre facile et agréable l'existence de ses administrés, à la seule condition qu'ils ne s'occupassent pas de politique. La théorie de *la main de fer dans un gant de velours* fut toujours celle de Metternich quand il s'agissait de la Lombardie. N'est-

ford (mort en 1842), lequel avait épousé une Milanaise, Marie, fille du marquis Fagnani. La naissance et la vie de cette marquise d'Hertford tiennent plus du roman que de l'histoire. On sait ses relations avec M. de Montrond — celui que le prince de Talleyrand appelait *un ami rare* — et qui fut vraisemblablement le père du second de ses fils auquel le mari laissa par testament *un shilling* de capital. Ce fils fut le trop célèbre Lord Seymour, qui pendant si longtemps, fut connu à Paris sous le nom de Milord l'Arsouille. L'aîné fut le quatrième marquis d'Hertford, le prince des collectionneurs et l'heureux propriétaire de Bagatelle. Voir H. de Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, 1re série, Paris, Dentu, s. d. Malgré ses immenses richesses le marquis d'Hertford ne renonça pas à la fortune de sa femme et intenta de nombreux procès aux héritiers du marquis Fagnani. Il se trouvait alors à Milan pour y défendre ses intérêts et il paraît qu'il les défendit avec une *singulière âpreté*.

1. *Lettres à l'Étrangère*, 1, 362.

ce pas lui qui écrivait au comte de Ficquelmont, beaucoup plus tard, quand il sentit gronder l'orage :

Nous les avons *ennugés*! Le peuple qui veut le *panem et circences* ne veut pas être *ennuyé*. Il veut être *gouverné* avec une main ferme et *amusé*.

Certes les tragiques événements de 1821 n'étaient pas oubliés; les rigueurs et les cruautés de l'Autriche avaient amassé contre les bourreaux de Vienne une somme de haine peut-être unique dans l'histoire; mais en apparence, nous le répétons, tout était calme. Cependant le feu couvait sous la cendre et nous verrons dix ans plus tard la population de Milan se réveiller tout d'un coup, dans un magnifique élan d'enthousiasme et de sacrifice, pour secouer un joug abhorré et affirmer devant le monde entier ses droits à l'indépendance et à la liberté.

Balzac eut donc la bonne fortune de venir à Milan à l'époque où les passions politiques étaient assoupies et où, pour nous servir d'un mot de M. de Talleyrand, on pouvait encore y goûter *la douceur de vivre*. Les relations entre les deux races étaient ou semblaient cordiales et même la plupart des hauts fonctionnaires autrichiens et des officiers de Sa Majesté Apostolique étaient bien vus de la population.

Il y avait alors à Milan une dizaine de maisons montées sur un grand pied, les Trivulzio, les Archinto, les Litta, les Visconti-Ajmi, qui avaient conservé, avec l'opulence et le faste d'autrefois, les sévères traditions d'une pompeuse étiquette, dernier souvenir de la domination espagnole, et dont l'accès n'était certainement pas facile. Mais Balzac n'éprouva aucune difficulté à y être admis. On savait non seulement qu'il était accrédité auprès des autorités par le comte Apponyi, mais encore qu'il avait été reçu avec une affabilité toute spéciale par les Metternich, les Schönburg et les Gortschakow, deux ans auparavant, lors de son séjour à Vienne, et ces noms comptaient alors à Milan [1]. C'était le schibboleth, c'était la clef d'or qui ouvrait toutes les portes. Aussi voyons-nous les Hartig, le comte Neipperg, le général comte de Wallmoden et tous ceux qui, de près

1. Anton Bettelheim, *Balzacs Begegnung mit Metternich*, Wien 1912.

ou de loin, tenaient au gouvernement, s'empresser à lui être agréables [1]. Les familles milanaises suivirent cet exemple et Balzac fut partout le bienvenu. Le romancier ne fut pas insensible à ces avances; il en fut à la fois flatté et étonné et certes, en se rendant aux invitations du comte Taverna, il dut méditer l'inscription qui se trouve gravée dans le marbre au-dessus de la grande porte de son beau palais [2] :

Alta quid miraris tecta? Intus
Nil nisi benignum et humile.

Et, chose étrange, cette inscription était à Milan l'expression d'une vérité, car l'étranger qui y séjournait ne trouvait partout que simplicité, bonhomie et bienveillant accueil. Stendhal avait merveilleusement noté ce trait bien connu du caractère milanais et c'est une des raisons pour lesquelles il s'y était si particulièrement attaché :

Mais ce ne sont point les hommes supérieurs que je viens de nommer, dit-il quelque part, qui me font regretter Milan; c'est l'ensemble de ses mœurs, c'est tout le naturel dans les manières, c'est la bonhomie, c'est le grand art d'être heureux qui est ici mis en pratique, avec ce charme de plus, que ces bonnes gens ne savent pas ce que soit un art et le plus difficile de tous [3].

Balzac l'éprouva dès le début de son séjour et il reçut une telle quantité d'invitations qu'il ne put certainement pas y suffire. Il fut bien accueilli partout et singulièrement

1. Milan, le 7 mars 1837.

« Le comte et la comtesse de Hartig prient M. de Balzac de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux dimanche ce 12 mars à cinq heures et demie.

« Réponse s'il vous plaît. »

A Monsieur,
Monsieur de Balzac
à Milan.

(Collection Lovenjoul à Chantilly.)

« Le général comte Wallmoden n'ayant point eu le bonheur de trouver M. de Balzac chez lui hier, a recours à ces lignes pour le prier de lui faire l'honneur d'accepter un dîner en petit comité et de choisir entre mercredi, vendredy et samedi le jour qui pourrait lui être le plus convenable. »

Ce mardi matin.

Monsieur,
Monsieur de Balzac,
Bella Venezia.

(Collection Lovenjoul, Chantilly.)

2. Ce palais est aujourd'hui la propriété du marquis Andrea Ponti.

3. Stendhal, *Rome, Naples et Florence.* Paris, s. d., Calmann-Lévy, p. 99.

par la plus haute aristocratie, ce qui ne fut pas le cas de Stendhal qui, en dehors du marquis Isimbardi et des amis de Ludovic de Brême, n'eut guère de relations suivies qu'avec la très petite bourgeoisie.

C'est ainsi que, peu de jours après son arrivée à Milan, Balzac est déjà en correspondance avec la comtesse Archinto et la marquise Trivulzio, toutes deux cousines germaines de la princesse de Belgiojoso.

La comtesse Marie-Christine Archinto, née Trivulzio, était la femme d'un des plus grands seigneurs de la Lombardie. Le luxe de son immense palais de la via Passione et de ses équipages, ses bijoux merveilleux et ses nombreux domestiques ne le cédaient à cette époque qu'à ceux du duc Litta et de la comtesse Samoyloff. Le marquis d'Azeglio, qu'il n'était sans doute pas facile d'étonner à cet égard, en fut lui-même tout *ébaubi*. C'est ce même comte Archinto qui fut chargé, en juillet 1857, d'épouser par procuration, au nom de l'infortuné archiduc Maximilien, la princesse Charlotte de Belgique. On se souvient encore à Milan du faste vraiment royal qu'il déploya en cette circonstance; ses voitures surtout, ses chevaux ferrés d'argent et dont les harnais étincelaient d'armoiries et d'ornements d'or, firent sensation à Bruxelles.

Balzac avait eu l'occasion de prêter à la comtesse Archinto la correspondance de Gentz avec Fanny Elssler. Ces lettres brûlantes et passionnées devaient pour bien des raisons intéresser une Milanaise. En lui renvoyant le volume, la comtesse l'accompagna du billet suivant :

Je m'empresse, monsieur, de vous faire remettre les lettres de Gentz à Fanny Elssler que vous avez bien voulu me prêter et je suis bien reconnaissante à votre complaisance.

Je fais des vœux, en même temps, pour que le sentiment qui a prouvé que M. Gentz avait un cœur, puisse gagner tous les diplomates et nous ne pourrons que nous en trouver infiniment mieux par la suite.

Je saisis cette occasion, M. de Balzac, pour vous prier d'agréer l'assurance de la parfaite estime avec laquelle je suis

V. T. D.

COMTESSE CHRISTINE ARCHINTO

Dimanche, le 26 février 37 [1].

1. Collection Lovenjoul, Chantilly.

L'allusion au *gouvernement paternel* de Vienne ne dut certainement pas échapper à Balzac.

La marquise Marianne Rinuccini, de Florence, avait épousé, en 1831, le marquis Georges-Théodore Trivulzio, le chef de cette grande maison milanaise qui, parmi tant d'illustres ancêtres, compte deux maréchaux de France. Sans doute Balzac qui eut toute sa vie la passion des arts dut éprouver une jouissance toute spéciale en visitant le palais Trivulzio, un des plus riches musées particuliers qui existent, et surtout la splendide bibliothèque qui s'y trouve, et dont les trésors sont universellement connus. La marquise Trivulzio était une femme d'un esprit délicat et cultivé et l'on sait que Manzoni eut bien souvent recours à ses lumières pour traduire en pur toscan les locutions entachées de lombardisme qui se trouvent dans les premières éditions des *Fiancés*.

Elle accueillit le romancier français avec une grande bienveillance et lui parla de ses ouvrages en exprimant le regret de ne pas avoir encore lu celui de ses romans qui passionnait alors le public, *le Lys dans la Vallée*, paru l'année précédente, mais qu'elle n'avait pas encore pu se procurer.

Balzac courut les libraires et, quelques jours après, il lui envoyait le volume avec ce billet :

Madame la Marquise,

En écrivant l'ouvrage que vous trouverez sous ce pli, j'avais sans doute deviné quelques-unes de vos bienveillantes et belles qualités, aussi le désir de vous faire connaître cette fille de mon cœur m'a rendu sorcier et j'ai fini par déterrer un exemplaire à Milan du *Lys dans la Vallée* que je suis tout fier de planter dans la belle bibliothèque des Trivulce.

Trouvez ici l'expression de mes plus respectueux hommages.

DE BALZAC[1]

6 mars, Milan.

La marquise reçut l'envoi à Omate, une des terres des Trivulzio où elle était allée passer quelques jours et d'où elle s'empressa de remercier le voyageur :

1. Communiqué par le prince Luigi-Alberico Trivulzio. Malgré toutes les recherches on n'a pu retrouver l'exemplaire du *Lys dans la Vallée* dont il s'agit et qui sans doute porte une dédicace autographe.

Monsieur de Balzac,

J'oserais presque croire que c'est pour insinuer un sentiment de fierté au milieu des qualités que vous voulez bien m'approprier, que vous m'adressez d'une manière si obligeante une de vos nombreuses productions qui jouit d'une si grande renommée.

J'avoue que je ne suis plus si honteuse de ne l'avoir pas lu plus tôt, puisque l'intérêt de cette lecture augmente de beaucoup pour moi, grâce à votre excessive amabilité.

Veuillez recevoir ici mes plus vifs remerciements et me croire

Votre très obligée,

MARIANNE TRIVULZIO[1]

Omate, 7 mars.

Monsieur de Balzac,
Hôtel de la Bella Venezia.

Ici il convient de nous reporter à l'arrivée de Balzac à Milan et de voir comment la presse le traita.

Le 22 février, la vénérable *Gazette Privilégiée de Milan* lui souhaitait la bienvenue en ces termes :

Depuis deux jours Milan renferme dans ses murs M. de Balzac, l'écrivain français qui, en peu d'années, a publié le plus grand nombre d'ouvrages et qui a décrit sous toutes ses formes la vie humaine dans les différentes classes de la société. M. de Balzac est aussi l'écrivain français qui est le plus populaire chez nous, car ses romans, en original ou traduits, se trouvent dans toutes les mains.

Il est venu en Italie pour rassembler des documents dont il a besoin pour une histoire des campagnes des Français, dans la Péninsule. Nous sommes charmés d'apprendre que telle est son intention parce que nous sommes persuadés que le génie de Balzac trouvera ses plus belles inspirations sous le beau ciel de l'Italie.

Mais ces quelques lignes devaient être suivies, le lendemain, d'un article bien plus important dont il vaut la peine de traduire les passages principaux.

M. DE BALZAC

Avez-vous vu l'aurore boréale[2] ?

Et M. de Balzac, l'avez-vous vu?

Voilà les deux questions que fatalement chacun vous pose ces jours-ci. Seulement l'aurore boréale est déjà presque oubliée, tandis que le nom de M. de Balzac est encore sur les lèvres de tous et qu'on le

1. Collection Lovenjoul, Chantilly.

2. Le 18 février, veille de l'arrivée de Balzac à Milan, on avait admiré une fort belle aurore boréale, dont on parla naturellement pendant plusieurs jours.

répète comme une douce parole d'amour. Chacun veut le voir ou prétend l'avoir vu. Un jeune homme, entre autres, assurait l'avoir connu intimement à Vienne et, au théâtre, montrait à quelques curieux un capitaine de grenadiers en s'écriant :

— Voilà monsieur de Balzac!

Et voilà comment pendant quelques instants un fils de Mars eut le maigre honneur de passer pour un écrivain.

Ceux mêmes qui, par malheur, ne connaissent pas les ouvrages de cet auteur aussi brillant qu'original, recherchaient avidement le célèbre peintre de la vie parisienne et étaient heureux de pouvoir dire :

— J'ai vu monsieur de Balzac et sa canne!

Que l'on sache bien pourtant que cette canne si vantée n'a pas fait jusqu'ici son apparition à Milan et n'a pas partagé avec son propriétaire l'admiration de nos concitoyens.

Je n'avais pas encore eu le plaisir de me rencontrer avec lui lorsqu'un écrivain de mes amis, dont le corps depuis quelques années tend à augmenter de poids et de volume, vint tout radieux me raconter que M. de Balzac, *lui aussi*, avait du ventre, ce dont à la vérité je ne me suis guère aperçu lorsque j'eus l'occasion d'être présenté au subtil anatomiste des énigmes conjugales.

Du reste M. de Balzac est plutôt petit que grand. Ses gains sont assez considérables pour qu'il puisse vivre largement et il est toujours de très bonne humeur. Il appartient à une excellente famille, son éducation a été extrêmement soignée, ce qui fait qu'il est fort aimable en société; spirituel, plein de vivacité et d'imagination; c'est un causeur élégant et inépuisable.

Doué à un degré éminent de goût naturel, s'il n'est pas devenu ce qu'on appelle un *fashionable* dans tout le sens du mot, il a pourtant renoncé à cette longue chevelure qui lui tombait autrefois sur les épaules et qui aurait pu faire prendre pour une *pleureuse* l'écrivain le plus gai et le plus brillant de France. Il n'est ni beau, ni laid, mais plutôt laid que beau; il porte au-dessous du nez quelque chose de clair-obscur qui a une vague apparence de moustaches; une chevelure noire et inculte, un nez *savoyard* et deux yeux extrêmement noirs dans lesquels on retrouve tout le feu, tout le brio de ce grand écrivain. Il parle de lui-même avec modestie et nous espérons que, loin de suivre le déplorable exemple de ses concitoyens, il parlera quelque jour honorablement des Italiens qui le fêtent, l'admirent, le comblent d'amabilités et le présentent à toutes leurs belles dans chaque maison et dans chaque loge.

Si le hasard vous fait rencontrer M. de Balzac dans la rue, il est impossible que vous ne vous arrêtiez pas pour le regarder. Rien de radieux, rien d'éthéré ou de surnaturel dans sa physionomie, mais une intensité de vie si extraordinaire qu'elle ne peut échapper à l'œil de l'observateur.

Il demandait à un ami :

— Est-on heureux à Milan?
— Oui.
— Qu'est-ce que l'on fait après minuit?
— On dort.

Il recherche avec passion les tableaux de Luini et il attend avec impatience une belle matinée pour grimper au sommet du Dôme. On dirait que le génie extraordinaire de cet écrivain lui a donné un goût particulier pour les régions élevées, car à Paris il demeure dans une espèce d'observatoire d'où son regard embrasse dans toute son étendue l'immense capitale de la France et c'est là que son imagination s'exalte et qu'il décrit avec un si rare bonheur les scènes de la vie contemporaine.

C'est là, peut-être, que vit le jour *le Lys dans la Vallée*, celle de ses œuvres qu'il paraît préférer à toutes les autres et qui lui a coûté le plus d'efforts; c'est de là qu'est sorti *le Secret des Ruggieri* qui vient précisément de paraître et dont Balzac a donné le manuscrit à l'aimable comtesse S... [1] qui le rapportera à Milan avec un juste orgueil.

Les Scènes de la Vie privée, de la Vie Parisienne, etc., la Physiologie du Mariage, l'Histoire des Treize, le Centenaire, les Chouans, Annette et le Criminel, le Vicaire des Ardennes, Jeanne la Pâle, le Livre Mystique, les Contes drôlatiques, la Peau de Chagrin, que Bruxelles nous envoie à meilleur compte que Paris, datent d'autres temps et, d'après ce que Balzac lui-même m'a dit, ont été, pour la plupart, écrits d'après nature. C'est ainsi, par exemple, que *le Père Goriot* et *Gobseck* que je supposais deux personnages imaginaires, créés en dehors de toute probabilité humaine, sont des portraits d'individus qui ont vécu ou qui vivent encore à Paris; ce n'est que dans une ville semblable que l'écrivain peut observer les classes les plus variées, les plus extraordinaires de la société, sublimes ou ridicules, sérieuses ou gaies, tragiques ou comiques, et voir agir sous ses yeux toutes les passions ignobles ou généreuses qui, tour à tour, agitent le cœur humain.

. . . . . .

A. PIAZZA

L'auteur de cet article, qui comme on l'a vu est assez flatteur pour Balzac, était un publiciste distingué, poète à ses heures et qui a laissé quelques romans.

Fort lié avec la comtesse Bolognini, il fut un des premiers Milanais qui connurent l'illustre voyageur, lequel se prit d'amitié pour lui et lui conserva toujours, quoi qu'on en ait pu dire, un excellent souvenir.

Piazza lui dédia plusieurs autres articles dans le *Courrier*

1. La comtesse Sanseverino Porcia, qui passa à Paris l'hiver de 1837. Le manuscritdont il est question fait maintenant partie de la Collection Lovenjoul, à Chantilly.

des Dames, journal de modes dont il était directeur (25 et 28 février) et s'ingénia pour complaire à son élégante clientèle, à trouver *une mode à la Balzac*, mais il ne put rien découvrir dans la mise du romancier, qui valût la peine d'être signalé, en dehors de la fameuse canne célébrée par le roman de Delphine et de l'étrange habitude qu'avait le gros Honoré de porter une cravate blanche et des gants noirs quand il prétendait se mettre en *full-dress*.

Je me suis attaché, dit-il encore, à observer sa coiffure qui est l'opposé de ce que nous appelons la coiffure à la *renaissance*! En effet, tandis que celle-ci affecte les allures penchées d'un saule qui pleure au cimetière, la toison de M. de Balzac est orgueilleuse et superbe comme un chêne de nos montagnes.

Et plus loin :

M. de Balzac a visité avant-hier l'atelier du chevalier Marchesi[1], et il en est revenu émerveillé. Voilà ce qu'il a écrit sur l'album du sculpteur :

Je salue avec une amoureuse admiration l'auteur et le père de *Vénus désarmant l'amour*.

DE BALZAC

Et chacun comprendra qu'il fait allusion à la magnifique statue que S. M. l'Empereur d'Autriche a daigné accepter du professeur Marchesi et qui va être très prochainement expédiée à Vienne.

A propos de Piazza et pour n'y plus revenir, disons que, l'année suivante, s'étant retrouvé avec Balzac chez leur commune amie, la comtesse Bolognini, il lui présenta un exemplaire de la *Physiologie du Mariage* auquel il manquait deux pages et le pria de bien vouloir écrire lui-même la partie du texte qui faisait défaut. Innocente ruse pour obtenir un autographe.

Balzac s'y prêta de bon gré, quoiqu'il dût, sans aucun doute, faire une singulière grimace en constatant que l'exemplaire de Piazza était une de ces misérables contrefaçons belges qu'il avait si justement en horreur et qui infestaient la Lombardie à cette époque.

Il recopia donc les deux pages qui manquaient et nous

1. Pompeo Marchesi (1789-1858), un des plus célèbres sculpteurs italiens du siècle dernier.

avons observé que ce texte manuscrit diffère légèrement en deux ou trois points de celui de l'édition originale. Le travail achevé, Balzac écrivit sur le feuillet de garde :

Milan, 25 mai 38.

Mon cher Piazza, voilà le désordre réparé de ma main et d'une écriture qui a fait si souvent le désespoir des protes que je ne peux pas concevoir qu'elle fasse le bonheur de quelqu'un.

Tout à vous,

DE BALZAC[1]

Mais parmi tous ses nouveaux amis, c'est certainement le prince Porcia chez qui Balzac devait trouver l'accueil le plus empressé et le plus amical.

Alphonse-Séraphin, prince de Porcia, comte d'Ortenbourg, Mitterbourg, Porcia et Brugnera, membre héréditaire de la Chambre des Seigneurs, chambellan de S. M. I. R. A., grand-maître de la cour du comté princier de Gorice, était un fort grand seigneur, originaire de la Carinthie où sa famille avait toujours tenu le premier rang. Quelques années avant l'époque où nous sommes arrivés, il était venu à Milan où il n'avait l'intention que de faire un court séjour; mais il avait compté sans le « dieu malin » qui règle la destinée des peuples et des rois. Il fut présenté à une jeune mariée dont il s'éprit à première vue; cette rencontre décida de sa vie, il s'établit définitivement à Milan et jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant plus de quarante ans, il se consacra exclusivement à celle qui avait su le charmer et qui devint sa femme après la mort de son premier mari.

Cette jeune femme était la comtesse Bolognini, née Eugénie Vimercati-Tadini, d'une vieille famille noble de Crême. En 1837, elle avait vingt-sept ans et était depuis sept ans la femme du comte Jean-Jacques Bolognini Sforza Attendolo, personnage original et qui s'occupait moins de sa charmante femme que d'une galerie de tableaux qu'il avait formée à grands frais et qu'à sa mort, il légua à la ville de Milan.

La famille Bolognini, elle aussi, est d'illustre origine; maison féodale dont la noblesse est exclusivement d'épée,

1. Je dois la communication de ce curieux volume au regretté commandeur Émile Seletti, de Milan, un des amis les plus intimes du grand Verdi.

chose rare dans un pays où les plus anciennes familles comptent presque toutes, parmi leurs membres, des marchands de soie et d'or; mais le nom des Bolognini est peut-être moins connu à l'étranger par les exploits des fiers *condottieri Sforzeschi* qui le rendirent célèbre, que par le séjour que l'aventurier Casanova fit chez une autre séduisante comtesse Bolognini — une Espagnole celle-là — au majestueux château de Saint-Ange et dont il a laissé un si piquant récit dans ses *Mémoires*.

Le comte Jean-Jacques, tout occupé de ses tableaux et de ses recherches, n'était guère fait pour être le mari d'une belle jeune fille — de seize ans moins âgée que lui — et le mariage ne fut pas heureux. Rien d'étonnant par conséquent qu'elle acceptât les hommages empressés du prince Porcia qui était un fort bel homme et qui avait tout pour plaire. Elle habitait alors rue des Capucins, à deux pas du Corso di Porta Orientale, où le prince loua une maison très belle à la vérité, mais qui est loin d'être le *palais* dont on a tant parlé. C'est la maison qui précède le monumental palais Saporiti et dont le jardin s'étendait précisément jusqu'à la rue des Capucins; une petite porte permettait au prince de se rendre en quelques minutes de ce jardin chez son amie et il est permis de supposer qu'il en faisait un fréquent usage.

Le prince Porcia aimait les lettres et les arts; la musique, le dessin et la littérature occupaient tous ses loisirs; il professait une admiration toute spéciale pour les œuvres de Balzac et la lettre par laquelle sa sœur lui recommandait le romancier lui fit donc doublement plaisir. Il se mit immédiatement à ses ordres et se fit un devoir de lui rendre aussi agréable que possible son séjour à Milan; il le présenta à tous ses amis et commença bien entendu par la comtesse Bolognini. Là aussi Balzac fut reçu à bras ouverts; non seulement la comtesse était une fort jolie femme, mais encore elle était extrêmement intelligente et très au fait du mouvement littéraire de Paris. A l'époque où Balzac arriva à Milan, elle relevait de couches. Le 12 février, en effet, elle avait donné le jour à sa seconde fille Eugénie qui devait être plus tard la célèbre duchesse Litta-Visconti-Arese, à propos de laquelle presque tous les biographes de

Balzac ont écrit et répété tant de détails invraisemblables et inexacts.

La première cause de toutes ces erreurs a été très certainement un article de Brummel (Gérard), publié dans le *Voltaire* du 17 octobre 1880. Cet article, dédié précisément à la duchesse Litta, qui faisait alors un séjour à Paris, est farci d'informations fausses et ridicules qui doivent avoir, sans aucun doute, singulièrement amusé les Milanais de l'époque. Nous n'en voulons détacher que ce qui se rapporte à Balzac :

Un brillant souvenir littéraire s'attache à la personnalité de la duchesse Eugénie Litta. Balzac pendant l'hiver qu'il passa à Milan lui dédia, alors qu'elle était encore jeune fille, une de ses meilleures études sur la femme. Il est bien curieux de relire aujourd'hui la lettre que le célèbre romancier adressa à sa « petite Eugénie » en lui envoyant son œuvre. Vingt ans à l'avance Balzac avait senti quelle femme serait la duchesse Litta et quel rôle elle serait appelée à jouer sur son temps. Ce rôle, je le répète, a été considérable, tant pour la formation de l'unité italienne que pour la grandeur de la maison de Savoie.

Autant de mots, autant d'erreurs. Ce n'est du reste pas un cas rare quand on a affaire à des journalistes en mal d'information. La duchesse Litta a été peut-être moins remarquable par son éclatante beauté, sa générosité sans limites, sa charité intelligente et éclairée que par son extraordinaire force de séduction, ce charme incomparable dont la puissance s'affirmait, cas peut-être unique, sur ceux mêmes qui auraient eu le désir de s'y soustraire. Ajoutons, pour la vérité, qu'elle ne s'est que bien rarement occupée de politique et de questions d'État, et si jamais elle a fait agir l'influence indéniable qu'elle avait sur les puissants du jour, ce fut presque toujours pour réparer des injustices ou venir en aide à des malheureux.

Elle fut assurément une personnalité hors de pair; Balzac n'eut pas l'occasion d'en juger. Il la connut certainement, mais lorsqu'elle était encore dans les langes. Il n'a donc jamais pu lui dédier aucun ouvrage et s'est borné à faire une allusion flatteuse au délicieux baby rose et blanc qu'elle était alors, dans la dédicace d'*Une fille d'Ève* [1].

1. Voici cette dédicace, qui date du mois de décembre 1838.

A madame la comtesse Bolognini, née Vimercati.

« Si vous vous souvenez, madame, du plaisir que votre conversation procu-

Dans tous les cas il trouva chez le prince Porcia et son amie les soins touchants et affectueux de vieux amis. Il fut extrêmement frappé de l'intimité de tous les instants dont ils jouissaient et ce n'est pas sans mélancolie et peut-être sans un peu d'envie qu'il écrivait à madame Hanska, si différente à tous égards de la séduisante comtesse Eugénie :

Alfonso-Serafino, principe di Porcia, est un homme de mon âge, amoureux d'une comtesse Bolognini, plus amoureux cette année qu'il ne l'était l'année dernière, ne voulant point se marier, à moins qu'il n'épouse la comtesse qui a encore son mari, dont elle est séparée de corps et de biens. Vous voyez s'ils sont heureux. La comtesse est très spirituelle.

HENRY PRIOR

(*A suivre.*)

rait à un voyageur en lui rappelant Paris à Milan, vous ne vous étonnerez pas de le voir vous témoignant sa reconnaissance pour tant de bonnes soirées passées auprès de vous, en apportant une de ses œuvres à vos pieds, et vous priant de la protéger de votre nom, comme autrefois ce nom protégea plusieurs contes d'un de vos vieux auteurs, cher aux Milanais. Vous avez une Eugénie, déjà belle, dont le spirituel sourire annonce qu'elle tiendra de vous les dons les plus précieux de la femme, et qui, certes, aura dans son enfance tous les bonheurs qu'une triste mère refusait à l'Eugénie mise en scène dans cette œuvre. Vous voyez que si les Français sont taxés de légèreté, d'oubli, je suis Italien par la constance et par le souvenir. En écrivant le nom d'Eugénie, ma pensée m'a souvent reporté dans ce frais salon en stuc et dans ce petit jardin au *Vicolo dei Cappucini* (*a*), témoins des rires de cette chère enfant, de nos querelles, de nos récits. Vous avez quitté le *Corso* pour les *Tre monasteri* (*b*), je ne sais point comment vous y êtes, et je suis obligé de vous voir, non plus au milieu des jolies choses qui sans doute vous y entourent, mais comme une de ces belles figures dues à Raphaël, Titien, Corrège, Allori, et qui semblent abstraites, tant elles sont loin de nous.

» Si ce livre peut sauter par-dessus les Alpes, il vous prouvera donc la vive reconnaissance et l'amitié respectueuse

de votre dévoué serviteur,

» DE BALZAC »

(*a*) Le *Vicolo dè Cappucini* n'existe plus. De nouvelles constructions s'élèvent maintenant sur l'emplacement qu'il occupait.

(*b*) Aujourd'hui *Via del Monte di Pietà*.

LES BARBARES[1]

VII

Assis sur un tonneau devant sa cabane, les pistolets à la ceinture et le sabre à large coquille au côté, Le Bourg considéra tour à tour l'abbé de Bellebarbe, Foucquembourg, Cauche et Pronis debout devant lui.

— Mordieu! Que de façons pour quelques scélérats, — gronda-t-il.

Sur le ciel de grisaille, les murs de l'habitation couronnant la péninsule se détachaient à peine. Il pointa son énorme main dans leur direction.

— Les moyens les plus simples sont les meilleurs, — dit-il rudement, se tournant vers Pronis. — Les pires coquins sont partis depuis deux mois pour les Antavarres, à la recherche de bétail, il ne demeure plus au fort que les quarante-trois colons que je vous ai amenés et une quinzaine de vos anciens hommes, ceux précisément qui semblaient le moins animés contre vous. Et c'est aujourd'hui ou jamais qu'il vous faut débarquer et reconquérir votre commandement. Je ne comprends pas vos hésitations.

Le chevalier resta silencieux. Il songeait au coup de force qu'il allait entreprendre et tâchait d'en mesurer les conséquences. Comme Le Bourg, il jugeait que le moment d'agir était venu; il ne doutait pas du succès de sa tentative, mais il pensait à ces hommes que l'on avait éloignés sous un prétexte vers les Antavarres; il imaginait leur fureur en le retrouvant,

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mai, 1er, 15 juin et 1er juillet.

à leur retour, derechef installé au fort. Il les connaissait trop pour ignorer qu'ils ne se résigneraient point et qu'ils ne reculeraient devant aucun excès pour se débarrasser de lui. Le moyen de se les concilier sans violence ne lui apparaissait point encore.

— Ce serait trop long à expliquer... — dit-il, — je n'hésite pas... Je cherche simplement la meilleure façon de...

— Corbleu! — coupa Le Bourg, — je me tue à vous l'indiquer : pendant que mon second maître les tient sous la menace de mes canons, nous débarquons, nous marchons droit au fort où Angeleaume nous attend; une fois entré là, je me charge du reste. C'est moi qui leur parlerai. Par la mort diable, ce ne sera ni long ni compliqué et, foi de Le Bourg, ils me comprendront.

Il se leva, fit quelques pas jusqu'au bastingage. Frappant rudement sur la crosse de son pistolet, il eut un gros rire; son mufle se tendit vers l'habitation.

— Je connais la manière de parler à ces sortes de gens, — dit-il ensuite, — et je vous jure bien qu'ils m'écouteront!

Il posa ses doigts épais sur l'épaule du père de Bellebarbe, à côté de lui.

— Qu'en pensez-vous, l'abbé? — demanda-t-il.

Le prêtre secoua sa tête.

— Votre plan me semble bon, — dit-il, — toutefois, j'aimerais mieux que le chevalier en soit le principal acteur plutôt que vous...

Cauche, à son tour, appuya :

— Bien parlé, monsieur! Je crois, pour ma part, que monsieur de Pronis seul doit paraître et agir dans cette affaire.

Le Bourg enfonça ses mains dans les poches de son habit.

— Eh! — grogna-t-il, — faites comme il vous plaira! Mais, tripes du pape! dépêchez-vous... Voilà une semaine, déjà que tout devrait être terminé et qu'Angeleaume attend le signal...

Foucquembourg commença lentement :

— Fallait-il pas attendre...

— Attendre quoi? — coupa l'autre brutalement, — attendre quoi?... Que tous ces croquants viennent vous supplier de rentrer là-bas? ou que la saison soit passée pour mon

chargement? J'ai déjà deux semaines de retard et le mauvais temps va commencer... Vous me la bâillez bonne, vraiment!

Il se balança sur ses jambes courtes, asséna un coup de poing contre le bastingage.

— J'en ai assez, — cria-t-il, — de vous voir barguigner pour une chose si simple! Vous êtes débarrassés des trente méchants bougres que vous gênaient... Ceux qui restent sont de braves garçons auxquels l'idée de vous résister ne viendra même pas. Angeleaume nous l'a répété hier encore... Tout est prêt, tout s'est passé selon nos désirs!... Et à présent qu'il ne vous reste plus qu'à étendre la main et à cueillir le fruit, je vous vois tous remuer des mots, bavarder, hésiter...

Pronis, irrité, s'apprêtait à répliquer, mais il songea tout à coup qu'il serait vain d'expliquer à cette âme primitive les scrupules qui le hantaient; avec un geste de lassitude résignée, il dit :

— Soit! nous descendrons là-bas aujourd'hui même; cela vous convient-il?

Le Bourg cracha un jet de salive par-dessus la lisse, grommela :

— Ce n'est pas trop tôt!

Le chevalier vint s'accouder au bastingage, près de lui.

— Quand vous voudrez, — dit-il, tandis que son regard, escaladant la falaise, se posait sur l'enceinte du fort.

— Pour les pistolets, — dit Le Bourg, — vous n'avez qu'à en prendre chez moi... vous me les rendrez après...

Une seconde s'écoula sans que Pronis répondît.

— Non, — dit-il ensuite paisiblement en s'arrachant à sa contemplation, — je n'en veux point...

Le Bourg le considéra un instant avec surprise.

— Vous ne prétendez point cependant vous présenter là-bas sans armes...

Pronis soutint son regard, puis, faisant machinalement bouffer son jabot et ses manchettes de dentelle, il dit avec tranquillité :

— Mais si... Je laisserai même mon épée ici...

D'un signe, le père de Bellebarbe approuva doucement.

— Bien, monsieur, — dit-il. — Pour moi, je pars immédiatement. Je vous serai plus utile là-bas.

Le forban, avec un haussement d'épaules méprisant, s'adressa au chevalier :

— Cela vous regarde!

Cependant, pour la première fois, sans qu'il s'en aperçût, sa voix perdit de sa rudesse et sa phrase, en dépit de sa tournure dédaigneuse, eut presque l'accent d'un hommage.

Il redit avec plus d'indifférence encore, précisant sa pensée :

— C'est votre peau qui est en jeu, après tout!

Mais dans ses yeux, le chevalier lut le double sentiment de pitié narquoise et d'admiration involontaire qui l'agitait.

— En effet, — répliqua-t-il simplement.

Et il sourit, tandis que l'autre, en marque d'amitié, lui bourrait les côtes de ses gros poings.

La petite troupe avait atterri sur la plage. Prenant aussitôt le sentier qui escaladait les pentes de la presqu'île, elle montait vers le fort. Toutes ses hésitations abolies, ayant retrouvé son âme violente, Pronis avait pris les devants.

En face de lui, se détachant sur le ciel pluvieux, les murailles grises surgissaient, grandissant et affirmant leurs détails. La poterne vers laquelle il se dirigeait, précisait peu à peu sa tour de guet, ses deux énormes battants de bois plein. Ils étaient grands ouverts et lorsque Pronis en fut proche, il distingua l'intérieur de l'Habitation. Le long de l'avenue bordée de cases, son regard s'enfonça jusqu'à la place d'armes. Il y vit confusément, autour du mât central, un rassemblement d'hommes. Une subite émotion lui serra la poitrine. Immobile, appuyé contre le mur, insensible à la pluie, il sentait battre son cœur à pulsations brutales qui lui martelaient le thorax et se répercutaient jusque dans sa gorge. Il revit cette même poterne et cette avenue — il la revit avec sa double file de colons l'attendant et il évoqua la scène de son arrestation avec une telle intensité qu'instinctivement il porta la main à sa ceinture et que dans ses yeux une flamme courte brûla.

Un bruit de pas derrière lui le fit tressaillir et aussitôt il sourit, d'un sourire nerveux et contracté, en reconnaissant Foucquembourg et Cauche qu'encadraient quelques matelots du *Saint-Laurent*. Une seconde encore pourtant, il resta figé,

flottant entre la réalité et sa rêverie hallucinée. La voix de Le Bourg acheva de lui rendre son sang-froid.

— Eh! tripes du pape! entrez donc au lieu de vous faire tremper!

— Oui, — dit Pronis, — mais seul... Attendez-moi ici. Vous n'interviendrez que s'il en est besoin.

Et il franchit la poterne. A grands pas, il s'engagea dans l'allée. Les huttes devant lesquelles il passait, soigneusement closes, alignaient leur façade sans vie que l'eau fouettait; quelques crevasses les balafraient, par endroits, de cicatrices fraîches : on les avait réparées grossièrement en y clouant de vieilles planches et en les emplâtrant de glaise. Des volets rompus et que nul n'avait eu soin de réparer pendaient à certaines fenêtres et, secoués par le vent, tambourinaient sourdement contre les cloisons. La toiture de l'atelier, arrachée par plaques, hérissait des touffes de feuilles. L'humble cité française accrochée à ce coin de sol étranger, semblait agoniser parmi l'abandon et la tristesse. Lentement, au fil des heures, elle dérivait vers la ruine. L'allée, que l'on avait négligé d'entretenir, allongeait une coulée de boue épaisse; défoncée, sa glèbe rouge pétrie et malaxée par les averses, elle étalait, ainsi qu'un bourbier, des flaques où les pieds s'enlisaient avec un bruit visqueux. L'eau qui pleurait des toits formait au pied des murs, dont on avait omis de nettoyer les rigoles, des mares poisseuses où pourrissaient des feuilles, des lambeaux de chiffons et des débris de planches. Lamentable et morne, le spectacle de cette déchéance s'imposait à Pronis.

Une subite colère lui crispa les poings, lui contracta le visage.

— Ainsi donc, voilà leur besogne, — songea-t-il tout haut.

Mais en même temps, sa part de responsabilité dans cette destruction lui apparut et sa colère tomba tout à coup; il n'éprouva plus qu'un lourd accablement; puis le désir de reconquérir son commandement, de redevenir le chef, de reprendre l'œuvre trop longtemps négligée et de la poursuivre ressuscita en lui plus violent, plus tenace.

Il se hâta; une puissante exaltation le grandissait, le soulevait; il se sentait lucide et fort de toute son intelligence, de toute sa volonté durement tendue.

Et il savait qu'il sortirait vainqueur de cette partie qu'il allait jouer parce qu'il fallait qu'il en fût ainsi, parce que, au delà de son intérêt qu'il oubliait en cette minute, il y avait en lui autre chose de grand et d'invincible qui lui apportait la certitude instinctive de sa victoire — autre chose : l'amour de l'homme qui a bâti, créé, et qui ne veut point que son œuvre périsse.

Lorsqu'il déboucha sur la place, il aperçut les colons rangés autour d'Angeleaume et du père de Bellebarbe. Ils formaient deux groupes nettement séparés entre lesquels se tenait le commis de Le Bourg et le prêtre.

Serrés les uns contre les autres, tendant le dos à la bruine, les hommes écoutaient silencieusement le jeune homme.

Pronis s'arrêtant à l'angle d'une case, prêta l'oreille. La voix un peu sourde du commis lui parvenait à peine, mais l'autre, le découvrant soudain, éleva le ton :

— Mes amis, — dit-il très haut, — les jours qui passent rendent notre situation plus pénible. Je vous le dis loyalement, je ne suis point le chef qu'il vous faut : j'ai tout à apprendre, tout à découvrir ici; la tâche que vous m'avez confiée est trop lourde pour moi. Lorsque le *Saint-Laurent* quittera cette baie pour commencer son chargement le long de la côte, nous serons isolés, livrés à nous-mêmes. A ce moment, plus encore que maintenant, le besoin vous apparaîtra d'avoir à votre tête quelqu'un qui connaisse ce pays et ses habitants, qui ait déjà des liens d'amitié avec eux, quelqu'un qui puisse, en somme, vous servir par son expérience, par ses connaissances des mœurs madagascaroises. Votre commandant doit être un homme de guerre et moi je ne suis qu'un commis... Il doit être un créateur, un organisateur et je ne suis qu'un comptable. Depuis près d'une année, vous avez essayé de vous diriger vous-mêmes avec une sorte de conseil puisé parmi vous. Durant tout ce temps, s'est-il révélé, l'homme que vous souhaitiez? Regardez autour de vous, dans l'Habitation même; voyez dans quel état sont vos huttes, votre atelier, votre chapelle!

Il fit une pause et d'un signe imperceptible dont Pronis seul pouvait saisir le sens, il l'avertit de se tenir sur ses gardes. Ensuite, se tournant vers les vétérans du fort, il poursuivit :

— C'est à vous que je m'adresse : en a-t-il toujours été ainsi?

Un silence traîna; puis une voix dit :

— Non, monsieur... C'est depuis huit mois que nous avons ces malheurs... Anciennement, tout était en ordre, les champs prospéraient, le fort...

— Qui donc dirigeait vos travaux, à ce moment-là?

— Mais... vous le savez bien... c'était monsieur le chevalier...

Angeleaume eut un geste de contrariété, il garda le silence. Le colon, un de ceux qui étaient demeurés fidèles à Pronis, un de ceux que Beaumont avait le plus maltraité, avança d'un pas.

— C'est vrai, — cria-t-il, — monsieur de Pronis nous a fait du mal, la faute en était surtout à sa femme. Il nous a traités rudement quelquefois, mais c'était elle toujours qui en était cause. Cela nous le savons, mais, en dehors de cela, et il en a été durement puni, nous n'avons pas de reproche à lui faire. Les Seigneurs de l'Antanossy nous respectaient, nous craignaient. Ces terres, ces maisons, tout ce que nous avons ici, c'est par lui que nous l'avons acquis! En vérité, monsieur, c'était un chef!... Tous ceux qui l'ont servi vous le diront...

Oublieux déjà des misères subies et de leur rancune, quelques hommes approuvèrent:

— Oui... du Val a raison...

Un autre évoqua des souvenirs :

— Rappelez-vous lorsque Régimond-le-fils a massacré ce nègre, aux Matatanes, et que les Princes ont voulu nous faire la guerre? Il leur a parlé et, bien qu'ils fussent cinq ou six mille et nous une centaine à peu près, c'est eux qui ont eu peur! Non seulement, ils ont signé la paix comme le voulait le chevalier, mais encore ils nous ont donné des bœufs, du riz, des volailles et toutes sortes de présents...

Soudain, grave et ferme, le père de Bellebarbe attaqua :

— Mes enfants, pourquoi ne le rappelez-vous pas?

Un silence tomba. Les colons, interdits, échangèrent des regards perplexes.

— Eh! — dit à la fin du Val, — il n'accepterait pas.

D'un signe, Angeleaume appela Pronis. Surgissant de derrière sa case, le chevalier parut soudain sur la place.

— Si, — dit-il, — j'accepte!

Une brusque stupeur figea les hommes qui le regardèrent, écarquillant les paupières. Pronis, ouvrant les mains, cria :

— Si vous voulez de moi, me voici! Tout le passé, je l'ai oublié. Je vous demande d'en faire autant. Depuis longtemps, je sais ce qui se passe ici; je sais qu'autour de vous les Seigneurs de l'Antanossy guettent vos discordes et n'attendent que le moment de vous jeter à la mer; je sais que tout ce que nous avons si rudement créé, si péniblement construit, est en train de se perdre. Et je suis venu, sans armes, seul.

Il était maintenant au milieu d'eux. Il marcha vers leur groupe silencieux, entra dans leurs rangs. Posant sa main sur l'épaule du colon le plus proche de lui, il dit ardemment :

— Nous allons, derechef, conquérir, tous ensemble, l'avenir. Rien n'est perdu; il suffit simplement d'un peu de courage et de bon vouloir; ne revenons plus sur ce qui est fait. Remettons-nous à la besogne sans regarder en arrière, sans remuer de vieux souvenirs inutiles. Pour ma part, je vous en donne ma parole, je n'ai contre vous ni rancœur, ni colère; je n'en veux à personne, — je reviens parmi vous avec un cœur neuf.

Il haussa la voix, appuya sur le mot.

— Avec un cœur neuf, — redit-il fortement, — et je vous le demande : avez-vous encore foi dans notre entreprise? Ces forêts, ces champs, ces ports, ces troupeaux et tout ce pays fécond et riche, désirez-vous toujours en devenir les maîtres? Ce domaine que, jadis, j'ai promis à chacun d'entre vous, souhaitez-vous encore le posséder? Voulez-vous enfin que toutes nos fatigues, toutes nos peines, tous nos sacrifices, n'aient pas été vainement soufferts? Et que nos morts n'aient pas succombé inutilement? Voulez-vous de moi, enfin, pour vous aider à réaliser tout cela?

Repris par le fabuleux mirage des coups de fortune, de nouveau emportés par leurs espoirs, les hommes s'abandonnèrent d'un coup à l'entraînement des visions magiques qu'évoquait Pronis. Comme lui, ils dépouillèrent leur cœur du reste de rancune que le temps n'avait point encore aboli; comme lui, ils se sentirent soudain un cœur neuf et que leurs grandes espérances ressuscitées gonflaient de foi et d'enthousiasme généreux.

En la mobilité de leur âme puérile et simple, ils ne songèrent plus aux injustices, aux duretés, à toutes les fautes commises par ce chef et qui les avaient dressés contre lui. Ils ne se rappelèrent plus que son énergie, que ses démarches heureuses auprès d'Andian-Ramak, que ses succès. Ceux-là mêmes qui avaient eu le plus à se plaindre de cet homme, retrouvèrent en lui le capitaine dont l'esprit aventureux et rude s'apparentait jadis si bien au leur. Ils le revirent orgueilleux et plein d'audace sans seconde, et les premiers, ils lui revinrent.

L'un d'eux jeta :

— Restez... nous vous obéirons...

Du Val lança :

— Vive le chevalier!

Quelques voix répétèrent son cri, puis, brusquement, une clameur unanime jaillit :

— Vive le chevalier!

Indifférents à la bruine, les hommes agitaient leur feutre; une joie imprévue, une sorte d'élan irraisonné les jetait vers le chef auquel, une heure plus tôt, ils ne songeaient même plus et qu'ils venaient de retrouver. Ils l'entourèrent, l'acclamant, le pressant, prêts à le porter en triomphe.

Un large sourire détendit la face du chevalier. Il leva la main, réclama le silence.

— Mes amis, — cria-t-il, — je vous remercie. La confiance que j'avais en vous, je n'ai jamais cessé de l'avoir. Oui, nous reprendrons l'œuvre commencée, nous la mènerons à bien et je suis certain maintenant de notre succès, car je sais que sans arrière-pensée, comme sans regrets, vous m'obéirez et me seconderez...

Il fit quelques pas, se dégagea de leurs rangs, vint rejoindre le père de Bellebarbe et Angeleaume. Sa main passée sous le bras du prêtre, il dit encore :

— Nous allons nous remettre à la tâche, tous ensemble...

Il suspendit sa phrase et répéta, en détachant les syllabes :

— Tous ensemble!

Et le signe de tête approbatif du père de Bellebarbe souligna le sens qu'il donnait à ces mots, le précisa.

Les colons, comprenant l'accord que signaient ainsi tacite-

ment les deux hommes, leur dédièrent une longue ovation.

— Vive l'abbé! Vive monsieur de Pronis!

Le chevalier les enveloppa d'un regard en même temps orgueilleux et doux. Comme il en avait eu l'instinctive assurance, la partie était gagnée. Il était redevenu le chef, celui en qui les troupeaux humains mettent leurs espoirs et leur confiance, le terrible berger autour duquel on s'agglomère aux heures périlleuses...

D'une voix sonore et pleine de gaieté, il ordonna :

— Qu'on prépare le réfectoire; nous y souperons tous, ce tantôt, et nous établirons notre plan pour l'avenir. Allez, mes gars, et que Dieu vous garde!

Un instant encore, tandis que les colons se dispersaient, courant vers leurs huttes, il demeura immobile au milieu de la place, goûtant avec intensité la griserie de ce retour triomphal parmi les siens. Tous les calculs, tous les mobiles intéressés qui l'avaient décidé à ce coup de force et qu'il se reprochait parfois, s'étaient abolis en lui. Repris par son rêve de conquête et de grandeur, il avait oublié Beaumont, La Forge, des Roquettes, La Fontaine, — il ne pensait plus à Andian-Ravel. Et, en réalité, pas plus que les autres, en cet instant, elle n'existait pour lui. Son âme revenait à sa rudesse primordiale; en face du combat à reprendre contre les forces coalisées du climat et des habitants de cette terre malgache, elle retrouvait sa violence naturelle, son rude enthousiasme et toute sa ferveur. Et cette lutte, il la prévoyait ardente, quotidienne, traversée d'heures fiévreuses et angoissées, mais chargée aussi d'âpres joies, — toute pareille, en somme, à celle qu'il avait dû soutenir aux premiers mois de son arrivée dans l'île, alors que, chaque jour, prêts à succomber, ils remportaient, chaque jour, sur la vie et sur la mort, une victoire nouvelle.

La voix d'Angeleaume le fit tressaillir.

— Il faudrait prévenir le capitaine Le Bourg...

— Oui, — répondit-il en secouant sa songerie. — Allez-y, Angeleaume, et ramenez-les tous dans ma case. Vous les trouverez à la poterne de l'est...

Il passa son bras sous celui du père de Bellebarbe.

— Venez... — dit-il.

Ils traversèrent la place. La bruine avait cessé; sous le

ciel proche et uniformément gris, des nuages se traînaient lourdement. Les toits des cases achevaient d'égoutter leur humidité en minces filets. Devant la porte de sa hutte, Pronis s'arrêta. Ses doigts posés sur le loquet s'attardèrent une brève seconde dans une sorte de caresse que le prêtre devina.

Il sourit gravement.

— Nul ne l'a habitée depuis... vous... — dit-il lentement.

Pronis, à son tour, eut un sourire étrange. Poussant le lourd battant, il entra dans la case et, se retournant vers son compagnon, il dit :

— Soyez le bienvenu chez moi.

Il répéta d'une voix trouble :

— Chez moi...

Et son visage, brusquement, rougit.

VIII

La longue table — quelques planches assemblées et posées sur des tréteaux — emplissait le réfectoire. Pronis en occupait le centre, ayant à ses côtés Le Bourg et le père de Bellebarbe. En face de lui, Foucquembourg avait pris place entre Angeleaume et Cauche. Autour d'eux, les colons s'étaient répartis. Ils causaient entre eux, librement, très haut, avec une sorte d'abandon rude et familier. Une grosse gaieté les secouait par moment et des rires sonores, de grasses interpellations, dominaient la rumeur des conversations. Une chaleur épaisse et lourde stagnait dans la pièce; l'odeur des victuailles se mêlait à l'haleine forte des hommes, à une senteur fade d'étoffe humide. L'air appauvri se condensait, empourprait les faces congestionnées.

En entrant dans le réfectoire, avant que de souper, Pronis avait, en quelques mots, dressé l'inventaire du passé, puis évoqué la tâche qu'il leur faudrait remplir : réparer l'Habitation, reprendre la culture des champs abandonnés durant près d'un an, ramener au fort les indigènes que les brutalités de quelques-uns avaient rebutés, renouer les liens d'amitié avec les Princes de l'Antanossy et le Seigneur de Fanjaire, — reconstruire en somme l'œuvre que la ruine menaçait.

— C'est l'affaire de quelques semaines, — avait-il conclu, —

dès demain, nous y travaillerons. Pour ce soir, ne songeons qu'à nous réjouir. Voici du vin de chez nous, du vin de France! Le capitaine Le Bourg a bien voulu me le céder et nous le boirons en l'honneur de mon retour parmi vous. Or donc, à table, et vive la joie!

Hésitante d'abord, cette joie qu'il désirait s'était bientôt débridée. Le vin des coteaux de la Loire y avait aidé. Les hommes le buvaient lentement, ainsi qu'une liqueur rare, à petites lampées gourmandes, comme pour en réapprendre la saveur oubliée. Ils n'étaient pourtant point gris, mais une douceur amollissante flottait en eux, fluait dans leurs veines, filtrait avec lenteur jusqu'à leur cerveau. Il leur semblait que, pour la première fois, depuis tant de jours, de semaines et de mois, ils redécouvraient, épanoui et truculent, le visage du bonheur — de ce bonheur simple et rude qu'ils convoitaient.

Quelqu'un réclama :

— Payet! Payet! La Belle de la tour!

L'homme interpellé se leva pesamment et regarda Pronis.

— Si monsieur le chevalier permet, — dit-il.

Pronis sourit complaisamment :

— Vas-y, mon gars.

Le colon se redressa, toussa :

— Attention au refrain! — cria-t-il.

Et il entama la vieille complainte moyenâgeuse, l'héroïque et doux chant d'amour qui évoquait la terre de France et ses filles.

Le Duc Loys est sur son pont,
Tenant sa fille en son giron.
Elle lui demande un cavalier
Qui n'a pas vaillant six deniers...

Un silence tissé de souvenirs avait envahi le réfectoire. Quelques hommes, le front penché, écoutaient remonter du passé des voix secrètes; d'autres suivaient, de leurs yeux, à chaque instant plus vagues et plus fixes, un vol d'images ressuscitées. Au bas bout de la table, cinq ou six compagnons rythmaient la mesure, contre les planches, de leurs doigts secs.

Ah oui, mon père, je l'aurai,
Malgré la mère qui m'a portée,

Aussi malgré tous mes parents,
Et vous mon père que j'aime tant...

— Ma fille, il faut changer d'amour
Ou vous resterez dans la tour!
— J'aime mieux rester dans la tour,
Mon père, que de changer d'amour!

En un grand cri plein de mélancolie et de tendresse, les colons répétèrent les derniers vers. Et leurs voix inhabiles et sans grâce tentaient gauchement de s'adoucir pour traîner une caresse sur la rime finale.

Payet eut un geste de satisfaction. Il haussa le ton, mima l'irritation.

Vite, où sont mes estafiers
Aussi bien que mes gens de pied!
Qu'on mène ma fille à la tour!
Elle n'y verra jamais le jour!

Il fit une courte pause, nuança son accent jusqu'à la pitié.

Elle y resta sept ans passés,
Sans que personne pût la trouver.
Au bout de la septième année
Son père vint la trouver.

Ma fille, comme vous en va?
— Mon père, bien mal ça va...
J'ai les pieds pourris dans la terre
Et les côtés mangés des vers...

Un arrêt — puis, éclatant, orgueilleux, le refrain, de nouveau, jaillit, repris en chœur :

— Ma fille, il faut changer d'amour
Ou vous resterez dans la tour!
— J'aime mieux rester dans la tour,
Mon père, que de changer d'amour!

Le silence s'appesantit, brusque. Pronis et Foucquembourg, machinalement, échangèrent un regard et, dans leurs prunelles, ils perçurent le reflet d'identiques ressouvenances. Ils détournèrent la tête, très vite, en même temps. La vision qui les obsédait ne s'effaça point tout de suite, pourtant, elle continua durant quelques secondes encore à leur montrer la colline de Saint-Pierre surgissant au milieu des bois de Manafiaf. Ils revirent l'après-midi grise et pluvieuse de leur

arrivée, le débarquement des hommes et leur apparition dans le crépuscule tiède. Comme aujourd'hui, ils chantaient cette même ballade.

A travers la salle, les hommes se taisaient : quelques-uns d'entre eux, sans doute, revivaient également cette heure lointaine, les autres songeaient à leurs provinces, au vieux terroir natal, avec ses châteaux, ses clochers, ses champs et ses belles filles.

Écrasant à toute volée son poing sur la table, Le Bourg cria soudain :

— Morbleu! les gentils colons que l'on vous a bâillés là, chevalier!

Sous le choc, les gobelets heurtés tintèrent, un broc se renversa et le charme nostalgique, brusquement crevé, s'émietta. Les hommes levèrent la tête; dans leurs yeux flottants des lambeaux de rêve demeuraient accrochés.

— N'allez-vous point pleurer, ainsi que des veaux, à cette heure? — railla Le Bourg.

Il ébouriffa sa tignasse rousse et eut un ricanement qui lui découvrit les dents.

— Si c'est là l'effet de mon vin, je regrette de vous l'avoir cédé, compagnons! Nous l'aurions bu de façon plus joyeuse à bord du *Saint-Laurent*!

— Oui, — dit sentencieusement Payet du bout de la table, — tout le monde sait cela :

Matelots :
Perce tonneaux...
Capitaines :
Perce putaines...

Et parmi les rires de ses camarades, il leva son gobelet dans la direction de Le Bourg.

— A la vôtre, capitaine!

Flatté par la brutale gaillardise, Le Bourg rit plus haut que les autres, longuement.

— A la tienne, mauvais bougre, — répondit-il ensuite.

Mais comme il s'apprêtait à vider son verre, il vit s'ouvrir la porte en face de laquelle il était assis. Un matelot paraissant sur le seuil lui faisait signe.

— Qu'est-ce que tu veux, Bourguier? — demanda-t-il.

L'homme, sans répondre, referma la porte avec soin, s'avança, contourna la table. Arrivé près de Le Bourg, il se courba, lui parlant à l'oreille. Le masque subitement contracté, le capitaine l'écouta, les deux mains enfoncées dans les poches.

— C'est bon, — dit-il à la fin rudement. — Racontenous ça tout haut, maintenant!

L'homme, gêné, tortilla son bonnet.

— Voilà, — dit-il. — Le gars La Forge, qui était parti avec les autres aux Antavarres, est là...

Pronis, d'un sursaut, se dressa. L'escabeau sur lequel il était, culbuta derrière lui.

— La Forge, l'armurier? Seul? — questionna-t-il.

— Oui, — dit Bourguier, — les autres sont campés à une demi-lieue. Il dit qu'ils l'ont chargé d'avoir une entrevue avec vous...

Pronis, avant de répondre, scruta le visage des hommes levé vers lui. Il n'y distingua aucune hésitation, la marque d'aucun sentiment trouble. Avec la même tranquille assurance, les colons attendaient l'ordre qu'il allait donner. Il sourit imperceptiblement.

— Qu'on l'amène, — décida-t-il.

— Ici? — demanda Bourguier.

— Oui, — dit Pronis paisiblement. — Je veux que tout le monde assiste à notre entretien...

Il ramassa son escabeau et reprit sa place. Les chuchotements des hommes échangeant leurs impressions cessa lorsque Bourguier, poussant le battant de la porte, cria :

— Eh! La Forge, tu peux entrer...

Presque aussitôt l'homme surgit. Il fit quelques pas dans la pièce, vint se camper en face de Pronis. Foucquembourg, Cauche, Angeleaume et quelques colons derrière lesquels il se tenait se retournèrent sur leur siège pour le regarder. Il s'était arrêté près d'une torche; elle éclairait sa silhouette longue et maigre, illuminait le côté droit de son visage; le maxillaire saillait tandis qu'une ligne d'ombre longeait l'arête crochue du nez; sous l'arcade sourcilière, creuse et soulignée de bistre, l'œil clignait; de ses paupières rapprochées, un mince regard filtrait, haineux et sournois.

Il attendit que la porte fût refermée. Puis, sans préambule, il attaqua :

— Monsieur Angeleaume, nous ramenons cinq cents bœufs et nous attendons vos ordres pour les conduire dans les parcs...

Le commis de Le Bourg secoua la tête :

— Cela ne me regarde point, — dit-il. — Adresse-toi à monsieur de Pronis, notre chef.

La Forge, se détournant à peine, considéra dédaigneusement le chevalier. Il reprit la formule d'Angeleaume.

— Cela ne me regarde point. C'est peut-être *votre* chef. Pour nous, n'en avons qu'un : celui que nous avons choisi, nommé; et celui-là, c'est vous.

Impassible, se contraignant au calme, Pronis l'écoutait sans intervenir.

Angeleaume haussa les épaules.

— C'est possible, — dit-il, — mais depuis votre départ les choses ont changé.

— Depuis notre départ, — dit l'armurier, — c'est-à-dire pendant notre absence... Le coup a été bien monté!

Un murmure d'irritation emplit la pièce et une brusque rage empourpra la face de Le Bourg. Entre ses doigts énormes le gobelet qu'il tenait s'écrasa; il le projeta contre le mur, à toute volée et se leva.

Mais Pronis, lui saisissant le bras, l'arrêta.

— Laissez-le parler, — cria-t-il.

Dévisageant ensuite La Forge, il commanda :

— Continue.

Dans le silence qui s'étala soudain, on entendit l'homme rire insolemment.

— Pour faire peur à cinquante lâches, il a suffi de cinq hommes, — dit-il.

Et sa main désigna successivement Pronis, Le Bourg, Angeleaume, Foucquembourg et Cauche.

L'insulte arrache un grondement aux colons. Dominant la rumeur, la voix de du Val éclata :

— Oui... demande donc un peu, voir, à Alain comment il appelle celui qui l'a poignardé dans le dos sur les bords de la rivière de Manafiaf, parce qu'il essayait d'embrasser une femme que tu convoitais toi aussi!

La Forge blêmit; on vit sa bouche se serrer, frissonner nerveusement. Il secoua la tête en signe de dénégation et cria :

— Tu mens, vermine!

Du Val s'était levé. Regardant fixement l'armurier, il dit avec force :

— C'est sûr... Et Payet et Hoareau mentent aussi...

Les deux colons mis en cause avérèrent l'accusation.

— J'ai vu, — dit simplement Payet.

— Nous étions dans le petit bois, derrière toi, — précisa Hoareau.

Un subit déchaînement de fureur souleva les hommes. Ils hurlèrent, tendant le poing dans la direction de La Forge

— Assassin... Assassin...

L'autre s'était reculé d'un pas; ses yeux, machinalement, épièrent la porte derrière lui. Une seconde, tassé, prêt à bondir, il offrit l'aspect d'une bête traquée hésitant à faire tête à la meute ou à s'enfuir. Mais Cauche, se levant, sauta brusquement sur la porte et s'y adossa.

— Doucement, — dit-il.

Un instant, La Forge posa sur lui son étroit regard. Il se courba, se ramassa; ses paupières battirent précipitamment Le Rouennais sourit avec ironie.

— Tiens-toi tranquille, — conseilla-t-il. — Derrière la porte il y a encore les matelots du capitaine...

L'armurier se redressa lentement; il eut un rauque soupir. Cynique et provoquant, il jeta :

— Et puis après!... C'est affaire entre Alain et moi!

Et levant le front, il défia les hommes audacieusement. Un même sursaut les avait soulevés. Pronis vit leurs faces violentes, leurs mains prêtes aux gestes meurtriers. Il prévint leur ruée.

— Tu te trompes, — lança-t-il : — C'est affaire entre notre justice et toi. Mais chaque chose a son heure. Achève ton message.

L'homme respira fortement; son masque crispé se détendit. Devant ce répit qu'on lui accordait, il retrouva toute son assurance, et toute sa brutale impertinence. Par-dessus son épaule il désigna Pronis, du pouce.

— Nous ne connaissons plus celui-ci, — dit-il, — et nous ne voulons plus le connaître... Il nous a...

— Trêve d'insolence, — dit Pronis. — Où sont tes camarade et que désirent-ils?

Et il jeta derrière lui un lambeau de sa manchette qu'il venait d'arracher, sans même s'en apercevoir.

La Forge feignit de s'adresser uniquement à Angeleaume.

— Ils attendent mon retour sur la butte d'Ambonetanaha. Nous voulons que monsieur s'en aille, — sinon...

Un petit silence passa.

— Sinon? — questionna Le Bourg d'une voix rocailleuse et chargée de sarcasmes.

L'armurier lui dédia un regard haineux.

— Sinon, — répondit-il, — nous faisons le siège de l'Habitation jusqu'à ce que nous la reprenions de force. Quant au *Saint-Laurent*...

— Oui-da... et que lui voulez-vous au *Saint-Laurent*? — gouailla encore Le Bourg.

— Nous le détruirons, s'il le faut, mais il ne repartira pas, sans ramener monsieur!

Incapable de se soutenir plus longtemps, secoué par une crise de colère démente, Le Bourg se leva d'un jet. L'énorme table à moitié renversée chancela; des gobelets, des brocs roulèrent sur le sol. Les yeux troubles, son mufle velu et pourpre, où la cicatrice se détachait blême, violemment tendu vers La Forge, le forban hurla :

— Détruire mon vaisseau? Le vaisseau de Le Bourg? Tripes du pape, je veux le saigner comme un porc... et suspendre ensuite son corps à la vergue du grand mât.

Ses doigts massifs agités d'un tremblement convulsif cherchèrent son couteau, mais déjà Pronis intervenait. Saisissant le bras du capitaine, il dit simplement :

— Paix, Le Bourg!...

Mais il y avait dans son accent une telle violence contenue et une telle autorité que le marin n'acheva point son geste. Il ravala sa fureur, mais, durant quelques moments encore, un grondement pareil à un râle gonfla sa gorge.

Pronis se tourna vers La Forge.

— C'est tout? — interrogea-t-il durement.

L'autre n'hésita qu'un instant puis, très bas :

— Oui.

—Bien,—dit Pronis.—Et maintenant, je vais te répondre!...

Il se leva, traversa rudement la salle; contournant la table, il marcha sur l'homme, ne le quittant point des yeux; lorsqu'il fut contre lui, leurs poitrines se heurtant presque, il s'arrêta.

— Ton pistolet! — ordonna-t-il.

L'autre, d'un geste instinctif, porta la main à sa ceinture. Pronis, impassible, continua de le dévisager.

— Donne! — dit-il sèchement d'une voix blanche

Incertain, La Forge détourna les yeux. Ses prunelles inquiètes rôdèrent le long des murs, évitant les regards rivés sur lui. Son masque blême se décolora encore, un rictus lui tira les lèvres, les soulevant de côté. Il voulut ricaner : on perçut dans le silence un grognement, une sorte de gargouillement indistinct et bestial.

— Donne! — répéta Pronis d'un ton à peine plus élevé.

Reculant, l'autre soudain tendit l'arme. Le chevalier la prit sans que son visage changeât d'expression.

— A présent, écoute... — dit-il. — Je me suis juré, lorsque j'ai accepté de reprendre mon commandement, d'oublier les mauvais traitements que vous m'avez infligés, toi et les tiens. Je me suis promis également — quoi qu'il arrive — de ne point faire couler de sang, de notre sang, à nous, Français. Il me peinerait de causer des morts autour de nous. Donc, bien que tu sois venu nous insulter, bien que tu aies tenté de meurtrir l'un de nous, tu auras la vie sauve.

Un grondement lancé par Le Bourg l'interrompit. Il regarda le marin.

— La vie sauve, — redit-il. — Mais, pour que tu n'aies plus le moyen de nous nuire davantage, tu seras mis aux fers à bord du *Saint-Laurent* et ramené à La Rochelle. Il ne te sera fait aucun autre mal... n'est-ce pas, Le Bourg?

Le capitaine haussa violemment ses épaules noueuses. Il hésita.

— Soit! — grommela-t-il enfin d'un air de regret, — pourvu qu'il ne bouge pas, on le laissera en paix... Mais vous êtes trop faible!...

— Non, — dit Pronis. — Qu'il aille se faire pendre ailleurs!

Nous ne voulons pas d'assassin parmi nous, — et d'autre part, il a été notre compagnon... C'est mieux ainsi...

D'un coup d'œil circulaire, il sollicita l'avis des colons. Payet, le premier, puis tous les autres, l'approuvèrent :

— Oui... Oui... le chevalier a raison... qu'il aille crever ailleurs...

— Bien, — dit Pronis, — qu'on l'enferme donc dans la prison. Demain, à l'aube, on le transférera sur le vaisseau.

Et, tandis que quatre hommes empoignaient La Forge et l'entraînaient dehors, il regagna sa place de son même pas tranquille. Il ne s'assit point cependant. Englobant ses hommes d'un long regard, il dit :

— Nous allons partir tout de suite pour Ambonetanaha; que dans une heure tout le monde soit prêt.

Les colons se levaient en tumulte, lorsque retentit la grosse voix de Le Bourg.

— Avant de partir, camarades, vidons les brocs! Le coquin m'a donné soif!

Se hissant sur son escabeau, une de ses bottes boueuses posées sur la table, il leva un large pot d'étain, le brandit.

— A la bonne prospérité de *Fort-Dauphin*! — cria-t-il.

Et, tandis que les colons, avec des rires et des appels, reprenaient son cri et lui faisaient raison, il porta le broc à ses lèvres et, tête renversé, le tarit jusqu'à l'ultime goutte.

IX

Du fond de l'ombre, la voix de Cauche, marchant en tête de la troupe avec le père de Bellebarbe, souffla :

— Halte!

Le commandement — repris à voix basse — circula de proche en proche jusqu'à la queue de la colonne. Les hommes, par saccades successives, s'immobilisèrent. Le heurt de quelques armes cliqueta, et des crosses de mousquet retombèrent sur le sol avec un bruit mat; longeant la file des colons, Foucquembourg et Pronis rejoignirent le Rouennais qui les appelait.

— Par ici...

Adossé à un tronc d'arbre, Cauche pointa sa main vers la colline.

— La butte d'Ambonetanaha, — dit-il très bas.

Le chevalier et son ami suivirent la direction de son geste. Autour d'eux, la nuit commençait à blêmir. L'approche du crépuscule matinal dissolvait les ténèbres à travers le ciel gris et au-dessus de la campagne invisible, où l'obscurité demeurait condensée, le coteau surgissait. Il était à trois cents mètres à peine; à son sommet quatre feux brûlaient. L'un d'eux éclairait confusément la silhouette immobile d'une sentinelle.

Pronis resta une seconde à l'observer ainsi que le camp qu'elle gardait.

— Ils ne se doutent de rien, — fit-il ensuite. — Nous aurons le bénéfice de la surprise; mais hâtons-nous, car le jour ne va pas tarder à paraître.

— Allons, — dit Cauche simplement.

Et, se tournant vers la troupe arrêtée à quelques pas derrière eux, il appela :

— Vingt hommes à me rallier.

Derrière lui Foucquembourg à son tour lança le même ordre.

Pronis calcula rapidement.

— Dix minutes pour contourner la butte, chacun de votre côté, — cinq minutes pour en gagner la base...

— Oui, — dit Cauche, — dans un quart d'heure nous donnons l'assaut... tous en même temps... Rien de changé, n'est-ce pas?

— Non, — dit Pronis.

Le père de Bellebarbe, sortant soudain de son mutisme, rappela vivement :

— Souvenez-vous que vous ne devez tirer qu'en l'air, Cauche, — dit-il.

— Soyez sans crainte, on ne vous les abîmera pas! à moins qu'ils ne nous y contraignent!

Il se tourna vers les vingt colons, groupés autour de lui.

— En route! — dit-il; — suivez-moi.

Se morcelant en trois tronçons égaux, la colonne reprit sa route. Guidé par Foucquembourg et par Cauche, deux troupes bifurquèrent, l'une à droite, l'autre à gauche, et s'enfoncèrent parmi les ténèbres à chaque instant moins épaisses. La troisième, conduite par Pronis, poursuivit son

chemin droit devant elle. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à une centaine de toises de la colline, elle s'arrêta de nouveau.

Des minutes glissèrent. L'ombre nocturne se diluait rapidement : déjà vers l'horizon oriental, un peu de clarté couleur d'ambre s'étalait; entre les nuages stationnaires, des étoiles s'effaçaient une à une. Au faîte du coteau, deux des feux venaient de s'éteindre et, parmi le silence, le chant d'un oiseau retentit, tandis que, de la terre humide, une odeur forte montait. Devant son foyer encore allumé, la sentinelle, là-bas, s'était mise en marche; elle allait, de long en large, sans hâte, insoucieuse et nonchalante. Contre le ciel pâlissant et laiteux maintenant, son profil se détachait avec précision. On distinguait ses moindres gestes et toutes ses attitudes. Elle inspectait à peine la vallée de loin en loin et d'un regard rapide et sans défiance. La nuit qui s'attardait encore dans la plaine protégeait Pronis et sa troupe.

Brusquement pourtant, une bande pourpre déchira la pénombre, balafra l'horizon; une tiédeur moite s'épandit dans l'air et la terre souffla une brume fine qui s'éleva doucement. Dans le lointain, derrière le coteau, des bœufs meuglèrent et Pronis commanda :

— En avant!

Il partit en tête, à grands pas allongés et rudes. Le père de Bellebarbe cheminait à ses côtés; avec eux, le brouillard escaladait les pentes douces. Le chevalier avait mis le pistolet au poing; un pied heurta une pierre qui roula et comme Pronis armait son pistolet, la voix rauque de la sentinelle creva le silence, couvrant le craquement de la batterie. Contournant un buisson au moment où il lançait son appel :

— Qui va là?

D'un ton sonore et vibrant, le chevalier répondit :

— Vive le Roy!

L'homme demeura un instant immobile, figé par la stupeur, puis reculant avec précipitation, il abaissa son mousquet et tira. La détonation éclata, se prolongea un instant. A côté du chevalier, les feuilles d'un buisson, fauchées par la balle, s'éparpillèrent sur le sol. Pronis, sans daigner riposter, continua d'avancer. Derrière lui ses hommes, courant presque montaient en reprenant :

— Vive le Roy!

La sentinelle, abandonnant son fusil déchargé, se replia vers le campement. Une rumeur déjà s'en élevait. Au bruit des pas, au heurt métallique des armes se mêlaient des appels, des interjections, des questions,—tout le tumulte d'un brusque désarroi. Une voix rude, cependant, domina tout à coup le brouhaha.

— Aux armes!

Mais, en même temps, vers l'est et vers le sud, deux autres sentinelles jetèrent leur cri d'alarme :

— Alerte... Alerte...

Des coups de feu leur répondirent et de trois points différents couronnant le plateau, les troupes de Pronis, de Cauche et de Foucquembourg apparurent presque en même temps. S'étirant en une longue ligne, elles cernèrent les trente ligueurs qui se massaient à présent en un groupe compact autour de Beaumont et d'un Malgache. Un silence angoissé s'abattit. Au centre de l'étroit plateau, les rebelles se taisaient; leurs regards à la fois haineux et inquiets tournaient autour d'eux, courant le long de la barricade humaine qui les encerclait. Parqués ainsi qu'un troupeau de bêtes, ils en avaient le piétinement anxieux et tourmenté. On les sentait désemparés, tiraillés tout ensemble par la crainte et par la fureur.

Sur un ordre bref de Pronis, les colons, d'un même mouvement, épaulèrent leur mousquet, visant les ligueurs. Pareils à des animaux traqués, ils resserrèrent leur groupe, se tassèrent plus étroitement les uns contre les autres. Remettant son pistolet à la ceinture Pronis, suivi du prêtre, marcha sur eux. Arrivé devant Beaumont, il s'arrêta et reconnut soudain Andian-Razau qui se tenait près du charpentier.

— Écoutez-moi bien, — dit-il très haut. — Vous m'avez emprisonné, maltraité. J'avais résolu de l'oublier et, sur ma parole, je n'avais contre vous ni colère, ni rancune. Mais, après avoir acheté des bœufs avec les marchandises de la Compagnie, vous avez envoyé l'un de vous au fort pour nous insulter et nous menacer. Vous avez cru que l'on pourrait nous terroriser; vous n'auriez pas reculé devant le crime d'attaquer le fort, de le détruire, de blesser, de tuer, d'affamer le reste de vos camarades!...

Il riva ses yeux sur ceux de Beaumont et demanda :

— Est-ce vrai?

L'autre, plissant son mufle en un rire mauvais, brava :

— Oui... et il n'est pas dit que nous ne puissions pas encore le faire!

Le chevalier haussa les épaules.

— Non, — dit-il, — parce que, si dans cinq minutes vous n'avez pas accepté nos conditions et déposé les armes, vous serez tous fusillés comme des traîtres. Ces conditions, les voici : vous aurez tous la vie sauve; dix d'entre vous, des Roquettes, Travereau, Portier, Roger, Soldis, Bernard, Jacquelot, Foulc, Rallier et Régis-le-jeune, seront déportés en l'île Mascareigne, après avoir fait amende honorable et publique; quant à Beaumont et à La Fontaine, ils seront mis aux fers, dans l'Habitation. Pour ce qui est des autres, ils reprendront leur place parmi nous, sans avoir à souffrir aucun mal, aucune insulte. Nous ne voulons punir que les vrais coupables. Nous voulons surtout qu'ils ne puissent plus mettre le fort en danger.

Il avança encore d'un pas et, d'un ton net et froid, demanda :

— Acceptez-vous?

Plusieurs secondes s'égouttèrent avant qu'on lui répondît. Un silence chargé d'angoisse planait; enfin, une voix interrogea, incrédule :

— Ce n'est pas une ruse? Nous aurons la vie sauve?...

Le chevalier n'eut pas le temps de répliquer, ce fut le père de Bellebarbe qui répondit :

— Je vous le jure! — dit-il simplement.

Trois ou quatre ligueurs se détachèrent, vinrent jusqu'à lui.

— Nous nous rendons...

Après eux, d'autres voix crièrent à leur tour :

— Oui, oui... bas les armes!

Avançant vers Pronis, ils jetèrent à ses pieds leurs mousquets, leurs coutelas et leurs pistolets.

Seuls Beaumont et La Fontaine n'avaient pas bougé; la tête basse, le masque contracté, ils crachèrent leur haine en injures.

— Bande de lâches, — hurla Beaumont.

Et, après lui, La Fontaine répéta obstinément :

— Lâches... lâches... lâches...

Impassible, un mince sourire à peine perceptible lui tirant les lèvres, Razau épiait Pronis. Entre ses paupières rapprochées un étroit regard glissait, fuyait de loin en loin, effleurait la ligne des colons qui avaient reposé leur mousquet par terre.

Remuant du pied le tas d'armes amoncelé devant lui, Pronis secoua la tête rudement. Il fit un pas dans la direction de Beaumont et de La Fontaine, mais le père de Bellebarbe, le devançant, posa sa main sur l'épaule du charpentier.

— Donne-moi ton pistolet, — dit-il paisiblement.

Surpris, l'autre leva le front, le dévisagea un court instant de ses yeux violents que striait un lacis de veines pourpres; il recula.

— Ne vous en mêlez point, monsieur, — dit-il d'une voix étranglée.

Le prêtre, sans paraître l'entendre, se rapprocha de nouveau et, avec douceur, il répéta :

— Donne-moi ton pistolet.

L'autre se tassa; son cou énorme s'enfla, s'emplit d'un rauque grondement; il serra les poings avec une telle violence qu'un tremblement le secoua tout entier; le long de ses bras nus, les muscles et les nerfs saillirent, tandis qu'au creux de sa gorge, la pomme d'Adam roulait. Il étendit la main comme pour saisir le prêtre et l'écarter mais, comme il relevait ses yeux, son regard heurta celui du père de Bellebarbe, y demeura rivé.

Et, subitement, il offrit son arme par le canon, tandis qu'une curieuse expression d'étonnement et de trouble traversait son masque crispé.

Le prêtre s'empara du pistolet. Sa voix se fit presque caressante.

— Merci, Beaumont.

Il passa son bras sous celui de l'homme et l'entraîna. Comme ils s'éloignaient, Beaumont, se retournant, appela :

— Viens-t'en, La Fontaine.

L'autre, sans un mot, jeta son mousquet sur le sol et le rejoignit.

Tous trois ensemble, ils passèrent devant Pronis.

— Monsieur le chevalier, — dit le prêtre tranquillement, — Beaumont et La Fontaine m'accompagnent au fort. Ils attendront vos ordres là-bas.

Pronis parut hésiter. Un bref instant, il considéra tour à tour le père de Bellebarbe et le charpentier, puis il dit simplement :

— Bien, monsieur.

Feignant alors seulement de reconnaître le Malgache qui, seul maintenant, restait en arrière, il l'interpella durement :

— Comment se fait-il que tu sois parmi nos ennemis? — demanda-t-il en malgache.

Le Malgache sourit niaisement. Il affecta l'insouciance.

— Je les ai rencontrés voici deux jours, — dit-il, — et ils m'ont demandé mon aide pour conduire les bœufs jusqu'à ton...

Le cri d'un ligueur l'interrompit :

— Tu mens, face de traître! Voilà deux semaines que tu es avec nous. C'est toi qui es venu nous annoncer que les camarades de Fort-Dauphin s'apprêtaient à remettre monsieur le chevalier à leur tête. C'est encore toi qui nous as conseillé de marcher contre l'Habitation, c'est toujours toi, enfin, qui nous a promis deux mille guerriers pour monter à l'assaut avec nous. Où sont-ils, tes guerriers?

L'homme avait cessé de sourire, son masque sournois révéla son trouble; des rides lui fripèrent le front. Machinalement il tourna la tête derrière lui dans la direction de la vallée. La voix mordante de Pronis le fit tressaillir.

— Je croyais, — disait le chevalier, — que les Hommes Libres n'avaient qu'un cœur et qu'une parole. Le serment de paix et d'alliance qui nous lie, tu l'as juré avec les autres. Or, depuis de longs mois déjà, tu nous trahis. Je le savais, comme je sais également que tu poussais mes hommes à se liguer contre moi. Je pourrais te faire arrêter, et devant le Seigneur de Fanjaire et tous les Princes de l'Antanossy, te juger et te châtier. J'aime mieux te chasser ainsi qu'une bête puante et malfaisante.

Il s'interrompit pour crier à ses hommes :

— Laissez passer cet homme!

Et, se tournant vers le Malgache, il commanda :

— Viens!

Guidant l'homme qui le suivait silencieusement, la tête basse, le regard oblique, il le conduisit au rebord du plateau; les colons s'écartant avaient ouvert leurs rangs. Lorsqu'ils les eurent dépassés, Pronis dit :

— Va-t'en!

Les lèvres durement serrées, Razau commença de descendre le flanc du coteau. Mais, soudain, se retournant, il cria :

— Chien! tu mourras donc ici!

Dans sa main brusquement dégagée, une javeline se balança un instant. Lancée à toute volée, elle atteignit Pronis à l'épaule gauche au moment où, d'un mouvement instinctif, il s'effaçait pour l'éviter; elle érafla le pourpoint, déchirant les chairs, la hampe de l'arme déviant heurta le chevalier en pleine face; du nez écrasé, de la joue cinglée, le sang gicla.

Une clameur de colère et de stupéfaction monta du groupe des colons qui s'étaient massés derrière Pronis pour suivre la scène. Deux hommes, épaulant précipitamment, tirèrent; mais Razau, rué dans sa fuite, atteignait déjà la base du coteau. Les balles éclaboussèrent le sol, l'une un peu en arrière, l'autre sur sa droite; il ne se retourna point, accéléra encore sa course et, tournant brusquement à gauche, il disparut derrière un bouquet d'arbres. La plaine un moment demeura déserte. Elle s'étendait plate, quadrillée de rizières, piquées de loin en loin de petits bois. Et, soudain, surgissant de ces boqueteaux, des troupes de guerriers malgaches apparurent. Ils formaient des colonnes de deux cents hommes au plus; en lisière des bosquets sombres, on distinguait avec netteté leurs lambas clairs et leurs boucliers bariolés de taches vives. Çà et là, frappé par un rayon de soleil, le fer de leurs piques étincelait.

Trois, puis cinq, puis dix troupes se révélèrent ainsi. A travers la vallée verte et uniforme, elles formaient des flaques blanches qui flottaient, s'étalaient, se resserraient. Dans le lointain, par moment, on entendait leurs cris.

— Eh! — dit le colon qui avait déjà apostrophé Razau, — les voilà ses deux mille hommes!

— Oui, — dit Cauche debout près de Pronis et lui bandant

l'épaule, — mais, comprenez bien ceci : il ne les avait pas rassemblés juste à cette place pour vous aider contre nous... Il savait que nous marchions à votre rencontre. Il espérait qu'il y aurait bataille et qu'elle serait meurtrière et acharnée. Et ce sont les survivants qu'il aurait alors massacrés avec ses guerriers.

Un sourd grondement l'approuva tandis qu'une voix criait :

— Tombons-leur dessus!

Plusieurs hommes hurlèrent :

— Oui... Oui... Descendons.

Mais Pronis, énergiquement, intervint :

— Non, — dit-il, — nous ignorons leur force. Derrière ceux-là d'autres peut-être sont en réserve; ce qu'ils souhaitent sans doute, c'est nous attirer là-bas dans les rizières. Regagnons *Fort-Dauphin.*

— Ouais! — dit un colon, — Razau croira que nous avons eu peur de lui...

— Non, — dit encore le chevalier, — car je vous jure qu'il sera châtié!

Et devant son visage violent, presque cruel, les colons troublés, détournèrent les yeux, sans insister.

Reformés en colonne épaisse, étroitement serrés les uns contre les autres, les colons avaient repris le chemin de l'Habitation. Des groupes de guerriers malgaches, sortant de leur affût, les regardaient passer en les insultant. Le bloc humain continuait d'avancer, rigide et compact, tendu vers son but. Il s'en dégageait une telle impression de force et de cohésion, que les guerriers d'Andian-Razau n'osèrent point l'attaquer.

Ils les accompagnèrent cependant jusqu'à une portée de mousquet du fort, les harcelant d'injures et de provocation. Mais, devant les murailles du fort que couronnait, de loin en loin, la gueule noire d'une caronade, ils s'arrêtèrent. Et après une dernière bordée de malédictions ils reculèrent tandis que les colons, de leur même pas tranquille et rude, franchissaient la poterne et s'engouffraient dans l'Habitation. Sur la Place Centrale, avant de disloquer leurs rangs, Pronis les salua d'un grand geste solennel.

Il eut l'air de vouloir parler, mais ses yeux qui allaient d'un

visage à l'autre, lentement, notèrent l'expression attentive et comme frémissante des hommes. Dans les regards qui convergeaient vers lui, il devina, en une brusque intuition, une secrète et rude admiration. Il comprit que la haine d'Andian-Razau et les injures de ses guerriers avaient agi sur l'âme mobile de ses compagnons mieux que n'auraient pu le faire tous ses actes et tous ses mots. Le lien qui les unissait, et que la rébellion avait quelque temps relâché, venait de se resserrer brusquement. De nouveau, agglomérés par le danger couru et les insultes essuyées, brutalement ramenés au sentiment de leur isolement, ils se tournaient instinctivement vers lui.

Ils étaient redevenus — comme aux premiers jours de leur arrivée sur cette terre inconnue — une poignée de compagnons au cœur aventureux et dur et qu'une invisible hostilité cernait et guettait sans cesse. Ils se ressouvenaient qu'ils étaient les vrais envahisseurs, isolés et perdus au milieu d'une île immense, très loin de la terre française. Ils se rappelaient qu'ils étaient les seuls, pauvres et hardis et que, pour vivre, pour ne point être tués et ne point pourrir dans quelque coin de ce pays barbare, sans tombe, sans croix et oubliés à toujours, il leur fallait être forts — de toute la force invincible que donnent l'entente et la foi.

Tout cela, Pronis le saisit nettement — aussi clairement que si les hommes le lui eussent crié. Il dit simplement :

— Nous voici tous rentrés en terre française!

Les hommes comprirent l'intention secrète de sa phrase, et, tandis que, sur un geste de Pronis, ils rompaient leurs files, une voix cria gaiement :

— Je vais revoir not' case! Corbleu, ça fait plaisir!

— Ta case et ton champ, — répondit le chevalier en souriant.

L'homme, un paysan du Berry, eut un gros rire allègre et sonore.

— Et not' terre! — répéta-t-il.

Et sa voix rocailleuse accentua le mot, le prolongeant orgueilleusement.

JEAN D'ESME

(*La fin au prochain numéro.*)

COMMENT ET POURQUOI J'AI ÉCRIT « SIX PERSONNAGES EN QUÊTE D'AUTEUR »

Le théâtre de Luigi Pirandello a désormais droit de cité en France; on le joue et on le lit. On le connaît, à coup sûr, mieux qu'on ne connaît l'auteur lui-même. La défense, ou l'éloge, comme on voudra, qu'il a écrite de sa pièce des *Six personnages en quête d'auteur* pourra permettre de combler en partie cette lacune.

Sans doute, il n'est pas dans les habitudes des hommes de théâtre d'affirmer avec tant d'énergie et, disons-le même, d'orgueil, leurs propres conceptions dramatiques, et, plus généralement, leurs systèmes artistiques. Ce n'est pas là la seule caractéristique des pages que nous publions. On y notera aussi le développement d'une analyse psychologique à laquelle le métier professionnel et le commerce avec la philosophie, — esthétique et éthique, — de Croce donnent une précision et un relief saisissants, l'on pourra même dire, — et ce n'est pas étonnant, si l'on se rappelle les nuances de la pensée crocienne, — une complication parfois déconcertante. Il y a peut-être plus de spontanéité chez nos dramaturges en vogue, mais sans doute moins de profondeur voulue. En tout cas, la sincérité de Pirandello est indéniable, et, si coutumier d'ironie soit-il d'ordinaire à l'égard du public, nous devons bien admettre que les pages qui suivent en sont bien dégagées : sa forte personnalité, sa grande culture, ses théories esthétiques, ses procédés de travail, — son art, en un mot, s'y révèle en pleine lumière. — GEORGES BOURGIN

J'ai écrit les *Six personnages en quête d'auteur* pour me délivrer d'un cauchemar.

Comme je l'ai dit autre part, il y a au service de mon art, depuis bien des années (mais c'est comme si c'était d'hier), une jeune domestique fort leste, sans être pour cela toujours

novice dans le métier, un peu taquine et moqueuse, et qu'on appelle Fantaisie. Si elle a le désir de s'habiller en noir, personne ne voudra nier que ce ne soit souvent par caprice. Et que nul ne croie, de grâce, qu'elle veuille agir en tout et pour tout sérieusement, et d'une seule façon. La voici qui glisse la main dans sa poche : elle en retire un bonnet à grelots ; elle se met sur la tête cette coiffure rouge comme une crête, et s'échappe au loin. Aujourd'hui ici ; demain là. Et elle s'amuse à conduire chez moi, pour que j'en tire des nouvelles, des romans, des comédies, les gens les plus mécontents du monde : hommes, femmes, enfants, jetés dans des situations étranges et compliquées, dont ils ne trouvent plus le moyen de sortir, contrariés dans leurs projets, joués dans leurs espérances, avec qui, souvent, en somme, c'est vraiment une grande pitié d'avoir affaire.

Eh ! bien, cette petite domestique Fantaisie a eu, il y a plusieurs années, la mauvaise inspiration et le fâcheux caprice de m'amener toute une famille, repêchée je ne saurais dire ni où, ni comment, mais dont j'aurais pu, à son idée, tirer le sujet d'un magnifique roman.

Je me trouvai en présence d'un homme sur la cinquantaine, en veston noir et pantalons clairs, avec les sourcils froncés, le regard revêche à force d'être mortifié ; d'une pauvre femme en deuil de veuve, tenant d'une main une petite de quatre ans et de l'autre un garçon d'un peu plus de dix ans ; d'une jeune femme hardie et provocante, vêtue elle aussi de noir, mais avec un éclat équivoque et tapageur, toute frémissante d'un dédain joyeux et mordant pour le vieux mortifié et pour un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui se tenait distant et renfermé en lui-même, comme s'il méprisait tous les autres. En somme, c'étaient les six personnages comme on les voit maintenant apparaître sur la scène, au début de la comédie. Et l'un, puis l'autre, mais aussi souvent l'un coupant l'autre se mettaient à me raconter leurs tristes histoires, à me crier chacun ses propres explications, à me jeter à la figure leurs passions désordonnées, à peu près comme ils font, dans la comédie, au malencontreux chef de troupe.

Quel auteur pourra jamais dire comment et pourquoi un personnage a surgi dans son imagination ? Le mystère

de la création artistique est le mystère même de la naissance naturelle.

Une femme, en aimant, peut désirer de devenir mère; mais le désir à lui seul, si intense qu'il soit, ne peut suffire. Un beau jour, il se trouve qu'elle est mère, sans qu'elle soit avertie avec précision depuis quand il en est ainsi. De même un artiste, en vivant, reçoit en lui de nombreux germes de vie, et il ne peut jamais dire comment et pourquoi, à un certain moment, l'un de ces germes de vie a pu pénétrer dans son imagination pour devenir, lui aussi, une créature vivante dans un plan de vie supérieur au vain courant de l'existence quotidienne.

Je puis seulement dire que, sans que je susse les avoir jamais cherchés, je trouvai vivant devant moi, vivant au point de pouvoir les toucher, vivant au point de pouvoir en percevoir la respiration, ces six personnages qu'on voit maintenant sur la scène. Et ils attendaient, présents devant moi, chacun avec son tourment secret, et tous unis par la naissance et par le cours de leurs aventures réciproques, que je les fisse entrer dans le monde de l'art, en composant avec leurs personnes, leurs passions et leurs histoires un roman, un drame ou, pour le moins, une nouvelle.

Nés vivants, ils voulaient vivre.

Il faut savoir qu'il ne m'a jamais suffi de représenter une figure d'homme ou de femme, si particulièrement caractéristique fût-elle, pour le seul plaisir de la représenter; de raconter une histoire donnée, joyeuse ou triste, pour le seul plaisir de la raconter; de décrire un paysage pour le seul plaisir de le décrire. Il y a certainement des écrivains, — et nombreux, — qui ont ce désir et qui, quelques-uns, ne recherchent rien d'autre. Ce sont des écrivains d'une nature plus proprement historique.

Mais il y en a d'autres qui, outre ce désir, ressentent un besoin spirituel plus profond, qui leur fait ne pas admettre de figures, d'aventures, de paysages que n'imprègne, pour ainsi dire, un sens particulier de la vie et qui n'acquièrent ainsi une valeur universelle. Ce sont des écrivains d'une nature plus proprement philosophique.

J'ai le malheur d'être du nombre de ces derniers.

Je hais l'art symbolique, où l'image perd tout mouvement

spontané pour devenir machine, allégorie, — effort vain et mal compris, car le fait seul de donner un sens allégorique à une représentation permet de voir clairement qu'on considère déjà celle-ci comme une fable, dépourvue en soi d'aucune vérité imaginative ou effective, et qu'elle est faite pour démontrer une vérité morale quelconque. Le besoin spirituel dont je parle ne peut être satisfait, sinon parfois et pour une fin d'ironie supérieure, — comme c'est le cas avec Arioste, — par un allégorisme symbolique semblable. Celui-ci part d'un concept, il est même un concept qui se fait ou cherche à se faire image; celui-là cherche au contraire dans l'image, qui doit rester vivante et libre dans toute son expression, un sens qui lui donne sa valeur.

Or, bien que j'eusse beaucoup cherché, je ne réussissais pas à découvrir ce sens dans les six personnages en question. Et j'estimais par là-même que je n'avais pas à m'occuper de les faire vivre.

Je pensais en moi-même : « J'ai déjà ennuyé mes lecteurs avec des centaines et des centaines de nouvelles. Pourquoi devrais-je les ennuyer encore avec le récit des tristes aventures de ces six malheureux? »

Et, en pensant ainsi, je les éloignais de moi. Ou plutôt, je faisais tout pour les éloigner.

Mais ce n'est pas en vain qu'on donne la vie à un personnage.

Créatures de mon esprit, ces six vivaient déjà d'une vie qui était à eux et non plus à moi, d'une vie qu'il n'était plus en mon pouvoir de leur refuser.

Tant il est vrai que, alors que je persistais dans ma volonté de les chasser de mon esprit, eux, déjà presque entièrement détachés de toute armature narrative, personnages de roman sortis par prodige des pages du livre qui les renfermait, continuaient de vivre pour leur propre compte; ils choisissaient certains moments de la journée pour se représenter à moi, dans la solitude de mon cabinet, et tantôt l'un, tantôt l'autre ou deux à la fois, ils venaient me tenter, me proposer telle ou telle scène à représenter ou décrire les effets qu'on aurait pu en tirer, l'intérêt nouveau qu'aurait pu produire une situation inexpliquée, et ainsi de suite.

Je me laissais vaincre un instant; et il suffisait à chaque fois de cette faiblesse, de cet abandon passager de moi-même pour qu'ils en tirassent un nouveau profit de vie, un accroissement d'évidence et même ainsi d'action persuasive sur moi. Et de cette façon, il devenait peu à peu pour moi d'autant plus difficile de me délivrer d'eux qu'il leur était plus facile de revenir me tenter. A un moment, j'en arrivai même, comme je l'ai dit, à une véritable obsession. Elle dura tant que le moyen d'en sortir ne se présenta pas, tout d'un coup, à mon esprit.

« Pourquoi donc, me dis-je, ne représenté-je pas ce cas tout nouveau d'un auteur qui se refuse à faire vivre certains de ses personnages, nés vivants dans son imagination, et qui, ayant désormais la vie infuse en eux, ne se résignent pas à rester hors du monde de l'art? Ils se sont déjà détachés de moi; ils vivent pour leur propre compte; ils ont acquis la parole et le mouvement; ils sont donc devenus, d'eux-mêmes, dans cette lutte qu'ils ont dû soutenir contre moi pour vivre, des personnages dramatiques, des personnages qui peuvent bouger et parler tout seuls; ils se voient déjà ainsi eux-mêmes; ils ont appris à se défendre contre moi; ils sauront encore se défendre contre les autres. Et alors, voilà! Laissons-les aller où sont accoutumés d'aller les personnages dramatiques pour être en vie : sur la scène. Et allons voir ce qui en résultera. »

Ainsi ai-je fait. Et il est naturellement arrivé ce qui devait arriver : un mélange de tragique et de comique, de fantastique et de réalisme, dans une situation humoristique tout à fait nouvelle et d'autant plus complexe; un drame qui, de lui-même, au moyen de ses personnages respirant, parlant, agissant, qui le portent et le souffrent en eux-mêmes, veut à tout prix trouver le moyen d'être représenté; et la comédie de la vaine tentative pour réaliser scéniquement ce drame inattendu. D'abord, la surprise de ces pauvres acteurs d'une troupe dramatique, qui répètent, le jour, une comédie sur une scène sans coulisses et sans décors; surprise et incrédulité, en voyant apparaître devant eux ces six personnages qui s'annoncent ainsi à la recherche d'un auteur; puis, tout de suite après, l'absence soudaine de la mère en voiles de deuil, leur intérêt instinctif pour le drame qu'ils entrevoient en elle dans les

autres membres de cette étrange famille, drame obscur, équivoque, qui vient s'abattre si inopinément sur cette scène vide et où rien n'est préparé pour le recevoir; et peu à peu, la croissance de cet intérêt à l'irruption des passions en conflit tantôt dans le père, tantôt dans la bru, tantôt dans le fils, tantôt dans la pauvre mère, passions qui cherchent à l'emporter tour à tour l'une sur l'autre, dans une tragique furie où ils se déchirent.

Et voici que ce sens universel cherché d'abord en vain dans ces six personnages, c'est eux, venus d'eux-mêmes sur la scène, qui arrivent à le trouver en eux dans l'excitation de la lutte désespérée que chacun mène contre l'autre et que tous mènent contre le Chef de troupe et les acteurs qui ne les comprennent pas.

Sans le vouloir, sans le savoir, sous la poussée de leur âme surexcitée, chacun d'eux, pour se défendre contre les accusations de l'autre, exprime comme sa passion vivante et son tourment tout ce qui, pendant tant d'années, a constitué les préoccupations de mon esprit : comment, en voulant mutuellement se comprendre, on se trompe, grâce à l'irrémédiable erreur qui provient de l'abstraction vide des mots; comment tout homme a une personnalité multiple selon toutes les possibilités d'être qui se trouvent en chacun de nous; comment enfin il y a un conflit tragique immanent entre la vie qui, continuellement, coule et change, et la forme qui la fixe, immuable.

Deux surtout, parmi ces six personnages, parlent de cette fixité terrible, irrémissible, de leur forme, où ils voient l'un et l'autre exprimé pour toujours, immuablement, leur caractère essentiel, qui signifie, pour l'un, châtiment, et pour l'autre, vengeance; et ils la défendent contre les grimaces jouées et l'inconsciente volubilité des acteurs, ils cherchent à l'imposer au vulgaire Chef de troupe, qui voudrait l'altérer et l'accommoder aux prétendues exigences du théâtre.

Les six personnages ne se présentent point apparemment sur le même plan de formation, mais non parce qu'il y a parmi eux des figures de premier ou de second plan, c'est-à-dire des « protagonistes » et des « seconds rôles », — ce qui serait alors d'une perspective élémentaire, nécessaire pour toute architecture scénique ou narrative, — non plus parce qu'ils ne sont

point tous complètement formés pour ce à quoi ils servent. Ils sont, tous les six, au même point de réalisation artistique, et, tous les six, sur le même plan de réalité, qui est le fantastique comique. Le père, en effet, la bru et même le fils sont réalisés comme esprit; la mère comme nature; comme « présences » le garçon qui regarde en esquissant un geste, et la petite fille, absolument inerte. Ce fait crée entre eux une perspective d'un genre nouveau. Inconsciemment, j'avais eu l'impression qu'il me fallait les faire apparaître certains plus réalisés, — artistiquement, — d'autres moins, d'autres à peine dessinés comme les éléments d'un fait à raconter ou à représenter : les plus vivants, les plus complètement créés, le père et la bru, qui s'avancent naturellement plus loin et guident ou traînent le poids presque mort des autres, l'un, le fils, avec répugnance, l'autre, la mère, comme une victime résignée, entre ces deux petites créatures qui n'ont pour ainsi dire aucune consistance, sauf à peine dans leur apparence, et qui ont besoin d'être conduites par la main.

Et voilà! voilà comment ils devaient justement apparaître chacun à ce stade de création atteint dans l'imagination de l'auteur au moment où celui-ci voulut les chasser de lui-même.

Si j'y réfléchis maintenant, le fait d'avoir saisi cette nécessité, d'avoir trouvé, inconsciemment, le moyen de la résoudre par la perspective, et le mode selon lequel j'ai obtenu celle-ci, me paraissent des miracles. Le fait est que la comédie a été vraiment conçue dans une illumination spontanée de l'imagination, quand, par prodige, tous les éléments de l'esprit s'entendent pour travailler dans un divin accord. Aucun cerveau humain, en travaillant à froid, n'aurait jamais, pour autant qu'il s'y fût efforcé, réussi à pénétrer et à pouvoir satisfaire toutes les nécessités de sa forme. Qu'on n'aille point pour cela comprendre les raisons que je dirai pour en éclairer les valeurs comme des intentions conçues par moi d'avance, lorsque je m'avisai de sa création et dont je prendrais la défense mais seulement comme une découverte que moi-même, ensuite, peu à peu, j'ai pu commencer de faire, et que, certes, je n'arriverai jamais à achever dans les brèves années de ma vie mortelle.

J'ai voulu représenter six personnages qui cherchent un

auteur. Le drame n'arrive pas à se représenter, justement parce que l'auteur qu'ils cherchent fait défaut; et c'est au contraire la comédie de leur vaine tentative qui se représente, avec tout ce qu'elle tire de tragique du fait que ces six personnages ont été refusés.

Mais peut-on représenter un personnage en le refusant? Évidemment, pour le représenter, il faut au contraire l'accueillir dans son imagination et, par suite, l'exprimer. Et, de fait, j'ai accueilli et réalisé ces six personnages; mais je les ai accueillis et réalisés en tant que refusés.

Il faut maintenant comprendre ce que j'ai refusé en eux : non pas eux-mêmes, évidemment, mais leur drame, qui, sans doute, les intéressait d'abord, mais ne m'intéressait pas du tout, pour les raisons déjà indiquées.

Et qu'est-ce qu'un drame, à proprement parler, pour un personnage?

Tout fantôme, toute créature d'art, pour exister, doit avoir son drame, c'est-à-dire un drame dont il est un personnage et pour lequel il est un personnage.

Le drame est la raison d'être du personnage; c'est sa fonction vitale, nécessaire pour qu'il existe.

Mais moi, pour ces six, j'ai donc accueilli l'être, en lui refusant la raison d'être; j'ai pris l'organisme en lui confiant, au lieu de sa fonction propre, une autre fonction plus complexe, dans laquelle celle-ci entrait à peine comme donnée de fait. Situation terrible et désespérée, particulièrement pour deux d'entre eux, — le père et la bru, — qui, plus que les autres, cherchent à vivre et, plus que les autres, ont conscience d'être des personnages, c'est-à-dire d'avoir absolument besoin d'un drame et justement de leur propre drame, qui est le seul qu'ils puissent imaginer pour eux-mêmes et qu'ils voient cependant refusé; situation « impossible », dont ils éprouvent le désir de sortir à n'importe quel prix, car c'est pour eux une question de vie ou de mort. Et il est bien vrai qu'en fait de raison de vivre, de fonction, je leur en ai donné une autre, précisément cette situation « impossible » : le drame pour les refusés d'être à la recherche d'un auteur; mais que ce soit là une raison d'être, que ce soit devenu, pour eux qui avaient déjà une vie propre, la véritable fonction, nécessaire et suffi-

sante, de leur vie, ils ne peuvent pas non plus le soupçonner. Si quelqu'un le leur disait, ils ne le croiraient point : pourquoi? Est-il possible de croire que l'unique raison de notre vie soit tout entière dans un tourment qui nous apparaît injuste et inexplicable?

Je ne puis m'imaginer, par suite, sur quelle base repose la remarque qui m'a été faite que le personnage du père n'était pas celui qu'il aurait dû être, qu'il sortait de sa qualité, de sa position de personnage, en envahissant à diverses reprises et en faisant sienne l'activité de l'auteur. Moi, qui entends bien qui ne m'entend pas, je comprends bien que cette remarque provient du fait que le personnage exprime comme sien un effort spirituel qui est reconnu comme le mien. Mais c'est tout naturel et cela ne signifie absolument rien. A part la considération que cet effort spirituel dans le personnage du père, dérive, en tant qu'il a souffert et vécu, de causes et de raisons qui n'ont rien à voir avec le drame de mon expérience personnelle, — considération qui, à elle seule, enlèverait toute consistance à la critique, — je veux montrer qu'autre chose est l'effort immanent de mon esprit, — effort que je puis en toute légitimité, à condition qu'il y devienne organique, réfléchir dans un personnage, — et autre chose l'activité de mon esprit développée dans la réalisation de ce travail, c'est-à-dire l'activité qui parvient à former le drame de ces six personnages en quête d'auteur. Si le père eût participé à cette activité, s'il eût concouru à former le drame de l'absence d'un auteur pour ces personnages, alors certes, et seulement alors, on aurait raison de dire qu'il est de temps en temps l'auteur lui-même, et que, par suite, il n'est pas ce qu'il devrait être! Mais le père, ce qui est son être, « le personnage en quête d'auteur », il en souffre et il ne le crée pas, il en souffre comme d'une fatalité inexplicable et comme d'une situation de laquelle il cherche de toutes ses forces à se libérer et à se dégager; il est donc vraiment « le personnage en quête d'auteur », et rien de plus, même s'il exprime comme étant le sien l'effort de mon esprit. S'il eût participé à l'activité de l'auteur, il s'expliquerait parfaitement cette fatalité; il se verrait, en effet, accueilli, fût-ce même comme personnage refusé, mais tout de même toujours accueilli dans la matière imaginative

d'un poète et n'aurait plus de raison de souffrir de ce désespoir à ne trouver personne qui affirme et compose sa vie de personnage; je veux dire qu'il accepterait de fort bon gré la raison d'être que lui donne l'auteur et, sans regret, il jetterait aux orties la sienne propre, en envoyant au diable ce Chef de troupe et ces acteurs auxquels il a au contraire recours, comme à une seule voie de salut.

Il y a un personnage, celui de la mère, à qui, par contre, il n'importe point du tout qu'il soit vivant, si l'on considère qu'être vivant soit une fin en soi. Elle n'a pas le moindre doute, elle, de n'être plus en vie, et il ne lui est jamais passé par l'esprit de se demander comment, pourquoi, de quelle façon elle l'est. Elle n'a pas conscience, en somme, d'être un personnage; au point que, jamais, pas même un instant, elle n'est détachée de son « rôle ». Elle ne sait pas qu'elle a un « rôle ».

Elle le joue d'une façon parfaitement organique. En effet, son rôle de mère ne comporte pas de mouvements spirituels, et elle ne possède pas d'esprit; elle vit dans une continuité de sentiment, sans solutions de continuité, et, ainsi, elle ne peut acquérir la conscience de sa vie, ce qui revient à dire la conscience d'être un personnage. Mais, avec tout cela, elle aussi cherche, à sa façon et pour ses propres fins, un auteur; elle semble jusqu'à un certain point contente d'avoir été menée devant le Chef de troupe. Est-ce parce qu'elle espère, elle aussi, *tirer vie* de celui-ci? Non; parce qu'elle espère que le Chef de troupe lui fera représenter une scène avec le fils, et où elle mettrait tout ce qu'elle pourrait de sa propre vie; mais c'est une scène qui n'existe pas, qui n'a jamais eu et ne pourrait jamais avoir lieu. Tant elle est inconsciente d'être un personnage, c'est-à-dire inconscients de la vie qu'elle peut avoir, fixée et déterminée tout entière, en chaque instant, dans tous ses gestes et dans toutes ses paroles.

Elle se présente avec d'autres personnages sur la scène, mais sans comprendre ce qu'ils lui font faire. Évidemment, elle imagine que la folie d'être en vie, par laquelle le mari et la fille sont assaillis et qui la fait se retrouver aussi sur la scène, n'est pas autre chose que l'une des extravagances incompréhensibles habituelles chez cet homme torturé et

torturant, est, — horrible! horrible! — une nouvelle et équivoque invention de sa pauvre fille égarée. Elle est entièrement passive. Les événements de sa vie et la valeur que ceux-ci ont prise à ses yeux, son caractère même sont bien des choses qu'on dit des autres et qu'elle ne contredit qu'une fois, parce que l'instinct maternel se réveille et se rebelle en elle pour montrer qu'elle ne veut point du tout abandonner ni son fils, ni son mari, parce que son fils lui a été enlevé et que son mari l'oblige à l'abandon. Mais elle ne rectifie que des données de fait; elle ne sait et ne s'explique rien.

C'est, en somme, la nature. Une nature fixée dans une figure de mère.

Ce personnage m'a donné une satisfaction d'un nouveau genre, que je ne tairai point. Presque tous mes critiques, au lieu de le qualifier, comme à l'ordinaire, d' « inhumain », — ce qui semble être le caractère particulier et incorrigible de toutes mes créations, indistinctement, — ont eu la bonté de noter, « avec un véritable plaisir », qu'il était finalement sorti de mon imagination une figure *tout humaine.* Cette louange, je me l'explique de la façon suivante : la pauvre mère, tout attachée à son attitude de mère, sans la possibilité de libres mouvements spirituels, c'est-à-dire espèce de morceau de chair vivant entièrement par ses fonctions de procréer, d'allaiter, de soigner et d'aimer sa progéniture, sans avoir, pour cela, besoin de faire marcher sa cervelle, réalise en soi le « type humain » véritable et parfait. Il en est à coup sûr ainsi, parce que rien ne paraît plus superflu que l'esprit dans un organisme humain.

Mais les critiques, avec cet éloge même, ont voulu se débarrasser de la mère sans se soucier d'atteindre ce noyau de valeurs poétiques que, dans la comédie, le personnage signifie. Figure tout humaine, oui, parce que dépourvue d'esprit, c'est-à-dire inconsciente d'être ce qu'elle est et ne s'occupant pas de se l'expliquer. Mais le fait d'ignorer d'être un personnage ne se résout pas à supprimer celui-ci. Voilà le drame, dans ma comédie. Et l'expression la plus vivante du drame surgit dans le cri de la mère au Chef de troupe, qui lui faisait voir que tout était déjà arrivé et qu'il n'y avait plus dès lors pour elle de raison pour pleurer de nouveau : «Non! Il en

arrive encore! Il en arrive toujours. Mon supplice n'est pas fini, monsieur! Je suis toujours vivante et présente, à chaque instant de mon supplice, qui se renouvelle toujours vivant et présent. » Et cela, elle le *sent*, sans en avoir conscience, et ainsi comme une chose inexplicable; mais elle le sent dans un tel sentiment de peur qu'elle ne pense même point que ce soit une chose à s'expliquer à soi-même ou aux autres. Elle le sent, et il suffit. Elle le sent comme une douleur, et cette douleur, immédiate, crie. C'est ainsi qu'en elle se réfléchit la fixité de sa vie dans une forme qui tourmente, d'une autre façon, le père et la bru. Ceux-ci, esprit; elle, nature : l'esprit se rebelle contre cette forme, ou, comme il peut, cherche à en profiter; la nature, à moins d'être poussée par l'aiguillon du sentiment, se contente d'en pleurer.

Le conflit immanent entre la vie et la forme est la condition inexorable, non seulement dans l'ordre spirituel, mais aussi dans l'ordre naturel. La vie qui s'est fixée, pour être, dans notre forme corporelle, tue peu à peu sa forme. La douleur de cette forme fixée est le vieillissement irréparable, continu, de notre corps. La douleur de la mère, est, de la même façon, passive et perpétuelle. Montré sous trois faces, mis en valeur dans trois drames différents et contemporains, ce conflit immanent trouve ainsi dans la comédie son expression la plus accomplie. Et, de plus, la mère démontre encore la valeur particulière de la forme de vie créée par l'esprit humain, c'est-à-dire de la forme artistique, forme qui ne fige ni ne tue sa vie, et que la vie ne consume point : de là, son cri au Chef de troupe. Si le père et la bru reprenaient cent mille fois de suite leur scène, toujours, au point fixé, au moment où la vie de l'œuvre d'art doit être exprimée par ce cri, toujours ce cri retentirait; inaltéré et inaltérable dans sa forme, mais non comme une répétition mécanique, non comme une reprise exigée par des nécessités extérieures, mais bien, chaque fois, vivant et comme nouveau, né soudainement ainsi pour toujours : embaumé vivant dans sa forme imputrescible. C'est ainsi que, toujours, en ouvrant le livre, nous trouverons Francesca vivante en train de confesser à Dante son doux péché; et si, cent mille fois de suite, nous relisons ce passage, cent mille fois de suite Francesca redira ses paroles, non pas

en les répétant mécaniquement, mais en parlant chaque fois pour la première fois avec une si vivante et si soudaine passion que Dante, chaque fois, en perdra le sentiment.

Tout ce qui vit, par le fait même de la vie, a une forme, et, par cela même, doit mourir : — sauf l'œuvre d'art, qui, précisément, vit, à jamais, dans la mesure où elle est forme.

La naissance d'une créature de la fantaisie humaine, naissance qui est le passage du seuil entre le néant et l'éternité, peut se produire, elle aussi, soudain, une nécessité amenant la procréation. Dans un drame imaginé, il y a un personnage qui sert à faire ou à dire une certaine chose nécessaire : voilà que le personnage est né et qu'il est précisément celui qu'il devait être. C'est ainsi que naît madame Pace au milieu des six personnages, et elle apparaît comme un miracle ou une ficelle sur cette scène, où tout se passe de façon réaliste. Mais ce n'est pas une ficelle. La naissance est réelle, le nouveau personnage est vivant, non parce que vivant déjà, mais parce que né heureusement comme justement le comporte sa nature de personnage, pour ainsi dire, « obligé ». Et il s'est produit ainsi une rupture, un brusque changement de plan de réalité dans la scène, parce qu'un personnage ne peut naître de cette façon que dans la fantaisie du poète, non point certes sur les planches d'un théâtre. Sans que personne s'en soit avisé, j'ai changé tout d'un coup la scène; je l'ai recueillie à ce moment dans ma fantaisie, sans l'enlever de dessous les yeux des spectateurs, et c'est ainsi que je leur ai montré, au lieu de la scène, mon imagination dans l'acte de créer sous l'aspect de cette scène même. Le changement soudain et incontrôlable d'apparence d'un plan de réalité à un autre est un miracle, de l'espèce de ceux qu'accomplit le Saint qui fait mouvoir sa statue, laquelle, à ce moment, n'est plus certainement ni en bois, ni en pierre; mais ce n'est pas un miracle arbitraire. Cette scène aussi, parce qu'elle accueille la réalité fantaisiste des six personnages, n'existe pas par avance et en vertu d'un plan préparé; tout s'y fait, tout s'y meut, tout s'y tente de façon imprévue. Même le plan de réalité du lieu où change et rechange cette vie informe qui soupire après sa forme, arrive ainsi à se déplacer, organiquement. Quand j'ai imaginé de faire naître tout d'un coup madame Pace sur la scène, j'ai senti que

je pouvais le faire, et je l'ai fait; si j'eusse prévu que cette naissance me déplacerait et me transformerait, silencieusement et pour ainsi dire sans y prendre garde, en un instant, le plan de réalité du drame, je ne l'aurais certes point fait, saisi que j'eusse été par son illogisme apparent. Et j'aurais fait une malheureuse blessure à la beauté de mon œuvre, dont m'a garé la ferveur de mon esprit, car, contre une logique apparente et mensongère, cette naissance fantastique est soutenue par une véritable nécessité qui a une mystérieuse corrélation organique avec toute la vie de l'œuvre.

Que quelqu'un aille maintenant me dire qu'elle n'a point toute la valeur qu'elle pourrait avoir, parce que son expression n'est pas composée, mais chaotique, parce qu'elle pèche par romantisme, — je sourirai.

Je comprends pourquoi on a pu me faire cette observation. C'est que, dans mon travail, la représentation du drame où sont entraînés les six personnages apparaît tumultueuse et ne procède jamais de façon ordonnée : il n'y a pas de développement logique, il n'y a pas d'enchaînement dans les événements. C'est très vrai. Je n'aurais même pas pu trouver, en la cherchant la lampe à la main, une façon plus désordonnée, plus bizarre, plus arbitraire et plus compliquée, c'est-à-dire plus romantique, de représenter « le drame où sont entraînés les six personnages ». C'est très vrai; mais je n'ai pas du tout représenté ce drame; j'en ai représenté un autre, — et je ne m'arrêterai pas à redire lequel! — où, parmi les autres belles choses que chacun, selon ses goûts, y peut retrouver, il y a justement une discrète satire des procédés romantiques : dans mes personnages, si échauffés à vaincre, dans les rôles que chacun d'eux tient dans un certain drame, alors que je les présente comme des personnages d'une autre comédie qu'ils ne connaissent ni ne soupçonnent, de sorte que cette surexcitation passionnelle, et propre aux procédés romantiques, est comiquement placée, campée sur le vide. Et le drame des personnages, représenté non comme s'il se fût organisé dans mon imagination, comme s'il y eût été accueilli, ne pouvait consister dans mon travail que comme « situation » et dans le développement de celle-ci; il ne pouvait se manifester que par touches, en tumulte et en désordre, au moyen de raccourcis violents,

d'une façon chaotique : continuellement interrompu, dévié, contredit, et même nié par l'un de ses personnages, et, par deux autres, pas même vécu.

Il y a un personnage, — celui qui « nie » le drame qui en fait un personnage, le fils, — qui tire tout son relief et sa valeur de ce qu'il est un personnage, non de la « comédie à faire », — laquelle, comme telle n'apparaît pour ainsi dire pas, — mais de la représentation que je fais d'elle. Il est, en somme, le seul qui ne vive que comme un « personnage en quête d'auteur », au point que l'auteur qu'il cherche n'est pas un auteur dramatique. Celui-là ne pouvait non plus être autrement : l'attitude du personnage est tellement organique dans ma conception qu'il est logique que, dans la situation, il détermine une plus grande confusion et un plus grand désordre, en même temps qu'un autre motif de contraste romantique.

Mais c'est précisément ce chaos, organique et naturel, que je devais représenter; et représenter un chaos ne signifie pas du tout représenter chaotiquement, c'est-à-dire romantiquement. Et que ma représentation soit tout autre que confuse, mais au contraire fort claire, simple et ordonnée, c'est ce que démontre l'évidence avec laquelle, aux yeux de tous les publics du monde, apparaissent l'intrigue, les caractères, les plans fantaisistes et réalistes, dramatiques et comiques du travail, et, pour ceux qui ont des yeux plus perçants, le mode selon lequel s'expriment les valeurs, à coup sûr peu habituelles, ni banales, qui y sont renfermées. Grande est la confusion des langues entre les hommes, si des critiques ainsi faites trouvent tout de même des mots pour s'exprimer. Cette confusion est d'autant plus grande qu'est parfaite l'intime loi d'ordre qui, obéie en toute chose, fait classique et typique mon œuvre et défend qu'on parle de sa chute : quand, devant tous ceux qui ont désormais compris qu'on ne crée pas la vie par artifice, et que le drame des six personnages, dès lors que fait défaut l'auteur qui leur donne une valeur dans son esprit, ne pourra pas se représenter, à l'instigation de l'un d'eux, vulgairement anxieux de savoir comment le fait s'est déroulé, ce fait, rappelé par le fils dans la succession matérielle de ses instants, dépourvu du moindre sens et, par

du suite, dégagé du besoin d'être exprimé en langage humain, mais avec sa voix matérielle elle-même, par la seule raison qu'il était arrivé, arrive : il s'abat, brutal, inutile, avec la détonation d'une arme mécanique, sur la scène, brisant et dispersant la stérile tentative des personnages et des acteurs que le poète n'a pas assistés.

Si ma modestie ne peut accepter l'affirmation de G.-B. Shaw, à savoir que les « Six personnages en quête d'auteur » constituent l'œuvre la plus originale et la plus puissante de tous les théâtres, antiques et modernes, de toutes les nations, ma conscience sait bien que leur apparition dans l'histoire du théâtre italien marque une date qu'on ne pourra oublier.

LUIGI PIRANDELLO

AU MAROC[1]

IV

Enfin voici Fez, la ville profonde, la ville sans évidence. Meknès, en comparaison, ne me paraît qu'un tableau et Marrakech qu'un mirage. Fez, au contraire, enfonce ses racines dans un passé qui la nourrit encore. Souvent, après mes promenades, je m'étonnais de ne pouvoir rattacher à aucune sensation prédominante l'impression puissante que je gardais d'elle. Mais, comme ces sceaux qui, pendant à un manuscrit que nous ne savons pas lire, avertissent notre ignorance qu'il s'agit d'un diplôme royal, ainsi la vieille ville, sans me livrer son secret, me donnait des signes de son importance : dans une rue étroite, encaissée comme un sentier entre deux falaises, un jeune cavalier, à contre-jour, venait vers moi d'une seule masse, comme pour me renverser; ou bien, au contraire, j'apercevais, assis sur sa mule au poil brillant, au joli harnais rouge, un notable que deux serviteurs escortaient, bourgeois de Fez, comme, au Moyen âge, on a pu être bourgeois de Paris; ou bien enfin, après avoir longtemps marché dans des ruelles farouches, que se partageaient avec rigueur le soleil et l'ombre, un mur blanc, nu, fermé, s'imposait à moi avec une telle force de refus que je m'arrêtais; et me rappelant alors les noirs panneaux de laque lisses et brillants, que, dans les rues de Canton, à l'autre bout du monde, mes yeux rencontraient partout, il me

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet.

semblait que, comme la Chine, là-bas, protégeait son âme par la politesse, l'Islam, ici, défendait la sienne par le silence.

***

Fez a cependant son lieu d'étalage; ce sont les souks. Ils ne sont point spacieux et un peu vacants, comme ceux des autres villes marocaines, mais, au contraire, étroits et serrés, de sorte que j'y retrouvais cette impression, qu'on éprouve si souvent en Asie, de n'être pas dehors, dans cet espace forain dont la fadeur inonde nos villes, mais, au contraire, pris et enveloppé dans l'intérieur d'une seule demeure immense. Les nattes tendues comme des plafonds confirment encore l'illusion. Ces passages entre les boutiques sont moins des rues que des corridors; ce sont de vraies chambres, ces places familières où les artisans s'installent sans craindre d'être dérangés, celle où les tisserands travaillent tout à leur aise, vieillards et enfants, reliés les uns aux autres par un entrecroisement de fils blancs. Quoique rien ne soit disposé pour l'effet, parfois les choses s'arrangent; la porte d'un fondouk se présente noblement, une petite fontaine rit de tous ses carreaux vernissés, sous un auvent de cèdre sculpté, et le vieux bois qui, dans les cours des médersas, semble associé, comme un époux, au plâtre qui s'use avec lui, parait s'appuyer, ici, comme un aïeul caduc, à l'éternelle jeunesse des faïences. La première fois que j'entrai dans ces souks, c'était le matin, il avait plu, une crème de boue couvrait le sol. Soudain j'ai cru qu'un prince se promenait entre les boutiques et qu'il y faisait ses emplettes, en jetant partout des poignées d'or. C'était le soleil. Alors j'ai vu les broderies, les harnais, les babouches, les coussins de cuir, et ailleurs les lampes, les plateaux de cuivre. Des portefaix divisaient la foule, des hommes, poussaient leur âne, dont ils piquaient parfois la plaie vive, couleur de corail. Un marchandage grave et lent reliait à peine un marchand distrait à un acheteur indécis. Plus loin, je retrouvai les teinturiers. Dans des cavernes fumantes, ils faisaient leur miracle obscur, parmi de grands chaudrons de cuivre rose, dont l'un offrait aux yeux son intérieur étamé,

où des marques rondes de clous luisaient comme les ventouses d'un poulpe. En revenant dans ces labyrinthes, il m'arriva souvent de m'y égarer, et le sentiment de m'être perdu donnait quelque chose de plus vif et de plus cru aux spectacles que je surprenais. Un homme qui remuait des piments semblait plonger ses mains dans les flammes. Un vendeur de fruits se servait d'une balance dont le plateau de cuivre était fait d'un vieux plat vénitien. Un arbre, tranquillement implanté au milieu de la rue, augmentait la familiarité de ces lieux. Une petite fontaine s'offrait à mes yeux et les carreaux qui la décoraient brillaient comme des fleurs nourries par son eau. Enfin, je me retrouvais, je revenais par des rues où, de nouveau, j'étais presque seul. Cependant, accroupie dans l'ombre et la main dans le soleil, une jeune femme, le bas du visage voilé, offrait timidement, au bout de ses doigts, une bague qu'elle voulait vendre. Ce pauvre bijou ne me tentait pas, j'aurais plutôt voulu acheter ses yeux.

***

Dans les villes d'Europe, même anciennes, celui qui veut, de leur présent, revenir à leur passé, ressemble à ces voyageurs qui, remontant un fleuve, sont arrêtés par une cascade. Ici, au contraire, aucun accident ne sépare ce qui est de ce qui fut. Derrière la ville d'aujourd'hui, avec ses souks où chaque métier garnit une rue, se tient encore celle qu'a décrite Léon l'Africain, obscure et enluminée. Il y régnait cet ordre sans rigueur logique qui fut aussi, au moyen âge, celui de l'Europe, cette variété vivace qui est le contraire de l'insipide uniformité moderne. Moins brillante et moins prospère que sous les rois mérinides, Fez, au commencement du XVIe siècle, était encore une vraie capitale, où les raffinements de l'Asie venaient s'amincir sur un fonds sauvage. Non loin de la ville neuve, la vieille ville, enfermée dans une enceinte à sept portes, était divisée en douze quartiers. Elle avait sept cents mosquées, dont cinquante plus importantes. Elle avait des hôpitaux, des écoles, et plus de cent bains, et deux cents hôtelleries. Les hôteliers formaient la corporation la plus décriée. C'étaient

des hommes efféminés, perdus de vices; ils avaient le droit de vendre du vin, et toutes les débauches se faisaient chez eux. Les portefaix, au contraire, au nombre de trois cents, étaient les meilleures gens du monde. Ces colosses au cœur simple s'aimaient comme des frères, partageaient leur gain et, quand l'un d'eux venait à mourir, les autres prenaient soin de sa famille. La diversité des métiers était innombrable, et, par l'hérédité de la profession, par la façon à la fois acharnée et machinale dont chaque artisan s'attachait à son labeur, sans jamais s'en laisser distraire, ni empiéter sur la besogne d'un autre, ce spectacle devait rappeller celui du monde animal. Comme un oiseau persiste à répéter le chant de l'espèce, comme le pivert cogne sur son arbre, comme la fauvette guette les abeilles, comme l'hirondelle sabre, de son aile courbe, les essaims de moucherons, ainsi, dans cet enchevêtrement de ruelles, avec autant d'obstination, avec aussi peu de choix, les dinandiers ne se fatiguaient pas de battre le cuivre, les armuriers de polir le métal, les verriers de souffler le verre. Dans plus de cinq cents maisons, grandes et belles comme des palais, vingt mille tisserands étaient en besogne. Il y avait des cordonniers qui travaillaient pour le peuple, d'autres qui ne chaussaient que les seigneurs, d'autres qui ne faisaient de souliers que pour les enfants, et ceux-là seuls occupaient cinquante boutiques. Les souliers étaient du reste une des pièces du costume où se marquaient le rang et la richesse des gens. Comme la boue était très gluante, on portait, les jours de pluie, des galoches dont les plus belles étaient incrustées de marqueterie. Certains artisans ne faisaient que des cages à poules, d'autres ne faisaient que des seaux de cuir, d'autres que des éperons : ceux qui vendaient uniquement de petits balais de palmes occupaient cinquante boutiques. Les couturiers remplissaient trois rues, les marchands de toile en remplissaient deux, les drapiers avaient cent boutiques, les draps d'Europe étaient vendus par des Maures grenadins. Certains métiers dépendaient du fleuve, qui mettait en branle quatre cents moulins; les teinturiers, les corroyeurs, les tanneurs vivaient sur ses bords. Les blanchisseurs rendaient le linge si pur et si neuf qu'on doutait que ce fût celui qu'on leur avait remis. Il y avait des tourneurs, il y avait des ciriers,

il y avait des doreurs. Comme les lances étaient très longues, il fallait aux artisans qui les faisaient des chambres plus grandes qu'aux autres. Sur une place, qu'on appelait la place de la fumée, on vendait des beignets, des gâteaux, des saucisses et ce pain frit dont les habitants de Fez étaient friands et qu'ils mangeaient avec du rôti et avec du miel. Une autre place était celle du chanvre, où des mûriers donnaient du couvert; les femmes y vendaient et y achetaient de la toile; elles se disputaient aigrement et souvent même en venaient aux coups, pour le plus grand plaisir des regardants. Les vendeurs de vases avaient cent boutiques, les vendeurs de paille en avaient dix. Ailleurs on étalait des cordons, des houppes, ailleurs ces raides ceintures de soie qui faisaient la parure des femmes, ou bien du coton filé, ou bien du coton non filé. Ailleurs on vendait des esclaves, négresses et nègres. Les besoins de l'esprit n'étaient guère moins considérés que ceux du corps : pour quarante boutiques de bouchers, il y en avait trente de libraires. Les échoppes des vendeurs d'huile et de fromage se signalaient par des vases de majolique, les plus beaux qu'on pût voir, mais les boutiques les plus somptueuses, comme, aujourd'hui encore, c'est le cas en Chine, étaient celles des apothicaires. Les pêcheurs tiraient du fleuve quantité d'aloses, qu'ils venaient offrir aux passants. Il y avait abondance de lait, de légumes, de fruits qui, sauf les pêches, étaient excellents. Vingt-cinq boutiques de marchands de fleurs éblouissaient de leurs bouquets ces rues obscures.

A ces industries s'en ajoutaient de plus secrètes et de plus savantes. Les magiciens étaient innombrables. Certains savaient les formules qui conjurent les génies. D'autres devinaient l'avenir d'après la cabale, et ils traçaient sur le sol des figures où tout ce qui existe était représenté, si vastes et si compliquées que, même en s'y mettant à plusieurs, il leur fallait tout un jour d'été pour les dessiner. D'autres, pour prédire, regardaient fixement un vaisseau de verre plein d'eau, où ils apercevaient les démons qui volent au-dessus du monde, et quand ces escadrons ailés descendaient vers la terre, afin d'y camper, le devin prenait ce temps pour les interroger, et ils répondaient par des clignements d'yeux et

des gesticulations des doigts. Ou bien l'on faisait venir une femme connue pour avoir commercé avec un démon blanc. Alors cette femme se parfumait, pour attirer son étrange époux; bientôt sa voix s'altérait et le démon parlait par sa bouche. Des hommes sortaient de la ville et s'en allaient, à l'écart, chercher des trésors dans les ruines. Les alchimistes, dans les cours de la grande mosquée, s'entretenaient de leur art et, quoiqu'ils se parlassent confidemment, on les reconnaissait à l'odeur de soufre qu'ils gardaient de leurs opérations. Tandis que les sorciers murmuraient leurs charmes et multipliaient leurs enchantements, les poètes, victimes d'une magie plus sûre et plus simple, faisaient des vers, en langue vulgaire, où ils chantaient leurs amours.

Pendant que les gens sages mesuraient leurs forces, dans les lents et studieux combats des échecs, les jeunes gens, dans la campagne, joutaient à coups de pierres et à coups de bâtons et ils se malmenaient tellement qu'il n'était pas rare qu'il y eût des morts parmi eux. Un des faubourgs de la ville était réservé aux lépreux, les autres servaient d'asile aux prostituées et aux pauvres gens, et ces quartiers avaient leurs marchés, leurs foires, qui finissaient le soir dans les ripailles et la débauche. La variété des sectes religieuses recouvrait de grands désordres. Des docteurs douteux se réunissaient, avec leurs disciples, dans des festins qu'une orgie achevait. Les mystiques les plus purs enveloppaient leur doctrine dans de brûlants vers d'amour. Certains poètes enlaçaient leur poésie à leurs vices et, dans les tavernes où ils buvaient du vin en maniant et en respirant des fleurs, ils chantaient les adolescents dont ils étaient épris. Mais il suffisait à d'autres, pour être inspirés, d'admirer les taches splendides faites par les linges que les blanchisseurs étendaient sur l'herbe, au bord du fleuve. Les sultans mérinides, au XIVe siècle, avaient présidé à des concours poétiques, où le vainqueur recevait cent ducats, un cheval et une esclave, et d'où personne ne partait sans quelque présent. Cet usage s'était perdu, mais il restait toujours à Fez beaucoup de poètes. Dans les cimetières qui entouraient la ville, chaque stèle portait une inscription en vers. Les unes, pieuses, encourageaient les croyants;

d'autres mélancoliques, près de ces jardins et de ces vergers où vivre est si doux, plaignaient seulement la brièveté de la vie.

Les seigneurs traversaient le peuple des rues, habillés avec un luxe brutal, portant des plaques d'or et d'argent sur leurs baudriers, mais leur arrogance, si grande qu'elle fût, ne l'emportait pas sur la morgue des docteurs de la loi, enveloppés dans leurs manteaux aux larges manches. Des juifs se coulaient dans la foule, avec leur turban noir, leurs misérables sandales de jonc. Le chef de la police passait de boutique en boutique, escorté de ses officiers, pour veiller à l'honnêteté du trafic. Des gardes promenaient un voleur tout nu, qui annonçait lui-même sa faute. D'autres hommes nus couraient dans la foule, qui étaient fous ou faisaient semblant, et que le peuple, à ce titre, vénérait comme des saints Des baladins montraient des singes et des serpents, des charlatans vendaient au vulgaire des charmes et des billets enchantés. Les femmes de condition avaient deux sortes d'ajustements, selon la saison. L'été, elles portaient des robes blanches, d'or et de soie, avec un voile du fil le plus fin, aux coins brodés d'écarlate. L'hiver, leur costume était plus lourd et plus coloré. C'étaient, sur de longs caleçons plissés, des camisoles de soie ou de drap, brodées d'or et de perles, et ornées d'une quantité de petits boutons. Des coiffures de perles et d'or couvraient leurs cheveux nattés, et leurs pendants d'oreilles étaient si chargés de pierreries qu'il fallait les rattacher l'un à l'autre par un cordon de soie, noué sur la tête, afin que les oreilles n'eussent pas à en supporter tout le poids. Elles avaient un anneau d'or ou d'argent à chaque poignet, un autre, plus gros, à chaque cheville, et tant de coquetterie finissait pas de petits souliers très justes, du plus joli maroquin, et bordés de soie de couleur. Elles étaient belles, et très amoureuses. La plupart des maisons avaient une tour, où elles se réunissaient pour s'égayer et se divertir. Comme il y avait une vie des rues, il y en avait une des toits, non point seulement ces ébats des femmes, ni le passage d'un amant furtif, d'une terrasse à une autre; beaucoup de gens se plaisaient à élever des pigeons; ils les lâchaient le matin et, comme en extase, les regardaient s'enfoncer dans la lumière. Mais

parfois ces oiseaux s'égaraient, à leur retour, ce qui donnait lieu à des piques avec les voisins, sans compter que d'autres amateurs se tenaient aux aguets, un petit filet à la main, prêts à coiffer le pigeon qui se poserait sur leur toit.

Parmi ces habitants de Fez, musulmans et juifs, les riches ne manquaient pas. Mais leur richesse était peureuse. Il fallait avant tout échapper aux espions du sultan. Lorsqu'il avait remarqué la fortune d'un particulier, il le nommait à un grand emploi, pour hériter de lui, à sa mort. Le sultan, du reste, s'éloignait aussi de son peuple, et vivait dans son palais de Fez la neuve, enveloppé de ses pages, de ses négresses, de ses femmes. La même méfiance allait et revenait du maître aux sujets. Sur le moindre soupçon, le monarque faisait mettre à mort les gens qu'on lui dénonçait, quand ce n'étaient pas les dénonciateurs. Parfois, cependant, pour une fête solennelle, ou quand il se mettait en campagne, le sultan sortait. D'abord chevauchaient les porte-enseignes, avec leurs étendards carrés de gros taffetas, traversés d'une inscription. Puis venaient les timbaliers, n'ayant chacun qu'une timbale, d'un côté de leur cheval, à laquelle un lingot de plomb faisait contrepoids, de l'autre côté. Ils la battaient si violemment que le son qu'ils en tiraient, arrosé de l'aigreur des trompettes, avait quelque chose d'horrible qui faisait bondir le cœur. Derrière eux avançaient le grand écuyer avec ses gens, le grand vivandier avec les officiers de bouche, puis le maître des cérémonies, puis tout ce qui écrivait, juges, greffiers, secrétaires. Enfin, précédé de ses parents, accompagné du vizir, apparaissait le sultan. Il était vêtu presque pauvrement. Ses estafiers l'entouraient. Trois officiers portaient son épée, son arbalète et son bouclier; le quatrième portait ses chaussures de parade, qui étaient ornées et magnifiques. Ensuite venait la maison royale avec les eunuques. Des arbalétriers et des arquebusiers fermaient la marche. Ainsi, tandis qu'à Delhi, à Ispahan, à Constantinople, la pompe du grand Mogol, celle du Sophi, celle du grand Turc éblouissaient toute l'Asie, ce cortège plus rude et plus pauvre était comme la dernière fusée de l'Islam, avant l'Océan, où finit le monde.

***

Tout cela dure encore, amoindri, étiolé, mais non pas changé, et le fait que cette continuité en est à ses derniers jours augmente le charme. Il subsiste, à Fez, cent quarante corporations, apprentis, artisans et maîtres. Dans les souks où les machines n'ont pas encore ravi son bonheur à la main de l'homme, les outils cognent toujours sur le métal, le cuir et le bois, et livrent à la matière ce combat amical qu'on appelle le travail. Si la ville n'est plus couverte d'un tourbillon de démons, il reste des sorciers, des enchanteurs pour en retenir quelques-uns, comme ces fumées qui s'attachent aux derniers brandons d'un feu qui s'éteint. Dans ces maisons secrètes doit bien se cacher quelque rêveur, qui étudie encore la nature et la vie des sept métaux, selon les livres de Djeber. Les amis se réunissent toujours à la nuit tombante, pour se communiquer des vers. Ils ne se parlent point fiévreusement, comme chez nous, et ne craignent pas de laisser, entre les poèmes qu'ils se disent, naître un poème de silence. Quand la cigogne de leur maison est malade, les paysans ont gardé l'habitude de l'apporter à l'hôpital des fous, afin qu'on l'y soigne, et ils n'ont pas cessé de croire que ces cigognes ont été autrefois des hommes et que, dans les îles lointaines où elles passent la moitié de l'année, elles reprennent la forme humaine. Des notaires se tiennent toujours, dans leurs loges, auprès de la grande mosquée. Je revois les deux qu'on me fit connaître un matin. Ils étaient tout habillés de blanc, un léger vêtement de mousseline se répandait, comme une brume, sur les contours de cette massive blancheur, et tout, en eux, leur sourire, leur air noble et indulgent, achevait de leur donner la douceur et la gravité des beaux nuages. Dans l'enchevêtrement des ruelles, comme des viscères dans le réseau des veines et des artères qui les nourrissent, vivent toujours les monuments anciens, la grande mosquée et, près d'elle, pareil au foie près du cœur, celle où dort le protecteur de Fez, le second Moulay Idriss. Sans avoir le droit d'y entrer, je les longeais lentement. Par les portes ouvertes, j'apercevais l'intérieur profond de la Karaouine, ses piliers massifs, son ombre austère où penchait un lustre énorme. La mosquée de Moulay-Idriss,

au contraire, remplie et enluminée, a cette chaleur, cette richesse, des endroits où l'adoration, au lieu de s'évaporer dans l'abstrait, se prend à un homme. C'est le sanctuaire le plus vénéré du Maroc, un peuple entier y parle à son saint. Tandis que, dans la mosquée voisine, les croyants ne manifestent que leur soumission, ce qui s'exprime ici, ce sont les prières secrètes, et souvent inavouables, de la convoitise et des passions. Une plaque de carmin, sur le pavé, annonçait qu'on venait de sacrifier des poulets ou un mouton. Je remarquais, dans la cour, deux jolies colonnes lisses, de marbre noir, pareilles, avec leur chapiteau blanc, à deux négresses esclaves coiffés d'un linge. Sous le feu des yeux mécontents, je m'arrêtais à peine devant la porte de la mosquée, et, d'un seul regard, j'en dévalisais tout l'intérieur, lustres, lanternes, étoffes pendantes, horloges appliquées au mur. Ce goût des horloges se retrouve, au Maroc, dans la maison de tous les riches, et il a quelque chose de singulier et d'enfantin, chez des gens qui excellent à perdre leur temps. Un homme sortait, grand et fort, avec cet air de fierté brutale qu'ont souvent, ici, les gens du peuple, et se rembarquait majestueusement dans ses babouches. Dans la ruelle, le long du mur aux vives couleurs, des mendiants et des enfants étaient accroupis. Un dévot s'approchait du trou ménagé dans la muraille, en face du tombeau du saint, pour l'introduction de la monnaie. Il le palpait, l'essuyait de sa main, qu'il promenait ensuite sur tout son visage, pour le graisser de la sainte et bienfaisante influence.

Les médersas subsistent toujours. J'y ai goûté, encore une fois, le charme de la clôture. La plus magnifique est celle de Bou Inania. Les autres paraissent d'abord à peu près pareilles, mais elles se distinguent par de subtiles différences de parures et de proportions. Quelle différence avec nos écoles, tout en fenêtres, où l'on ne sent que le désir de s'emparer du monde extérieur! Ici, au contraire, l'étudiant est enveloppé, séparé des choses. La fête des arabesques se présente seule à ses yeux. Les arabesques sont à la frontière de l'abstrait et du concret. Leurs lignes qui ont quitté les choses mènent, à elles seules, leurs chastes jeux, et dansent devant l'esprit, sans réveiller la mémoire. Je revois la médersa Attarine, où

j'entrai, un jour, avec un des Français qui connaissent le mieux Fez, qui ont le mieux désarmé la méfiance de ses habitants. Il se mit à causer en arabe avec quelques étudiants; les plaisanteries s'échangeaient.

— Et, dis-moi, pourquoi te rends-tu si savant? Pour être cadi?

Et la réponse, du même ton :

— Non, je ne veux pas pratiquer l'injustice.

Puis la phrase obligée :

— Je travaille pour Allah.

Je les regardais, ils souriaient, mais leurs yeux magnifiques et indifférents gardaient, au-dessus de ce dialogue, une présence de rois étrangers. Dans les petites fenêtres qu'elles suffisaient à remplir, comme des pigeons dans les ouvertures d'un colombier, d'autres têtes d'étudiants apparaissaient, absolument insensibles à notre présence. Grâce à notre guide, il nous fut permis de monter sur le toit de cette médersa, d'où le regard plonge dans la grande cour de la Karraouine. Aux deux bouts de cette cour, deux pavillons abritent les fontaines destinées aux ablutions; avec leurs colonnettes, leurs auvents, leurs arcs festonnés, ils sont plus jolis encore que ceux de l'Alhambra, ou peut-être le paraissent, parce qu'ils baignent toujours dans la vie pour laquelle ils ont été faits. Des hommes traversaient la cour, d'autres étaient étendus sur le parquet de faïence, et tous avaient cette aisance et ce naturel, où je ne peux m'empêcher de trouver quelque chose de superbe, d'un peuple qui ne doute pas encore de ce qu'il fait, qui n'est pas atteint dans sa foi tranquille.

Il y a toujours les mêmes jardins. Parfois, sur un des vieux ponts, je traversais l'oued Fez, qui tombe, en cascades troubles, entre deux étranges masses de cubes gris, où seul jaillit un palmier. J'arrivais aux quartiers lointains où les jardins sont plus nombreux. Quand on entre dans l'un d'entre eux, il lâche brusquement ses oiseaux, et l'on reste avec ses fleurs et ses fontaines. Alors on subit la puissance des parfums. Dans le monde méditerranéen, rien, peut-être, ne marque mieux l'opposition des deux rives que la différence du sens auquel chacune s'adresse. Au nord, c'est le pays des images :

au sud, c'est le pays des parfums. Alors même qu'elle nous comble de jouissance, l'image nous atteint dans les plus hautes parties de notre être; elle traverse rapidement la zone du plaisir, pour monter jusqu'à l'esprit. Les parfums nous ébranlent dans ces régions sourdes où les paroles ne descendent pas, où vit le désir, qui, dès qu'il s'éveille, fait vaciller les palais de conscience que nous avons bâtis au-dessus de lui. Je restais là, rempli de cette satiété subite que donnent seules les odeurs. Mes yeux n'apercevaient, au-dessus des arbres, qu'un minaret debout dans le ciel bleu pâle et il me semblait alors que je comprenais mieux l'Islam, cette religion qui est, à la fois, plus rigoureuse que la nôtre et moins exigeante, et qui commande plus, en demandant moins. Ce minaret, ces jardins me représentaient la façon dont il superpose l'indulgence et la rigueur : en haut des règles, des pratiques, quelques obligations absolues; au-dessous, cet abandon, ce relâchement, ce naufrage dans la volupté.

***

Après m'être perdu dans la ville, je voulais la revoir et la ressaisir. Je sortais de Fez vers la fin du jour, je me retournais pour admirer la porte et l'enceinte. Ces remparts, malgré leur mine farouche, ne se peuvent comparer à ce qu'on voit en Europe; ils se déroulent plus qu'ils ne s'enfoncent. On n'y sent point cette volonté de ne plus bouger, ce choix fait, une fois pour toutes, d'un des lieux du monde, qui donnent tant d'autorité aux constructions féodales. Ensuite je m'élevais sur la pente. Deux petites forteresses dominent Fez, bâties par un sultan saadien, pour tenir la capitale en respect. De celle du Sud, je voyais Fez la vieille, dans la cavité qu'elle remplit, tandis que Fez la neuve, qu'on appelle ainsi parce qu'elle ne date que de la fin du XIIIe siècle, surgissait à contre-jour, avec ses minarets, au-dessus de l'autre ville étalée, comme une horde de pillards aux sabres levés, qui fond sur un campement. Mais c'est de l'autre côté, près des tombeaux des rois mérinides, qu'on a la plus belle vue. La première fois que j'y arrivai, c'était à la fin d'un jour d'averses, l'espace avait cet éclat de vitre, cette netteté qu'il garde

après la pluie, quand il semble qu'il n'existe plus de distances et que l'œil touche immédiatement tous ses buts. La ville était étendue au-dessous de moi. Je sais que toutes les cités du monde ont, au moment où le soleil couchant les réchauffe, un sursaut qui rappelle leur âme à leur surface. Mais celle-ci, par la façon dont elle échappait déjà aux rayons, qui passaient au-dessus d'elle, semblait m'avertir qu'elle ne me ferait point d'aveu. Elle était là, intacte, entière, et me donnant une très forte impression d'antiquité, quoique ce caractère ne se manifestât par rien de particulier. Il n'y avait de différence, entre les cubes dont elle était formée, que dans la propreté de leur blancheur. Cette uniformité n'était rompue que par quelques minarets. Dans un ciel rempli d'une opulente clarté jaune, de gros nuages violets, bordés d'or, étaient suspendus sur ces maisons abandonnées par le jour, comme, sur un troupeau de moutons, les aigles et les vautours fantastiques des contes. De cette ville terne ne montait qu'un faible bourdonnement, où se distinguait cependant un chant saccadé. C'était celui des pilonneurs de terrasses qui poussaient leur travail, malgré l'heure, de crainte des pluies prochaines. Autour de la ville, les jardins s'étaient obscurcis, la lumière remontait rapidement les pentes fauves. Mais quelle différence avec la campagne alimentaire qui entoure nos villes! Ici je n'avais qu'à lever les yeux, qu'à les détourner de ces terrasses sous lesquelles tout un peuple est pressé, pour voir, sur ces montagnes mystiques, sur leurs sommets nus, triompher l'esprit de la solitude. Maintenant l'ombre augmente, un nuage emporte, à travers les froids déserts du soir, une dernière cargaison de lumière rose. La ville va-t-elle se laisser voiler sans avoir rien dit? Soudain, des voix aiguës s'élèvent en même temps, à la fois faibles, épuisées, perçantes, pareilles à des flèches que des vieillards darderaient dans le ciel de toutes leurs forces. C'est la seule révélation que Fez donne de soi, la prière.

***

Voici un autre coucher de soleil, regardé du même endroit. Avant de monter jusqu'aux tombeaux, je me suis arrêté

hors de la porte, pour regarder le conteur. Il est là tous les soirs, depuis trente ans, sauf lorsque le temps est mauvais : certains de ses récits durent plusieurs mois. C'est un vieillard en manteau bleu sombre, coiffé d'un turban blanc qui répond à sa barbe blanche. Il parle posément, d'une voix discrète, avec la simplicité d'une grand'mère, mais sa physionomie, aussi fine, a quelque chose d'un peu plus noble, de moins familier. Ses auditeurs, alentour, sont jetés dans les creux de la pierre rousse, assis, plus haut, sur des rochers, et jusque dans les anfractuosités du rempart en ruine. Cet auditoire inerte, taché de rouge et de vert, couvert d'une ombre légère, se laisse imprégner de ces histoires merveilleuses où il n'y a plus d'impossible. Certains sont si loin qu'on se demande si la voix du vieillard porte jusqu'à eux. Cependant ils restent immobiles et comme enchantés. Peut-être, pour entrer en rêverie, leur suffit-il de savoir que le conteur conte.

J'ai monté ensuite jusqu'aux tombeaux des Mérinides. Le ciel était absolument pur, le soleil descendait vers la crête des montagnes, comme s'il eût cédé à son poids. Le ravin, au-dessous de moi, était barré par l'obstacle roux du rempart. Les rayons passaient déjà trop haut pour toucher les terrasses de Fez, mais ils frappaient les minarets. Sur les toits verts de Moulay Idriss, tout vernissés de lumière, des pigeons blancs qui s'ébattaient brillaient et roulaient comme des gouttes de mercure. J'apercevais, au fond de la ville, la porte superbe de la mosquée des Andalous, pareille, sous son grand auvent, à un œil sous un sourcil. Mais ces rayons qui effleuraient à peine la ville allaient donner en plein dans les jardins qui la bordent. L'oued Sebou luisait dans un léger frottis de verdure. Les peupliers étaient tout blonds de lumière. Cependant cette lumière se détachait des choses qu'elle avait étreintes. Elle quittait les jardins, quittait la vallée. Soudain, il s'est fait comme un silence et, en tournant la tête, j'ai vu que le soleil avait disparu.

Cependant le haut du paysage reste frappé de ses rayons, et, même dans la partie neutre qu'il n'éclaire plus, les changements de teintes n'ont pas cessé, ils sont seulement devenus beaucoup plus subtils. On dirait que les choses ont, l'une après l'autre, leur minute d'importance. Tout à l'heure c'était

le moment des oliviers; ils semblaient, au-dessous de moi, répandre et distribuer la pâleur qui tombait du ciel. Maintenant, c'est le moment des agaves. Rien ne compte plus, sur la pente taciturne, que leurs grandes feuilles, d'un bleu de fer peint. Mais, quels que soient ces changements entre les choses, les rapports de leurs couleurs restent aussi sûrs, et la façon dont chacune semble avancer ou reculer à son tour fait penser aux mouvements réglés d'une danse. Dans le ciel déjà vide d'hirondelles, quelques pies-grièches voltigent et, au-dessus de leurs ailes inquiètes, plane le croissant immobile. Les jardins, là-bas, sont devenus noirs; des pigeons blancs flottent au-dessus, comme des papillons sur un gouffre. L'ombre gagne, elle continue d'avancer au flanc des montagnes et la lumière assiégée se presse et se réfugie à leur sommet. C'est l'heure où la pâleur du soir livre aux yeux ce que ne leur avait pas donné la splendeur du jour. Au fond de l'espace agrandi et creusé, l'Atlas poudré de neige se découvre.

Alors, c'est le moment des montagnes. Toutes ont, maintenant, la même opulente couleur violette, et seule une ineffable clarté vieux rose, plantée au faîte de la plus haute, domine le paysage comme la tente solitaire d'un roi voyageur. A leurs pieds, les détails se sont effacés. Elles surgissent, vraiment augustes, exaltant je ne sais quel dédain de l'utile et du matériel. Fez n'est plus qu'une blancheur morte, on dirait presque un grand linge. Habitués à nos villes où le départ du soleil se remarque à peine et n'interrompt rien, nous ne pouvons concevoir la grandeur et l'autorité que prend ce moment du jour, dans ces pays où, quittée par l'Astre, la vie humaine reste comme une épouse abandonnée par son maître. Cependant la brise, ce soir, travaille autrement la vague rumeur de la ville, j'ai peur de moins bien entendre la voix des muezzins. Tout le paysage est en prière, pourquoi l'homme tarde-t-il? Dans la place que je fais en moi à la sensation que j'attends, celles qui y sont jetées par hasard, le caquet des pies-grièches, le braiement ridicule d'un âne, prennent une importance qui m'impatiente. Je remarque avec exagération que cette ville qui reste sans cris n'a même pas de fumées. Soudain, à l'instant précis où la terre lâche le ciel auquel elle se suspendait et se laisse tomber dans

l'ombre, de tous les points de Fez, la prière jaillit. Comme elle monte, comme elle dure! Je distingue des voix, une surtout, avec des reprises, des roulades, des vocalises, qui me rappellerait le chant de l'alouette si, au lieu de l'enthousiasme qui emplit le cœur de l'oiseau, il n'y avait pas, dans cet appel, quelque chose de presque désespéré. Cette prière du soir, c'est l'affirmation sublime et pauvre de l'Islam, c'est le cri d'un peuple qui ne veut pas changer, c'est bien plus que cela, c'est la plainte humaine. Soudain, tout s'est tu. Cet univers où l'homme vient de chercher une âme continue ses mouvements impassibles. Le croissant avance, une étoile perce. La ville obscure n'est plus rien. On n'y voit pas courir ces illuminations qui, sur les nôtres, dérangent la nuit, sans rien avoir à lui dire. Ici, lorsque la prière a crié, tout n'est plus que soumission, effacement, silence.

***

Au même moment, dans la profonde Karaouine, qu'étoilent des lampes, des formes blanches font les gestes rituels. Ces hommes qu'avaient dispersés les travaux du jour, la prière les rassemble et elle rebâtit devant Dieu le mur de toute une race. Alors on pense à nos villes sans culte, amas énorme d'individus isolés, à leurs foules en miettes qui n'ont plus de moment où elles redeviennent unanimes. Rien n'y soustrait l'homme à la tyrannie des soucis vulgaires. Des affiches, où qu'il aille, osent lui imposer l'obsession d'un cirage ou d'un savon. Ici, il est toujours un moment où les hommes se retirent de leurs affaires et où ils laissent leur vie couler à leurs pieds. Le charme puissant d'une ville si serrée, si close, c'est qu'elle permet tous les rêves, et qu'elle offre sans cesse à l'âme des évasions. On marche dans les souks, et soudain l'odeur un peu grasse du benjoin, ou celle du cèdre, plus sèche, ineffable, passe sur le cœur avec une telle douceur qu'on ferme les yeux et qu'on pense à ses amours. Parfois j'entendais sortir d'une échoppe le son grêle et taquin de la guitare à deux cordes : c'était un Berbère qui charmait ainsi ses ennuis, et sa plainte cherchait gauchement je ne sais quel bonheur, comme les fumées des hameaux, le soir, cherchent

une étoile. Et que font-ils, sinon de quitter silencieusement leur vie, comme des vaisseaux qui démarrent, ceux qui, le soir, écoutent le conteur? Et qu'est-ce enfin que la prière, après la journée, sinon un départ de toutes les âmes? Ce ne sont pas ces villes fermées, ce sont nos villes ouvertes, où il n'y a que des esclaves et que des captifs.

***

A la nuit tombée, je suis redescendu au palais de Bou-Djeloud, entre les deux villes, qui est maintenant celui de la Résidence. Comme je traversais les jardins, leur charme a été si grand qu'il m'a forcé de m'arrêter. Le ciel nocturne avait déjà l'éclatante limpidité de l'automne. Le croissant y était un magnifique morceau d'or parmi les étoiles. Sa lueur n'avait pas encore la force d'entamer l'obscurité des feuillages qui faisaient, çà et là, des masses moelleuses. Les façades des pavillons pendaient comme des draps blancs. Après que le crépuscule avait donné à chaque chose son instant de préséance, le clair de lune allait enfin chercher les plus méprisées et il rendait le moindre caillou pâle et sacré comme un front pensif. Un banc que sa clarté me montrait me paraissait si vague que ma main s'étonnait de le trouver solide. Je m'y suis assis. Quelques fleurs m'entouraient de leur pâle évidence. Alors, j'ai entendu le bruit des eaux. Fraîches eaux, jeunes eaux, Princesses-Servantes! Elles courent partout dans ces jardins qu'elles ne se lassent pas d'entretenir. Je les voyais emporter dans l'ombre un léger butin de lumière, je les écoutais chuchoter autour de moi, avec une volubilité d'enfants. Ce qu'elles disaient, je le sais bien. Indifférentes aux siècles, elles chantaient uniquement la saison. Envahi par leur murmure, je laissais se faire en moi le bonheur intense et simple du voyageur. J'oubliais ce qu'il y avait de particulier dans les choses que j'avais vues, je ne pensais pas davantage à moi, ou plutôt je me saisissais hors de mon histoire : au lieu de connaître mes sentiments sur les obstacles où ils s'arrêtent, je les retrouvais dans leur source naïve, innocente, où ils me paraissaient inépuisables, et il me semblait que je n'avais qu'à dédaigner

mon destin et à l'inonder de moi-même, pour être toujours heureux.

V

Je te revois maintenant, vieux Maroc grave, terre où les ciels sont si grands! Je reçois, comme des flèches, une dernière volée d'images : les Juives accroupies, avec leur joli visage lisse, leur pâleur malsaine, leur buste enveloppé et comme léché de couleurs vives; les vieux juifs qui ont encore des figures de prophètes, les jeunes qui ont déjà des figures de croupiers; la gaieté, la malice et l'espièglerie des enfants arabes qui, les yeux éclatants, les mains ouvertes, semblent livrer au premier venu l'âme de leur race, mais, au-dessus d'eux, les visages des hommes où rien de leur âme ne se répand, et derrière ces passants blancs, les murs, opposant aux yeux le même refus de blancheur. Le charme rude du Maroc ne vient pas des arts. Ils y furent toujours assez pauvres. Les reliures, les poteries marocaines sont peu de chose; les tapis de Rabat, avec leur mousqueterie de couleurs qui rappelle les fusillades téméraires des fantasias, ne peuvent être comparés aux sobres et puissants chefs-d'œuvre de l'art oriental. Ayant reçu sa religion directement de l'Asie, ses arts, de l'Espagne musulmane, qui, elle-même, en emprunta le principe à la Syrie, le Maroc nous apparaît entre le souffle enflammé qui lui arrive des déserts arabes et l'haleine fleurie que l'Andalousie reverse sur lui. Mais, en apprenant d'elle tout ce qui touche aux voluptés de la vie, il resta toujours plus sauvage. Tandis que les Maures de Séville entraient dans le plaisir au son des luths, accompagnés par toutes sortes de tambours et de trompettes, les Marocains n'ont pas cessé de s'en tenir aux aigres instruments des Berbères. On ne saurait chercher dans ce pays cette superposition de plusieurs histoires qu'on trouve en Asie, cette subtilité partout répandue, cette profondeur merveilleuse. Le Maroc s'impose à l'esprit par sa conservation, son intégrité. Ibn-Khaldoun disait déjà que le Maroc est une île : la comparaison est encore plus vraie maintenant : c'est une île de passé. Il échappe au monde méditerranéen : après tous ses bruits, il est silence;

après toutes ses couleurs, il est blancheur. La Méditerranée était la mer de l'action; ici l'action se recroqueville et se rabougrit, et au-dessus de cette côte sans ports, au bord de cet Océan vide et oiseux comme un ciel, une dernière fois, l'homme rêve. C'est l'Islam qu'on aperçoit ici tout d'abord, mais, si l'on soulève ce voile, on trouve une humanité primitive, avec ses rites, sa magie, son antiquité plus ancienne que l'histoire. Sans doute, en ce pays comme ailleurs, les curieux auront bientôt tué ce qu'ils viennent voir; cependant le Maroc ne fait pas encore sa toilette pour les étrangers; il ne se montre pas, à peine se laisse-t-il regarder. Plus d'une fois, dans les foules que je traversais, j'ai vu la contraction d'un visage hostile, tandis que le murmure d'une imprécation faisait remuer les lèvres farouches, et une sympathie secrète m'associait à celui qui me maudissait ainsi, car, le monde qu'il défendait contre moi, j'ai besoin, moi aussi, que cela survive.

Il fut toujours naturel à ceux qui sont un peu moins incultes et un peu plus réfléchis que les autres de ne pas s'approcher sans respect ni sans intérêt d'une société qui a su porter l'homme jusqu'à certaines qualités. Mais ce sentiment devient plus fréquent, on le trouve chez des gens qui ne l'auraient point éprouvé auparavant, et ce fait vaut d'être expliqué. Autrefois, et jusqu'à la conquête de l'Algérie, les vieilles sociétés auxquelles l'Occident faisait la guerre restaient assez robustes pour que ceux qui les attaquaient n'eussent pas à ménager leurs coups. Il en est autrement aujourd'hui. Non pas que la domination de l'Europe soit aussi assurée qu'elle est étendue, bien au contraire. L'Occidental voit partout sa suprématie remise en question. Mais ceux mêmes qui se révoltent contre lui, lui ont emprunté ses mœurs, et, incertain des résultats qu'il a obtenus, il est, du moins, un succès qu'il ne peut pas se nier, c'est d'avoir partout défleuri la vie humaine. Alors, devant les derniers restes d'un passé qu'il a presque entièrement détruit, il est hésitant. C'est le sentiment du faucheur au bout de son pré, qui, le matin, s'est mis de bon cœur à la besogne, mais qui, n'ayant derrière lui que la terre rase, et voyant rire mille fleurs dans le dernier morceau d'herbe qu'il va couper, suspend le vol de sa faulx. Il ne s'agit pas là, seulement, d'une nostalgie vague,

mais d'un sentiment fondé en raison, dont ceux-là mêmes qui ne savent pas l'exprimer se sentent intimement travaillés. L'homme moderne est dans un grand doute. Tandis qu'il voit s'étendre une agitation qui, sous prétexte d'améliorer le sort des hommes, ne leur laisse même plus la liberté de développer leur nature, il sent qu'il y a dans ce passé dont il s'éloigne des trésors à jamais perdus, de paix, de sagesse, de noblesse et de bonheur. Il se dit qu'il faut bien qu'un charme soit attaché à ces vieilles mœurs qu'il eût naguère méprisées, puisque autrement la vie devient si brutale et si insipide. L'homme moderne n'est plus sûr de soi, voilà la cause de ce qu'on peut appeler ce nouveau respect. Et, comme la plupart des esprits n'échappent à une prévention que pour tomber dans une autre, il ne manque même pas, parmi les Occidentaux qui vivent au bord de l'Islam, de gens prêts à remplacer un préjugé de dédain par un préjugé de badauderie. Il ne s'agit pas de cela. Rien ne serait plus aisé que de montrer ce qui reste de primitif, de barbare, d'impur dans les mœurs de ce pays. Il est vrai que cette vieille terre a toujours ses sorciers, mais elle n'a pas encore de brouillons. Il est vrai qu'elle a toujours ses anciens démons, ceux des ruines, des abattoirs et des carrefours, ceux qui montent, le soir, de terre, et pour lesquels on laisse des seaux remplis dans les bains, si nombreux, à eux tous, qu'on ne répand jamais de l'eau bouillante sur le sol, sans murmurer une formule, afin qu'ils s'écartent. Mais elle n'a pas encore les démons modernes, ceux de la parole et du journal, qui répandent partout tant de désordre, de laideur et de malheur, et que personne, encore, n'a su conjurer. Le contraste qui s'établit entre l'Europe et un pays comme celui-ci est d'autant plus caractéristique que, loin de se signaler par des qualités qui lui soient propres, il ne fait que nous en présenter quelques-unes qui ont été communes à tout l'ancien monde. Ici durent encore des vertus traditionnelles, une hospitalité libérale, et, à côté d'une fausseté dont on serait naïf de s'étonner, une loyauté chevaleresque. La vie se compose encore noblement. Je me rappelle l'accueil de ceux qui me recevaient, ce salut qui touche tour à tour les yeux, la bouche et le cœur, plus charmant encore quand la main, avec une grâce elliptique, se contente d'indi-

quer à peine ces plus nobles endroits de l'homme, comme une colombe qui, en volant au-dessus d'une ville, effleurerait seulement les toits des palais royaux. Bien loin de me soucier des sentiments que cette politesse recouvrait, elle avait d'autant plus de prix pour moi qu'elle n'était qu'une forme, une façon de donner du style à la vie. Je me rappelle, à Fez, à Marrakech, les hommes que je voyais assis à la porte d'un grand personnage, comme les clients pouvaient l'être, à Rome, à la porte de leur patron. Je remuais du regard, en passant, cette magnifique collection de visages, mais, si divers que fussent les caractères qui s'y manifestaient, je sentais qu'aucun de ces hommes ne pouvait être séparé de l'ensemble auquel il appartenait, et qui les nourrissait tous, comme les fruits du même arbre. C'est la rage de l'Occident, au contraire, de vouloir que chaque homme y existe à part, et à force de nous présenter ainsi isolés, et comme taillés à facettes, les individus les plus ordinaires, notre société finit par ressembler à ces étalages de diamants faux, où des torrents d'électricité inondent les prétentieux bouts de verre, sans réussir à leur arracher les étincelles dont ils ne sont pas capables.

***

Cet antique Maroc, la conquête française ne l'a pas gâté : bien au contraire, en y faisant régner une paix et une prospérité qu'il n'avait jamais connues, elle nous permet de l'envisager dans son ensemble, et c'est un moment unique, celui où l'âme du Maroc apparaît, fixée par la France. Le XXe siècle sera celui de la rencontre des races et il l'est déjà. Mais, le plus souvent, cette rencontre s'opère sans la majesté qu'on voudrait lui voir, soit dans la contamination des grands ports, soit dans ces bruyantes foires de mots où, sous prétexte d'instruction et de science, tant de déraison est répandue sur la terre. La satisfaction qu'on goûte au Maroc, c'est que deux mondes s'y rapprochent avec noblesse. Mais cela n'a pu arriver ainsi que parce que la France, ici, s'est incarnée dans un homme. Ce Maroc qu'il devait nous conquérir le Maréchal Lyautey nous l'a gagné. Vainqueur tutélaire, il a

montré comment le respect qu'on ressent pour un vieux monde, bien loin de gêner l'action qu'on veut exercer sur lui, la rend plus délicate et plus puissante. D'autre part, c'est un témoignage qu'on doit rendre à ces peuples, que, lorsqu'un chef, servi par l'appareil nécessaire de la force, leur montre de la magnanimité, ils n'y restent jamais insensibles. Ils ont gardé des hiérarchies humaines une conception plus naïve et plus haute que la nôtre. Un chef n'est pas pour eux un intrigant qui s'est mis en possession d'une bonne place. Ils s'attendent toujours qu'il y ait de la grandeur, là où il y a de l'autorité. Par une rencontre extraordinaire, la première fois que la France s'est manifestée à eux par un homme, cette attente a été remplie. Si le Maroc garde sa figure, c'est au Maréchal Lyautey qu'on le doit. Sans sa volonté obstinée, sans sa vigilance infatigable, cette beauté serait déjà partout offensée et presque partout détruite. Cependant, en face de ce passé préservé, il a tracé des cadres vastes et précis au futur, et la netteté de ce grand partage n'est pas non plus sans beauté. Sans doute, le Maroc n'échappera pas aux forces de désorganisation qui, partout, travaillent le monde. Il n'en est que plus précieux de le contempler quand il est encore dans son calme et que les trois influences de l'Islam, du désert et de l'Océan y versent sur la vie quelque chose d'immense et de simple.

ABEL BONNARD

MAURICE BARRÈS
GŒTHE ET L'AUSTRASIE
UN ESSAI DE PSYCHOLOGIE RHÉNANE

« Nous élargirons notre nationalisme. »
(*Chronique de la Grande Guerre*, 19 avril 1915.)

On ne parlera jamais assez de l'œuvre rhénane de Maurice Barrès. Ni la fin lamentable du mouvement séparatiste, ni les solennelles affirmations du rapport Dawes à propos de l'unité du Reich ne sauraient détourner les imaginations françaises des enseignements que cette œuvre contient. Il est regrettable sans doute que l'écrivain ne nous ait laissé qu'un trop large canevas de ce roman rhénan, dont il entretenait ses intimes depuis de longs mois, ou encore qu'il n'ait pu achever ce « bréviaire rhénan », dont il me parlait encore dans une lettre écrite le jour même de sa mort, bréviaire où il aurait rassemblé ses meilleures pages rhénanes. Mais il nous reste ses articles de la période de guerre, ses discours parlementaires, son cours à l'Université de Strasbourg, et aussi les riches méditations d'avant 1914. A travers cette œuvre abondante, il est aisé de dégager ce qui fut la préoccupation de l'écrivain, l'expression durable de sa pensée.

Pour s'expliquer le sens profond et durable de l'œuvre rhénane de Maurice Barrès, il faut remonter aux années d'avant guerre. La source première de cet amour du Rhin, dont Barrès disait qu' « il ne pouvait voir où que ce soit le

nom du fleuve brillant et mystérieux sans en recevoir une espèce de commotion, une curiosité de tout l'être », c'est dans ses œuvres de jeunesse qu'il faut aller la chercher. Plus précisément, on ne saurait comprendre les préoccupations de l'auteur du *Génie du Rhin*, si l'on oublie le gœthien que fut Maurice Barrès dès 1888. Dès 1888, en effet, des liens solides unissent les deux grands poètes du Rhin. L'auteur de *Faust* et d'*Iphigénie* n'a cessé depuis lors d'accompagner l'écrivain dans ses voyages. Il est avec lui sur la Moselle, à Venise, dans les ruines de Mycènes, sur les pentes du Taygète, et sur les montagnes d'Alsace. Mais surtout, c'est au contact du Maître de Weimar qu'au cours des années qui ont précédé la guerre s'est formé peu à peu, dans l'esprit de Maurice Barrès cet idéal d'Austrasie, où s'expriment en germe les premières nostalgies rhénanes du grand écrivain lorrain.

***

En 1890, dans *Toute Licence sauf contre l'Amour*, Maurice Barrès dit des jeunes gens de sa génération qu'ils ont été formés par leur « éducation gœthienne ». Pour découvrir ce que fut cette éducation, feuilletons l'œuvre de jeunesse de l'écrivain.

Ce que les jeunes français du siècle finissant ont goûté d'abord chez l'auteur de Faust, c'est une perpétuelle application à connaître et à comprendre. Ces jeunes gens sont des esprits réfléchis et curieux. Ils sont dévorés de l'ardeur de savoir. Leur intelligence sans cesse en éveil veut embrasser tous les sujets. Aucune parcelle de l'univers n'échappe à leurs interrogations inquiètes. A l'exemple du Maître de Weimar, ils s'efforcent de découvrir les lois de la vie et la marche des passions, et travaillent à se faire une idée vraie de l'univers.

Voici un premier portrait, qu'aussitôt le jeune écrivain précise et complète. C'est par les procédés de la vie intérieure, par la contemplation, par la méditation, qu'à la suite de Gœthe les jeunes gens de sa génération prétendent pénétrer le secret des choses.

« Rien qui appartienne plus purement que l'œuvre d'un Gœthe au domaine de l'intelligence », souligne l'auteur de

Trois Stations de Psychothérapie. Et d'André Maltère, Barrès deux ans plus tard dira : « Son attitude, purement intellectuelle, et toute de compréhension gœthienne, devait répugner à des hommes de lutte. »

Bref, pour employer des expressions familières aux écrivains de ce temps, nous disons que les jeunes Français de l'année 1890 étaient « des compréhensifs », et que c'étaient en même temps des « analystes », des « intellectuels ». Maurice Barrès résume le portrait moral qu'il en trace dans ce mot : ce sont des « Gœthiens ».

Fils de l'auteur de Faust, ces jeunes gens ne sont-ils pas aussi les disciples d'un Renan? L'écrivain paraît le reconnaître, lorsqu'au début du *Jardin de Bérénice,* il fait dire plaisamment au maître français dans son dialogue avec Chincholle :

La curiosité! c'est la source du monde, elle le crée continuellement; par elle naissent la science et l'amour. J'ai lu avec chagrin un petit livre pour les enfants, où la curiosité était blâmée : cela s'appelle les Mésaventures de Touchatout. C'est le plus dangereux des libelles, véritable pamphlet contre l'humanité supérieure. Touchatout plane par-dessus le monde. Touchatout, c'est Gœthe! c'est Léonard de Vinci!...

De 1880 à 1895, la partie la plus distinguée de la jeune littérature française s'est accordée avec Renan pour célébrer dans Gœthe le « prince de l'intelligence ». Pour le Bourget des *Essais de Psychologie contemporaine* et des *Études et Portraits,* auteur d'un article enthousiaste publié en 1887 sur le *Faust,* comme pour la France, le maître de Weimar représente le type parfait de l'homme supérieur, conscient et maître de sa pensée. Mais déjà, dans ce concert de vénération, Maurice Barrès marque sa place particulière. Le Gœthe qu'il reconnaît et qu'il vénère a sa physionomie propre.

Dans le *Jardin de Bérénice,* Barrès s'applique à définir ce qu'il faut entendre par intelligence. La véritable intelligence, selon lui, ce n'est pas l'intelligence des notions formelles et abstraites, celle qui guide de pauvres spécialistes, comme Charles Martin, esprit sec, vaniteux, utilitaire, qui ne sait réfléchir que sur quelques points et qui ne voit que des oppositions dans la multiplicité. L'intelligence d'un Gœthe, comme celle d'un Vinci, possède au contraire une vue claire

des ensembles. Elle sait distinguer et saisir la vérité, qui se dégage de l'unité des choses.

Le jeune écrivain célèbre les génies constructeurs de vigoureuses synthèses. Au goût de la curiosité appliquée et méthodique, à la passion de comprendre, s'allie dans son esprit une ardente sympathie pour tout ce qui représente une manifestation d'activité et de vie, pour tout ce qui est élément de force et de mouvement dans le monde. On a pu discuter longuement le sens qu'il convenait d'attribuer à cette note de *l'Ennemi des Lois*, où Maurice Barrès s'est plu à définir le mot « gœthien ». La signification de cette note est pourtant bien claire. Lorsque Maurice Barrès déclare qu'il apprécie le maître de Weimar, parce que celui-ci « accepte la vie et même, ce qui est le trait essentiel, parce qu'il sympathise partout où il distingue une force qui s'épanouira », il montre par là combien il est éloigné des hautes intellectualités des purs analystes. L'effort qu'il conçoit est plus réaliste et en même temps plus appliqué. Le héros des romans du culte du Moi sous les phénomènes apparents s'attache à découvrir « ce qui constitue la substance humaine et au delà ce mystérieux inconscient, l'énergie créatrice, la sève même du monde ». Mais ses vastes ambitions se parent de couleurs aimables. C'est aux humbles, aux masses populaires, aux animaux même que, dans le *Jardin de Bérénice*, Maurice Barrès demandera de lui révéler la vie inconsciente et par là de le faire pénétrer plus profondément dans la connaissance de l'univers. Si l'auteur de *l'Ennemi des Lois* aime « la compréhension gœthienne » d'un Fourier, c'est parce que « cette compréhension, ennemie du formalisme, est faite de sociabilité et s'accorde pleinement avec l'humanité et avec la vie ».

Voici donc qui marque le sentiment propre de l'écrivain. Dans l'œuvre d'un Gœthe, les plus nobles élans du cœur s'harmonisent heureusement avec un merveilleux effort de réflexion et d'analyse. L'auteur de *Faust* est préoccupé d'équilibre et d'unité intérieure. Mais surtout ce souci d'harmonie et d'équilibre, cette hygiène précieuse de l'âme s'accompagnent des plus beaux élans d'imagination et de pensée. Ce qui fait la supériorité d'un Gœthe, c'est l'incomparable puissance de sa méditation.

On ne saurait comprendre toutefois le sentiment qui anime aussi le jeune écrivain, si on ne le rapprochait du goût si vif qu'il manifeste dans le même temps pour la métaphysique allemande.

On se rappelle la phrase bien connue de *Trois Stations de Psychothérapie*. Maurice Barrès, parlant des jeunes gens de sa génération, nous dit « que les torrents de la métaphysique allemande ont brisé chez eux les compartiments latins ».

Le Gœthe, qu'en 1890 Maurice Barrès révère, s'environne de tous les prestiges de la philosophie allemande du début du siècle dernier. Dans le *Jardin de Bérénice*, l'écrivain parle du « métaphysicien Gœthe ». Dans la troupe des grands penseurs allemands, c'est bien, selon lui, l'auteur de *Faust* qui domine, et non pas Fichte, qu'il trouvait pourtant ouvert à des pages passionnantes sur le bureau de Marie Bashkirtseff, ou encore cet Hegel, dont il parle alors à peine.

Cette prédilection singulière s'explique lorsqu'on saisit toute la valeur que l'écrivain attache à ce mot de métaphysique.

Selon Barrès, la métaphysique représente un bouillonnement de tout l'être, un héroïque effort pour embrasser et dominer le réel. Or nul plus qu'un poète ne peut être capable de cet élan d'imagination et de pensée...

Ce qui fait tout le prix de l'œuvre d'un Gœthe, c'est l'atmosphère d'héroïsme dont cette œuvre s'enveloppe. Lorsque Maurice Barrès nous dit que la philosophie du maître de Weimar a sa vertu, qui est d'être éducatrice, nous savons désormais ce qu'il entend. Lui-même d'ailleurs nous l'explique. Plus encore que le goût de connaître et de comprendre, le poète allemand a développé chez les jeunes Français « cette vigueur d'esprit et de sensualité, qui leur a restitué le sens de l'amour, à eux de qui les pères ne savaient plus que comprendre ». « Il leur a inspiré une conception plus généreuse de l'activité. »

Un panthéisme ardent et confiant, voila le terme dernier du gœthéisme de jeunesse de Maurice Barrès. Dans les *Trois Stations*, l'écrivain raille les vains efforts d'un Quentin La Tour. Le maître pastelliste, explique-t-il, fut sans doute un « panthéiste », pour avoir constaté une harmonie générale sous

l'apparente diversité des choses, mais il ne posséda jamais de révélation intérieure, d'instinct religieux. Il ne put faire autre chose que systématiser, que voir les choses du dehors. Il demeura impuissant à embrasser l'univers, à communier avec la vie universelle. Sans doute, l'écrivain le reconnaît, des chemins variés peuvent conduire à la même poursuite de l'idéal, à la même recherche du divin. Il le dit à propos de cette Marie Bashkirtseff, qui fut toute sa vie passionnée de Spinoza. Mais le seul inventaire vraiment complet de l'univers, c'est, selon lui, une ardente prière d'amour.

***

Ainsi les plus vastes et les plus tumultueuses aspirations emplissent l'âme du jeune écrivain lorrain. Déjà, à travers les romans idéologiques, ces aspirations intimes cherchent à trouver une expression harmonieuse et apaisée. Le disciple appliqué de Gœthe s'efforce à donner un sens aux obscures préoccupations qui l'entraînent. Sans se lasser, il s'interroge, et c'est comme la marque de cet effort particulier que nous pouvons trouver dans ce qu'on pourrait appeler les manifestations de l'âme septentrionale de Maurice Barrès.

A ses heures en effet, l'auteur des romans idéologiques s'est plu à se composer une âme d'homme du Nord. Dans *Du sang, de la Volupté et de la Mort*, le mot revient à chaque page : « Nous autres, pèlerins du Nord », « pauvres gens du Nord », « voyageurs qui venons du Nord », répète sans cesse l'écrivain. Et dans un chapitre particulier du volume, qu'il intitule « Dans le Nord », il fait défiler devant nous toute une suite de paysages septentrionaux, les allées du Jardin d'Acclimatation un soir de novembre, les arbres du jardin de Neuilly sous la neige, le parc de Versailles un jour d'automne, la résidence des princes de Salm-Salm à Senones, et enfin, dominant le tout, la prairie aux fleurs sauvages, que contemple Kundry dans Parsifal.

Le Nord, qu'imagine Maurice Barrès, est à la fois proche et lointain. Il s'étend des rives de la Seine à ce domaine de la Petite Russie, où naquit Marie Bashkirtseff, ou encore à ce parc de Borodino, où s'écoula l'enfance de Marina. C'est le

« Là-bas », enveloppé de brume, qui dans *Trois Stations* fait battre de tristesse et d'impatient amour le cœur des jeunes gœthiens.

La nature s'y enveloppe de lourde mélancolie. Mais, sous le ciel bas et gris qui l'accable, le paysage se pare de toutes les richesses d'une heureuse végétation. Le Nord est la patrie des grands fleuves, des grasses prairies, des verdoyantes forêts. A la vue de ces vastes horizons, au milieu de cette fertilité et de cette abondance, une émotion panthéiste emplit l'âme du poète. Il se prend de pitié pour les plus humbles des animaux et son cœur attendri conçoit une vive amitié pour les arbres.

Cette poésie du Nord, on l'a vite remarqué, s'allie harmonieusement au goût de la métaphysique. Mais ce qui nous intéresse ici plus particulièrement, c'est de savoir quelles pensées secrètes animent ces paysages troublants, quelles réflexions intimes, quelles tenaces préoccupations se cachent sous ces tableaux aux couleurs grises.

Avant de décrire les paysages septentrionaux de *Du sang, de la Volupté et de la Mort*, l'écrivain a fait deux grands voyages en Allemagne. Le premier, entrepris au mois de juillet 1891, l'a conduit par Bâle, Constance et Salzbourg en Bavière. C'est au retour de ce voyage que Maurice Barrès alla faire un pieux pèlerinage à la maison de Gœthe à Francfort. Le second occupa les mois d'août et de septembre 1892. L'écrivain visita successivement Carlsbad, Prague, Dresde, Leipzig, passa à Weimar, puis revint en France par Erfurt, Gotha et Cologne. Nous ne possédons pas les notes qu'il écrivit. Mais nous pouvons feuilleter *l'Ennemi des Lois*, qui représente comme son carnet de voyage.

Ce que l'écrivain a surtout noté, c'est cette disposition particulière de l'âme allemande à sympathiser avec les forces mystérieuses de la vie, à exprimer l'élan de la nature. Il trouve magnifiée l'expression de cette disposition dans les drames de Wagner. Car, ne l'oublions pas, au cours de ses deux voyages, Maurices Barrès est allé à Bayreuth. C'est au retour du voyage de 1892 qu'il écrivit : *le Regard sur la Prairie*. Le morceau a été composé d'un jet, au lendemain même des représentations. Mais nous pouvons nous reporter à *l'Ennemi des Lois*,

où l'écrivain nous a donné une expression plus apaisée de son émotion et de sa pensée.

Les personnages de Wagner apparaissent au voyageur de *l'Ennemi des Lois* comme des purs, des simples, qui opposent aux lois humaines les mouvements de leur cœur généreux. Ce sont de beaux êtres humains primitifs, en qui la vie est une sève puissante. Semblables à l'Hippolyte de la légende grecque, lui aussi figure primitive, en qui parle toute la nature, ils sont emportés par une sorte d'élan mystérieux, qui les pousse à se donner passionnément à tout ce qui augmente et réjouit leur être.

Un instant cette philosophie est à Maurice Barrès une révélation. Ce primitivisme vigoureux lui apparaît comme la source de toute connaissance et de toute vérité. Il satisfait ses ardeurs, son souci de réalisme, ses impétueuses rêveries, son besoin de savoir. Mais bientôt le disciple de Gœthe se ressaisit. A travers ses emportements et ses impatiences, l'obscure préoccupation d'une règle le retient. L'auteur de *l'Ennemi des Lois* n'a point encore trouvé ses méthodes, la large voie, où il pourra enfin réaliser ses ambitieuses aspirations.

Il y a dans *l'Évolution de l'Individu aux Musées de Toscane*, qui a été écrite au mois d'avril 1894, un passage qu'on ne saurait trop remarquer. C'est celui où l'écrivain évoque le groupe de Léda et du cygne, exécuté d'après Michel-Ange par son élève, Ammanati, le sculpteur florentin. A propos de l'œuvre italienne, Maurice Barrès se prend soudain à vouloir interpréter à sa manière la belle légende grecque. Léda, explique-t-il, c'est la fille de la Grèce et de Rome, la Renaissance, la race qui fournit au monde le type de la beauté. Le Cygne, c'est l'oiseau mystérieux, le symbole des grands fleuves du Nord, la rêverie germanique, le sens de l'universel, l'aspiration panthéiste. Est-il plus noble idéal, que de vouloir réaliser l'union de la rêverie du Nord et de la latinité? Sans doute l'universel est tout, mais l'universel ne peut naître à la vie que si l'artiste lui donne une forme, l'anime de la magie de son art.

C'est un gœthien qui s'exprime ainsi, un gœthien qui inlassablement s'interroge et recherche ses disciplines. Mais bientôt la rêverie se disperse, l'impossible idéal s'enfuit.

« Baiser ardent, mais trop furtif, en même temps que trop ingénieux », avoue l'écrivain. Et les pages, par lesquelles la pièce s'achève, ne forment plus qu'un long commentaire à cette douloureuse vérité. A vouloir exprimer l'universel, l'artiste risque de s'écarter du réel, de s'éloigner des sources mêmes de la vie. Les peintres bolonais ont tenté cette tâche impossible. Ils ne nous ont livré que des cas exceptionnels et des situations extrêmes.

L'évocation fugitive de la légende de Léda, c'est dans l'œuvre de Maurice Barrès comme la fin d'une première période, qu'on pourrait appeler celle du gœthéisme métaphysique. Dans l'âme du Lorrain, disciple de Gœthe, une longue évolution commence, qui aboutira vingt ans plus tard, dans *La colline inspirée*, au pur thème d'Austrasie, au dialogue merveilleux de la Chapelle et de la Prairie.

***

Le Gœthe, qu'évoquent *Amori* et le *Roman de l'Énergie nationale*, n'est plus un métaphysicien. C'est un savant Maurice Barrès nous le montre ramassant sur la plage du Lido un os de mouton et entrevoyant pour la première fois que toutes les différences de structure entre les espèces animales peuvent être ramenées à un seul type anatomique, que des causes variées modifient. Ce savant émettra plus tard la loi fameuse, reprise par Geoffroy Saint-Hilaire, et que citent *les Déracinés*. « La nature a son budget fixe; quand elle a fait d'une part un excédent de dépense, il faut qu'elle se rattrape ailleurs. »

Quels enseignements l'écrivain va-t-il recueillir de ce Gœthe physicien et naturaliste? Maurice Barrès nous l'évoque dans l'atmosphère sereine de Weimar, entouré des prestiges de sa science et de son art. Il distribue, mais en vain, au jeune Mickiewicz, qui est venu le visiter, ses leçons de haute sagesse. L'essentiel de sa doctrine se résume dans ces mots : « soumission aux lois naturelles ». Le poète, ami des sciences, apparaît à l'auteur du *Roman de l'Énergie nationale* comme une sorte de mage, qui enseigne à ne point pécher contre l'Esprit, et l'Esprit c'est la stricte observance des lois de la Nature.

Ce culte de l'auteur de *la Métamorphose des Plantes et de l'Introduction à l'Anatomie comparée*, cette définition nouvelle de la pensée de Gœthe, ne sont pas quelque chose d'inattendu dans l'histoire de la pensée française à la fin du dernier siècle. Maurice Barrès se plaît à le marquer lui-même, lorsque, dans des articles parus en 1894, il analyse les vues « gœthiennes » de Taine, et représente le philosophe français sous les traits d'un puissant naturaliste, qui « accepte et aime les lois de la nature », ou encore lorsqu'il donne cette définition de Renan : « C'est tantôt un humaniste, tantôt un naturaliste, un Gœthe enfin. » Dans le fameux chapitre sur l'arbre de M. Taine des *Déracinés*, le souvenir de Gœthe se mêle si intimement aux propos du philosophe qu'il semble difficile parfois de bien distinguer ce qui appartient en propre à l'auteur des *Origines de la France contemporaine* et ce qui est au contraire la part du Maître de Weimar. Ainsi, à l'origine du naturalisme gœthien, on distingue encore une fois une influence des maîtres français, l'expression des sentiments et des préoccupations d'une époque de notre littérature. Mais une fois de plus il apparaît vite que l'écrivain ne s'en est pas tenu aux interprétations de son temps.

Tout d'abord, Maurice Barrès a été préoccupé de bien marquer que le Gœthe naturaliste est par essence un Allemand. Sa pensée plonge ses racines dans le vieux fond national.

Si Gœthe, dans la *Campagne de France*, comprend les fièvres françaises, il n'oublie pas pour cela les rapports naturels et consentis, qui l'unissent à son souverain et à l'Allemagne. Qu'il ait été tenté souvent d'élever sa pensée au-dessus de l'horizon étroit de sa petite patrie, l'auteur des *Déracinés* le reconnaît, et il le place parmi la troupe d'élite de ceux qui furent des citoyens de l'humanité, des affranchis, des initiés de la raison pure. Mais auparavant, le poète s'était installé très solidement dans la vie allemande.

Solidité! le mot revient sans cesse sous la plume de Maurice Barrès! Voilà la qualité essentielle du Gœthe naturaliste. Solidité de l'homme. Solidité de l'œuvre. Dans *Amori*, il nous le montre arrivant à Venise « si solide, un peu lourd, assuré envers et contre tout ». Il évoque sa mâle prestance dans ce tableau de Tischbein qu'il avait remarqué naguère au

musée de Francfort. Il ressent fortement la poésie, tout allemande, d'ailleurs, qui se dégage de cette toile. Alors qu'en 1890, dans la *Légende d'un Cosmopolite*, Maurice Barrès ne nous en avait donné qu'une représentation en quelque sorte stylisée, alors qu'à cette époque le Gœthe de Tischbein ne lui était apparu que comme un métaphysicien rêveur étendu avec grâce sous un pin décoratif dans un paysage romain, il nous le montre cette fois sous les traits d'un jeune homme au large chapeau et de vigoureuse beauté, allongé dans une forte et joyeuse campagne qu'il contemple et qu'il absorbe. Le Gœthe naturaliste est un homme robuste et puissamment campé. On se méprendrait donc, si l'on se risquait à le comparer trop étroitement à l'auteur de l'*Histoire des Origines du Christianisme*. Dans un article du *Figaro* de 1896, Maurice Barrès rectifie aussitôt : « Un Gœthe, peut-être, mais un Gœthe avec une âme moins virile. »

Une même impression de force et de puissance se dégage d'ailleurs de l'œuvre du poète. Gœthe reste sans doute encore pour Maurice Barrès l'auteur du *Faust*. Mais que de nuances séparent le jugement que l'écrivain formulait jadis dans *Trois Stations de Psychothérapie* sur le drame gœthien de celui qu'exprime Rœmerspacher dans *l'Appel au Soldat!* Le *Faust* n'apparaît plus à Maurice Barrès comme l'œuvre d'un compréhensif indulgent. C'est une conception solide, enracinée dans le réel, libre jusqu'à l'audace, disciplinée jusqu'au traditionalisme et qui restera dans la construction humaine comme un témoin de la conscience allemande.

Ainsi dans *le Roman de l'Énergie nationale* l'œuvre et la figure de Gœthe prennent un relief nouveau. Maurice Barrès reconnaît les vertus qui s'attachent à la doctrine de la soumission aux lois de la nature. Ce dogme de stricte observance le séduit. Il aime le sentiment puissant de vie qui l'anime, et il s'applique à mieux méditer les vigoureuses disciplines qu'il contient.

Ne l'oublions pas, le naturalisme que Maurice Barrès nous définit s'apparente étroitement dans son esprit à l'œuvre d'un autre Allemand, lui aussi à la fois savant et philosophe, Hegel.

Alors que, dans ses œuvres de jeunesse, Maurice Barrès avait à peine parlé du philosophe d'Iéna, il nous en donne en 1894 un portrait vivant et étudié dans des articles intitulés « De Hegel aux Cantines du Nord », et, depuis, le nom de Hegel se retrouvera à de nombreuses pages de l'œuvre de l'écrivain.

Ce qui frappe en 1894 Maurice Barrès dans la philosophie de Hegel, c'est tout d'abord la puissance de la dialectique.

Ce qui est digne aussi d'être admiré, c'est la passion du constructeur, épris de solidité et de durée. Une grande idée a guidé Hegel dans ses travaux et cette idée a illuminé tout le siècle : c'est l'idée de l'évolution, la notion de la mobilité du monde, le sentiment de l'éternel devenir. La vérité, selon Hegel, se réalise continuellement dans toute la suite de l'éternité, sans parvenir jamais à se réaliser complètement.

L'auteur des articles de 1894 s'enthousiasme pour cette importante découverte. Mais dans ces articles déjà son véritable sentiment se fait jour.

La doctrine de Hegel et le naturalisme de Gœthe se rejoignent dans un même sentiment de l'éternel renouveau de la nature, dans une même compréhension des lois de la vie.

La religion de la soumission aux lois de la nature apparaît à Maurice Barrès tout à la fois comme une religion de science exacte et comme une religion de liberté et de tolérance. Il y voit une conception de l'esprit où « tous les mouvements de la nature et de l'humanité peuvent épanouir en toute aisance, cette diversité, cette pluralité, ces divergences, tous ces aspects enfin dont aucun n'est la vérité, mais dont la série approche de la vérité. »

Dans le *Roman de l'Énergie nationale*, l'écrivain notera les formules, par lesquelles s'exprime dans l'œuvre de Gœthe cette large philosophie : « Ne rien gâter, ne rien détruire » — ou encore « Nous ne pouvons pas tous servir l'humanité de la même manière. » Admettre toutes les manifestations de la vie et n'en contrarier aucune, telle paraît être à l'auteur des *Déracinés* la suprême sagesse.

Mais nous avons un texte, où Maurice Barrès s'est plu à analyser à sa manière les hautes vertus du naturalisme gœthien. C'est, dans *l'Appel au Soldat*, la lettre de Rœmerspacher à Sturel. Cette lettre est une lettre sur l'Allemagne, mais derrière cette Allemagne il y a Hegel, et surtout Gœthe et le *Faust*.

L'Allemagne, qu'évoque Rœmerspacher, n'est plus l'Allemagne des parcs humides et des châteaux romantiques de *Du Sang*, ou encore le pays des musées et des brasseries de *l'Ennemi des Lois*. C'est la patrie des Universités, de ces Universités où l'admirable branchage philosophique, historique, juridique, issu du tronc hégélien est encore plein de sève; c'est la puissante Germanie, terre des grands chênes. La qualité particulière de cette Allemagne, qui, sur les pentes du Brocken, récite avec exaltation les vers du *Faust*, ce sont de solides habitudes de vie et de pensée. Les étudiants de l'Université d'Iéna recherchent partout le terrain des faits. Il y a en eux tout à la fois une disposition innée de l'esprit et un souci réfléchi de se tenir sans cesse en contact avec la réalité. Rœmerspacher résume le sentiment que lui inspire cette robuste jeunesse dans cette formule, où il oppose les Parisiens aux Allemands :

> Ici on trouve constamment ce qu'on ne voit pas chez les Parisiens, et en conséquence de moins en moins chez les Français : l'alliance étroite de la discipline et de l'indépendance chez un même être.

Retenons cette définition; la discipline, qu'à travers Gœthe et Hegel Maurice Barrès aperçoit, loin de limiter l'individu, en favorise au contraire l'activité. C'est la vertu de cette discipline, que Rœmerspacher prétend exprimer à la fin de sa lettre dans cet aveu aussitôt repris :

> Je reconnais la puissance, la sincérité des âmes allemandes. Elles m'engagent dans une grande voie qui me sort de l'artificiel, me conforme à la nature.

Voici donc un texte précis, et qui ne peut laisser de doute sur la pensée véritable de l'écrivain, sur l'excellence qu'il attribue aux vues naturalistes d'un Gœthe. La religion gœthienne n'est pas une religion de servilité. Elle exalte la vie dans le cadre que lui ont fixé les rigoureuses méthodes du raisonnement et des sciences expérimentales. Qu'importe après cela que dans quelques articles de la *Revue Blanche*

et du *Journal* de 1897 et de 1900 le maître ait été tenté de sacrifier à des conceptions trop étroitement françaises! Qu'importe que dans ces articles Maurice Barrès n'ait voulu voir dans Gœthe que le penseur ennemi déclaré de tout désordre et qu'il l'ait classé avec Marc-Aurèle et Spinoza parmi ces grandes forces conservatrices avant tout soucieuses de maintenir? Comme le Sturel de la Vallée de la Moselle, l'écrivain est parfois tenté de secouer toute contrainte et de s'abandonner au libre jeu de son imagination et de ses désirs. Bientôt après son humeur s'apaise. Le sentiment de discipline domine son esprit. D'ailleurs, remarquons-le, ce n'est pas en parlant de Gœthe, mais bien en songeant à Taine et à Renan que l'écrivain a pu qualifier l'acceptation gœthienne de servilité. Et même à propos de Taine, Maurice Barrès rectifiera aussitôt :

> A peine ai-je écrit ce mot de servilité que je l'efface et que je reviens au terme exact de discipline.

***

Le panthéiste impatient et découragé de l'*Évolution aux Musées de Toscane* semble avoir découvert enfin à l'école de Gœthe la large route des activités heureuses et des vérités bienfaisantes. Il reconnaît les dangers qui le menacent. Écoutons ce qu'il en dit dans les *Amitiés françaises* et dans *Amori*, ces deux livres qui s'harmonisent et se complètent comme un même effort alterné.

Aux dernières pages d'*Amori*, l'écrivain analyse l'état de souffrance dans lequel l'a plongé le charme de Venise. Une indicible angoisse le saisit. Comme un fort courant, son émotion l'entraîne sur de longs espaces. Il semble tout essoufflé par une course sans fin. Et le livre s'achève par ces réflexions empreintes d'une douloureuse nostalgie : « C'est ici que nous atteignons vraiment aux points extrêmes de la sensibilité quand le rare s'élargit et se défait dans l'universel et que notre imagination, à poursuivre le but sans cesse reculé de nos désirs, s'abîme dans une lassitude ineffable. »

L'écrivain a résumé dans un dernier accord ce qui constitue comme le thème du livre. Un amour exagéré de la vie conduit

aux pires désenchantements. Mais c'est ailleurs, dans le chapitre intitulé : « Wagner à Venise », qu'il faut rechercher l'expression la plus vibrante de son émotion et de sa pensée. La phrase que nous venons de citer s'y retrouve, mais accompagnée de quels commentaires. « Oui, c'est bien l'ombre de Tristan qui domine le magnifique livret d'*Amori*. »

Dans l'atmosphère de Venise, l'écrivain a brisé les liens qui l'enchaînaient. Il se donne tout entier au charme des drames wagnériens. Mais le Wagner qu'il nous représente n'est plus le primitif inspiré, l'austère prophète du *Regard sur la Prairie*, l'ami des simples et des purs. Un puissant sentiment de vie le transporte. Il rêve d'un eldorado, où il trouvera jouissances et délices. L'ivresse de la possession l'entraîne; une cruelle folie d'amour le déchire. Ce sont ses désirs infinis qu'il exprime dans la nuit d'Italie.

Dans *l'Appel au Soldat* et *leurs Figures* le sentiment le plus aigu de la vie universelle emplit toujours l'âme de l'écrivain. Mais à ce sentiment s'allie désormais une claire notion des lois de la nature.

Le Barrès, qu'a discipliné le naturalisme de Gœthe, n'est plus l'homme du Nord, qu'attiraient dans *Du Sang* ou dans *l'Ennemi des Lois* de mystérieuses régions et des horizons sans limites. C'est le fils d'un sol vigoureux.

Des leçons de Gœthe au Lido, il a retenu ceci que « tout être vivant naît d'une race, d'un sol, d'une atmosphère et que le génie ne se manifeste tel qu'autant qu'il se relie étroitement à sa terre et à ses morts ». Pour tout dire d'un mot, l'auteur du *Roman de l'Énergie nationale* s'est imposé une âme de provincial. Plus précisément, c'est un provincial de la vallée de la Moselle.

On a beaucoup disserté sur le provincialisme du Maurice Barrès. On a montré l'écrivain célébrant la vertu des petites villes, et la poésie des existences calmes et ordonnées qui s'y abritent. Ce qu'il faudrait marquer, c'est que toute cette philosophie est surtout un moment de son esprit. C'est plus spécialement de 1894 à 1902 que Maurice Barrès s'est plu à opposer à l'équilibre, à l'harmonie, à la saine vigueur des mœurs provinciales, les fièvres, les exaltations, le tumulte aride de Paris.

Entre tant d'évocations charmantes, qui datent de ce temps, la vie de saint Phlin à son château de Clermont en Argonne, l'enfance de madame de Nelles en Lorraine, le séjour de Sturel à Neufchâteau auprès de sa grand'mère, un large et puissant tableau domine. C'est le voyage sur la Moselle de *l'Appel au Soldat.*

L'écrivain accomplit le voyage au mois de septembre 1896. Il fit le trajet seul tantôt à bicyclette, tantôt en bateau, s'arrêtant parfois aux presbytères pour y recueillir des indications sur les petites villes qu'il traversait, ou simplement, comme il le dit dans une lettre de ce temps, pour y faire réparer sa machine. Nous ne referons pas avec lui le pittoresque voyage. Le lecteur n'a qu'à reprendre, pour suivre l'écrivain, le chapitre de *l'Appel au Soldat* ou encore l'article peu connu qu'il publia le 31 janvier 1902 dans le journal *l'Auto* sous le titre *Quelques étapes à bicyclette.*

Ce qu'il convient de marquer ici, c'est la pensée qui guida Maurice Barrès, la signification du provincialisme mosellan qui anime tout son récit, et tous les liens qui rattachent ce provincialisme au culte de Gœthe.

Remarquons-le, Barrès a groupé toutes ses impressions autour d'un tableau plus étroit : une visite auprès de Mistral à Maillane. « Indépendance et discipline, voilà quelle formule je me proposerai désormais, » s'écrie Maurice Barrès en quittant le grand poète provençal. Nous avions déjà noté l'expression. Elle se trouvait au début même du livre, dans la lettre de Rœmerspacher sur l'Allemagne.

Le provincialisme que Barrès conçoit est un idéal fait à la fois de règle et de liberté, de discipline et d'indépendance. C'est un sentiment fait à la fois de libération et d'exacte observance, qu'exprime le cri d'allégresse par lequel s'achèvent les *Amitiés Françaises* : « Au pays de la Moselle, je me connais comme un geste de terroir, comme un instant de son éternité! »

Que le provincial de la Moselle soit bien un disciple de Gœthe. Mille traits suffiraient à nous le prouver. En partant, nous le savons, l'écrivain a mis dans sa sacoche, avec le *Childe-Harold,* un exemplaire de la *Campagne de France.* Il le prend, lorsqu'il arrive au monument d'Igel. Et nous avons la preuve que c'est à Gœthe qu'il revint à

son retour de voyage, puisque les annotations, que contient son exemplaire des œuvres de Gœthe, portent pour la plupart la date de l'hiver 1896.

Mais surtout ce voyage a bien été pour Maurice Barrès, suivant l'expression même dont il se sert, une sorte de pèlerinage à la Gœthe. Ce Sturel, qui descend la Moselle, a des préoccupations charmantes d'élève appliqué. On le devine sans cesse soucieux de profiter des enseignements de son maître. Comme Gœthe, nous dit-il, il prendra tout au sérieux, pour en tirer de l'agrément intellectuel. Une même curiosité l'entraîne, une même inquiétude le poursuit. S'il accomplit ce voyage au pays natal, c'est pour compléter et préciser sa vision de l'univers.

Dans ses œuvres de jeunesse, Maurice Barrès avait coutume d'associer Gœthe à Vinci. Dans le *Roman de l'Énergie nationale,* il unit le nom de Gœthe à celui de Mistral. Leurs œuvres à tous deux sont des œuvres de terroir. Mais « leur vérité même les propage et les amplifie, tandis qu'au service d'une conception artificielle, l'homme le mieux doué s'exténue en efforts inutiles ».

***

Le Gœthéisme de Maurice Barrès, c'est une plante qui, peu à peu, se développe et s'épanouit, qui arrive, par une évolution lente, à sa fleur. Ce touriste, qui médite en descendant la Moselle, a conçu au long du fleuve ses disciplines et ses méthodes. Ce n'est plus le métaphysicien ardent, qui rêvait au bord des lacs de Bavière. Mais l'idéal que son cœur cherche n'a point encore mûri. En 1902, une nouvelle période commence, qu'on pourrait appeler celle de l'hellénisme gœthien. Le Gœthe, que nous montrent en effet les *Bastions de l'Est,* est un Goethe ami de l'antique, l'auteur d'*Iphigénie en Tauride* et d'*Hermann et Dorothée.*

Sur l'exemplaire de Gœthe, que possédait l'écrivain, je trouve cette annotation qui porte la date du mois de novembre 1896 :

« *Quand Gœthe visitait Vicence, il avait dans sa malle le premier acte d'*Iphigénie en Tauride; *il l'avait composé et il*

l'allait continuer dans cet état d'esprit, qui lui permettait de s'enthousiasmer pour Palladio. L'hellénisme de cette pièce est un peu de Munich. Je m'avoue, moi qui aime tant les moulages et le reste, que ce mot hellénisme allemand n'est pas dans mon esprit un blâme, ni même une raillerie. »

Si les nobles conceptions d'un Palladio s'apparentent ainsi dans son esprit aux préoccupations d'un Gœthe, c'est que celles-ci comme celles-là font partie d'une *même* grande tradition. Pour l'auteur du *Voyage à Sparte*, l'idéal qu'on appelle classique n'appartient pas en propre à un pays, à un temps. Il est le signe commun, auquel se reconnaissent les grands écrivains et les grandes époques. Une chaîne ininterrompue relie les génies des derniers siècles aux civilisations de la Grèce et de Rome.

L'hellénisme d'un Gœthe n'apparaît donc point à Maurice Barrès comme l'expression d'une douloureuse nostalgie. Ce poète ami de l'antique reste un poète germain. C'est bien au cœur de la Germanie qu'il mène la vierge d'Argos. Dans l'atmosphère de Weimar, la Grecque peu à peu prendra les traits d'une jeune chanoinesse allemande, qui aurait été élevée dans l'admiration des stoïciens.

Le portrait, que dans le *Roman de l'Énergie nationale* l'écrivain avait tracé du poète allemand, ne sera donc pas modifié. Il sera rehaussé seulement de couleurs nouvelles. Gœthe est toujours, pour Maurice Barrès, un homme solidement campé dans ses idées, une belle organisation créatrice.

Avec quelle audace, s'écrie l'auteur du *Voyage à Sparte*, ce citoyen libre de Francfort, ce bourgeois haussé d'une classe, ce parfait produit d'une vigoureuse famille, bien adapté à la vie allemande, s'appuie-t-il sur ses idées et même sur ses erreurs! Rien n'entrave le jeu de ses facultés artistiques.

Les héros antiques, que le grand homme a créés, sont d'ailleurs à la mesure de cette puissance et de cette solidité. Ce qui frappe dans l'*Iphigénie* de Weimar, c'est sa belle stature, sa démarche sans trouble, sa vertu de jeune hercule féminin. De ses montagnes d'Alsace, Maurice Barrès aperçoit par-dessus le fossé rhénan sa haute silhouette. Et lorsque, dans les ruines de Mistra, il songe à l'Hélène du *Second Faust*, il l'évoque sous les traits d'une figure étrange et primitive, qui

se plaît aux voisinages héroïques et qu'enveloppe un âcre parfum d'amour.

Mais dans l'atmosphère de la grande tradition classique, cette vigueur et cet élan vont prendre leurs qualités particulières. D'où vient, se demande l'écrivain, que, des sommets de l'hellénisme gœthien, toute pensée prenne soudain une ampleur, une aisance, une jeunesse, telles qu'on croirait boire du bonheur et de l'immortalité? Lui-même, dans *le Voyage à Sparte* et dans *la Colline inspirée*, nous confiera le secret de cette libération.

En marge de l'exemplaire de Gœthe ayant appartenu à Maurice Barrès, je lis encore ces brèves indications :

Grandeur divine de l'art, épuration dans ce début de Hermann et Dorothée. *J'y songe et lui demande le secret, après avoir senti que la nouvelle bien faite, dure de Mirbeau, insupportable, ne m'avait pas contenté, parce que la sérénité, l'épuration en est absente et Dorothée, c'est mon Trianon.*

Épuration, voilà le mot qui reviendra désormais dans l'œuvre de Maurice Barrès. Ce que ce Gœthien admire dans l'hellénisme de son maître, c'est la beauté morale dont il est empreint, le souci de perfection qui l'éclaire, cet effort raisonnable et lumineux pour ennoblir toutes les choses de la vie. Sous l'influence de ses maîtres classiques, l'écrivain ne va plus songer désormais qu'à perfectionner son âme, à idéaliser sa vision de l'univers.

Dans une lettre qu'il adressait en 1911 à M. André Beaunier et qu'il a publiée à la suite du *Voyage à Sparte*, Maurice Barrès nous explique : « Dans un pays où je me promène, je laisse volontiers glisser entre mes mains beaucoup de belles choses, pour y saisir l'essentiel, pour en rapporter l'image, l'idée d'un Dieu. » En Grèce, au milieu des vestiges du passé, l'écrivain ne se posera guère qu'une seule question : comment les Grecs concevaient-ils leurs rapports avec la divinité? Quels étaient les sentiments religieux de ceux qui venaient prier dans ces pierres? Plus encore que le métaphysicien des romans idéologiques, le Barrès, disciple de Palladio et ami d'Iphigénie, reste préoccupé du divin. Nous pouvons donc à notre tour reprendre les expressions mêmes de l'écrivain, et lui demander quel sentiment religieux animera désormais sa vision.

Selon l'auteur du *Voyage à Sparte*, il existe un ordre, une discipline, une noblesse, une perfection dans les choses, et celui-là seul peut atteindre au sentiment du divin, qui est capable de ressentir cette perfection. Une longue étape a été franchie par l'écrivain depuis les idéologies passionnées de *Huit jours chez Renan* ou du *Jardin de Bérénice*. Le divin, ce n'est plus pour lui cette notion imprécise et confuse d'une force inconsciente, qui anime le monde. Il reconnaît qu'une vérité éternelle est contenue dans les manifestations de la nature.

Au milieu des ruines de l'Acropole, l'écrivain disserte à sa manière sur le νοῦς d'Anaxagore, et commente en homme averti la doctrine d'un Spinoza. On peut dire qu'à aucun moment de sa vie, Maurice Barrès ne s'est senti plus près du grand juif hollandais. Il associe son nom à celui de Gœthe. Plus particulièrement, il sait gré à ce dernier de lui avoir fait comprendre Spinoza par le commentaire qu'il fit de sa philosophie. C'est grâce à ce commentaire, dit-il, qu'il découvrit le sens profond de la statuaire de Phidias et de la philosophie athénienne du ve siècle.

Aussi, à son retour de Grèce, l'écrivain va-t-il se construire une sorte de panthéisme classique.

Son effort se modèle sur la philosophie de Gœthe, telle que désormais il la conçoit. Feuilletons le petit opuscule intitulé l'*Angoisse de Pascal* pour suivre le développement de sa pensée. Barrès nous y montre le maître de Weimar conversant avec les plantes, les bêtes et les cailloux de son jardin. A un jeune Anglais, qui l'interroge sur des questions de dogme, il répond : « Sans doute, toute vérité vient de Dieu, mais l'Église n'a rien à y voir. Dieu nous parle par cette fleur, par ce papillon, seulement ces gaillards-là ne l'entendent pas. »

Et voici qu'à son tour, comme Gœthe, l'écrivain nous distribue ses conseils de sagesse. Allons-nous tenter, comme Pascal, de comprendre la cause de toutes les causes, c'est-à-dire Dieu? Hélas! il faut que nous en prenions notre parti : l'action divine, la Cause, se dérobe à nos regards. Il est impossible de trouver la vérité totale. L'homme doit limiter sa tâche. Qu'il se borne à jouir de tout ce qu'il y a de noble dans la vie, de tout ce qu'il y a de divin dans la nature.

Ainsi, au fond de tout idéal classique, apparaît une même doctrine d'acceptation. Les Parnassiens ont vu juste, écrit Maurice Barrès, lorsqu'ils ont parlé d'une certaine impassibilité grecque. Ils ont reconnu avec raison dans l'élite athénienne des hommes qui « pratiquaient ce que Spinoza et Gœthe, avec le pédantisme des races modernes, ont rendu accessible sous le nom d'acceptation ». Phidias possédait cette certitude que nous sommes enfermés dans des phénomènes, que notre prison est irrémédiablement close.

Les aspirations illimitées sont interdites à l'homme, mais ce sentiment ne doit cependant point l'abaisser. Exaltons la sérénité d'Iphigénie, la vierge « spinozite »! C'est avec raison que Gœthe et la Grèce, ont nié les sombres fatalités. « Sur les sommets de l'œuvre gœthienne, on respire la confiance dans la vie. »

***

Dans *la Colline inspirée*, ces hautes méditations vont prendre toute leur valeur. L'idéal que l'écrivain a peu à peu conçu acquiert dès lors toute sa force. Il éclate avec sa couleur, son relief particulier. Il faut la noter : le voyageur qui, dans la campagne de Sparte, se montrait si préoccupé de perfection et d'épuration, n'oubliait point ses origines. C'était bien un provincial de la Vallée de la Moselle qui méditait, en gravissant les pentes du Taygète. Lorsqu'il retrouve son pays natal, ce provincial a élargi sa vision; son âme se gonfle d'ambitions nouvelles. Une vaste conception de caractère antique anime désormais le large horizon qu'il a fixé à son pays et qui s'étend des rives de la Meuse à celles du Rhin.

Que l'auteur des *Bastions de l'Est* et de *la Colline inspirée* soit avant tout pour nous le patriote lorrain, épris de Metz et de Sainte Odile, et qui a chanté dans son œuvre les vertus de la Lorraine et de l'Alsace, cela est certain.

Mais on ne saurait définir justement ce patriotisme lorrain, si, sous le culte du pays natal, l'on ne découvrait cette sorte de sensibilité particulière, cet effort de pensée, patient et appliqué, qui s'attache pour l'écrivain au nom d' « Austrasie ». Autour de ce nom, se cristallisent peu à peu les préoccu-

pations intimes de son esprit et de son cœur. Par une naturelle et insensible évolution, le Gœthien du *Voyage à Sparte* devient l'austrasien de *la Colline inspirée*.

Pour s'expliquer cette lente maturité, il faut remonter jusqu'à l'*Appel au Soldat*. C'est dans ce livre qu'apparaît pour la première fois le mot d'Austrasie. Saint Phlin, en descendant la Moselle vers Trèves, songe soudain au puissant royaume qui s'étendit autrefois sur toute cette partie de la Gaule franque. Mais ce souvenir brusque d'une lointaine histoire bientôt s'efface. Sturel retient seulement que toute cette région forma un centre du IVe au IXe siècle. Il s'essaie bien, en passant, à propos de la Légende de Geneviève de Brabant, à définir les vertus de la race austrasienne, mais la définition reste à peine esquissée. Il voudrait se servir, chose étrange, de la bonté et de la douceur qu'il découvre en elle comme d'une haie pour abriter la France contre le vent qui vient de Prusse. A la fin de *leurs Figures* Sturel songe encore, en se promenant dans le parc de Versailles, au vieux royaume mérovingien. « Dans une période où la France démembrée et dissociée semble faire de la paralysie générale, s'écrie-t-il, que la Lorraine du moins demeure capable de fournir des fruits austrasiens! » Mais le livre s'achève avant que Sturel nous ait confié le secret d'une tâche qu'il n'entrevoit encore qu'obscurément.

Dans le *Voyage à Sparte* ces pressentiments confus se précisent. Le *Voyage à Sparte* est la première œuvre qui se pare de couleurs proprement austrasiennes. Qu'importe que l'auteur du livre se représente le plus souvent comme un Gaulois au cœur naïf, promenant à travers les hommes et les choses d'inépuisables ressources de respect? Ce Celte sait que ses pères adoraient le Mercure gaulois sur la colline du Sion. Il se proclame l'héritier d'une race qui trouve ses dieux au plus épais des forêts. C'est un barbare de la vallée du Rhin, qu'attire la Méditerranée, mais qui n'en aime pas moins son rude pays, qui songe sous le ciel de la Grèce à son aigre Lorraine, à ses Vosges natales, région de rêverie mi-germanique, mi-française; qui est sensible à la poésie de leurs prairies, de leurs étangs et de leurs bois. Devant l'Acropole, il s'écrie : « Le sang des vallées rhénanes ne me permet pas de participer

aux œuvres qui m'entourent. » Ce barbare d'ailleurs, si attaché qu'il soit à ses origines païennes, n'en est pas moins aussi un chrétien. Il n'oublie pas les bienfaits de l'occupation romaine, l'œuvre des premiers apôtres, la vie des monastères rhénans, dix-neuf siècles de catholicisme.

Le grand Austrasien, dont la figure idéale jamais nommée apparaît à chaque page de *la Colline*, est, comme le celte du *Voyage à Sparte*, un descendant des populations indigènes, qui, sur les antiques collines de la Lorraine et de l'Alsace, adoraient la déesse Rosmertha et même le dieu Wotan. De ses origines païennes il a gardé le goût des énergies primitives et dans son âme semble flotter encore comme un reste des cultes de superstition. Sensible aux séductions des vieilles traditions de sorcellerie rhénane, il saura gré à l'auteur de *Faust* d'avoir utilisé dans l'acte fameux de Walpurgis des souvenirs du XVIe siècle encore vivants sur le Rhin.

A rassembler ces premiers traits, naissent aussitôt dans mon esprit mille souvenirs. Cette poésie primitive, qui gonfle comme d'une sève puissante l'âme des gens d'Austrasie, c'était elle qui donnait au bureau de travail de Maurice Barrès, à Charmes, son atmosphère si particulière. Je revois en imagination dans la pénombre douce de la pièce la vieille armoire de chêne bourrée de livres anciens, et sur son socle de bois clair, l'authentique fauteuil de sorcier lorrain, à l'ordinaire encombré de manuscrits et de brochures. Mais surtout je me plais à me représenter l'écrivain aux soirs d'automne, assis dans le grand salon de la villa, près du feu, et lisant à haute voix à ses hôtes, dans une vieille histoire de Lorraine, le récit de quelque procès fameux de sorcellerie. C'est bien le charme pénétrant de l'antique Austrasie qui, dans *Colette Baudoche*, amène soudain Maurice Barrès à évoquer sur la place Stanislas à Nancy, comme par contraste, cette « profonde pensée poétique rhénane toute pleine des sorcelleries lorraines ». C'est encore lui qui lui fait noter d'un crayon rapide dans ses dossiers le goût du jeune Gœthe pour la pégomancie.

Mais le portrait que l'écrivain a voulu nous tracer de l'Austrasien idéal n'est point achevé. Comme le Gœthe de Weimar, « jeune et puissant barbare romantique » qui s'est policé et

modéré au contact de madame de Stein, l'Austrasien de *la Colline inspirée* a subi lui aussi une influence civilisatrice. Il a le culte et le souci de l'ordre et de l'harmonie, le désir de la perfection. Une profonde pensée d'apostolat anime ce converti. Il reconnaît les disciplines qu'enseigne le soldat de Rome.

Ainsi les traits que, dans le *Voyage à Sparte*, l'écrivain avait notés ont pris désormais tout leur relief. L'idéal longuement médité au milieu des paysages de la Provence et de la Grèce va vivre désormais sous le ciel ami du pays natal. En 1912, l'écrivain a la révélation de ce qu'inlassablement son cœur cherchait. Du haut de la colline de Sion, il contemple la terre bénie d'Austrasie et voici qu'à sa vue s'exalte dans la plus ardente prière son sentiment religieux.

Pays de sorcellerie et de superstition, l'Austrasie est aussi pays de civilisation et de culture. Une pensée pleine de noblesse et d'harmonie s'élève comme un éternel printemps, de la terre noire et grasse, profondément détrempée par un abondant hiver. Une leçon empreinte de sérénité monte de l'horizon calme, le sol vigoureux est rempli d'augustes promesses... Mais écoutons le dialogue qu'à Sion poursuivent la Chapelle et la Prairie.

Je suis, dit la Prairie, l'esprit de la Terre et des ancêtres les plus lointains, la liberté, l'inspiration.

Et la Chapelle répond :

Je suis la règle, l'autorité, le lien; je suis un corps de pensées fixes et la cité ordonnée des âmes. Visiteur de la prairie, apportez-moi vos rêves pour que je les épure, vos élans pour que je les oriente.

Le fils des vallées rhénanes, respectueux des traditions de ses pères, le barbare amoureux de la Prairie, où l'on trouve la clef d'or, la clef des grandes rêveries, est également un croisé qui combat pour la latinité. Le rêve ambitieux, qu'ébauchait le Gœthien de *Huit jours chez Renan*, lorsqu'il commentait la légende du Cygne et de Léda, va-t-il se trouver réalisé? Dans l'âme de l'Austrasien, l'aspiration panthéiste, le sentiment de l'universel s'associent harmonieusement au culte de la beauté.

***

En 1914, au moment où la guerre éclate, on peut penser que Maurice Barrès a enfin atteint le terme de ses préoccupations lorraines. Dans *la Colline inspirée*, l'artiste semble avoir trouvé sa voie, sa règle de vie et de pensée. Le voici aux plaines du Rhin, entouré du cortège des héros antiques. Sur des pensers rhénans, il rêve désormais de créer des types classiques. Et cependant, l'évolution de sa pensée n'est point achevée. Au cours des années de guerre, l'écrivain s'inquiète. Cette Austrasie, dont s'enchante la *Colline*, se pare sans doute des plus belles couleurs de légende. Mais n'est-ce point faire œuvre fragile que d'attacher à un aussi obscur passé un idéal longuement mûri? L'application patiente des Lotharingistes de Nancy nous a à peine dit l'histoire et les limites du merveilleux pays d'Entre Rhin et Meuse. Ainsi, chez ce fils des Lorraines, les plus hautes préoccupations de la pensée se mêlent aux réflexions que lui apportent les événements de la guerre. Des souvenirs plus immédiats se présentent à lui. Une image plus vivante de l'antique Lotharingie se forme peu à peu dans son esprit. Le mot de Rhénanie apparaît pour la première fois sous sa plume.

Il ne peut s'agir de définir ici, en quelques lignes rapides, ce qu'a été l'œuvre rhénane de Maurice Barrès. Mais nous savons désormais comment cette œuvre fut préparée, quelles longues méditations l'ont précédée, quel besoin profond de l'esprit, quelles préoccupations y ont conduit.

A l'origine de l'œuvre rhénane, il y a le panthéisme des romans de jeunesse, l'attirance des paysages du Nord, le culte de Gœthe, le goût de la métaphysique allemande, les ardentes aspirations d'un jeune « compréhensif », passionné de savoir et soucieux de trouver sa règle d'action, bref tout un effort de connaissance et de culture, qui ne pourra se satisfaire qu'en Austrasie, dans le cadre du pays natal.

Maurice Barrès avait coutume de dire qu'on écrit au fond toujours les mêmes livres. Ce sont comme des variantes du *Génie du Rhin* que nous trouvons déjà dans le chapitre des Paysages du Nord de *Du sang, de la Volupté et de la Mort*, dans le récit de l'excursion sur la Moselle, dans le

Voyage à Sparte, dans *la Colline inspirée*, les premières leçons d'un même texte. Toute sa vie l'écrivain s'est appliqué à dégager l'esprit du vieux sol rhénan. Pareil au chercheur de trésor des légendes germaniques, et comme poussé par un irrésistible instinct, il s'est efforcé, sans se lasser, de mettre à jour ses innombrables richesses. C'est plus qu'un obscur pressentiment qui conduit en 1896 le jeune touriste inquiet de l'*Appel au Soldat* aux bords de la Moselle. Ce touriste a déjà reconnu que c'est là seulement, au milieu des paysages familiers, que sa méditation et son art pourront produire tous leurs fruits. Il a en même temps la claire vision que dans l'œuvre de civilisation l'antique pays d'Austrasie doit encore aujourd'hui apporter sa contribution propre.

Dans un discours parlementaire d'après guerre, Maurice Barrès a dit : « Il existe, en France, dans la région de l'Est, une conception qui n'est que dans les esprits, qui flotte entre ciel et terre et qui nous a toujours disposé à sentir une très grande parenté entre des villes qui, politiquement, sont séparées les unes des autres. Il nous a toujours semblé que Nancy, Metz, Luxembourg, Strasbourg, Trèves étaient comme les éléments d'une machine électrique qui, le jour où elle fonctionnerait, pourrait fournir à la vie intellectuelle des étincelles jamais vues jusque-là. »

Bien avant la guerre, l'écrivain a tenté de faire jaillir les mystérieuses étincelles. Au delà des nécessités de l'heure, au delà des considérations trop étroites de frontières, il a voulu chanter l'éternelle vertu du vaste pays qui des rives embrumées de la Meuse s'étend aux plaines ensoleillées du Rhin.

J. CHAPPEY

STELLA MATTUTINA

Juillet est torride. La mère est malade. Il faut accomplir d'un visage serein un acte de courage : il faut l'accompagner à l'hôpital.

La maladie, une broncho-pneumonie, n'est pas très grave, mais exige soins et repos.

Quel déchirement de laisser la maman couchée dans ce lit aligné à côté de tant d'autres, et de devoir s'en aller! Et puis s'endormir seule le soir, sans le réconfort de la longue conversation à voix basse, dans l'ombre!...

Chaque jeudi et chaque dimanche, de dix heures à midi, elle se retrouve au chevet de la malade dans la salle Sainte-Catherine. Mais voilà l'exacte vérité : si elle pouvait ne pas voir sa mère avec ce souffle court, cette petite toux grasse, ces pommettes comme des charbons ardents, elle trouverait l'hôpital très beau.

Tout dans ses murs lui est fraternel; la fraîcheur luisante des corridors, la blancheur imperturbable des murs et des lits, les vitrages qui semblent des morceaux de ciel, et cette odeur mêlée de désinfectants et de tisane d'orge, et ces petites sœurs avec leur coiffe ailée et leurs souliers de feutre, silencieuses comme la pitié, et ces solides infirmières au mouchoir blanc croisé sur la tunique à carreaux blancs et bleus.

Il y a là, même chez les malades, un rythme d'ordre. Plus que de souffrir, ils ont l'air de reposer.

Il y a là une beauté paisible, pleine de solennité.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin et 1er juillet.

De la bouche fiévreuse mais sereine de Victoria, — attentive à ce qui se passe autour d'elle et curieuse de la vie malgré son mal, — la jeune fille apprend les aventures et les histoires prodigieuses de toutes les malades de la salle. Elle cause avec les moins gravement atteintes, avec les convalescentes et les humbles parents qui viennent les voir. Ces pauvres gens, il lui semble les connaître depuis longtemps. Elle les avait dans le cœur, peut-être, et ne le savait pas. Elle prononce des paroles de consolation. Elle en reçoit, avec simplicité.

Pour la première fois, à travers la souffrance maternelle, la douleur des autres est entrée dans sa vie. Elle la considère d'un œil qui déjà semble averti par l'expérience, va au-devant d'elle d'un cœur ferme. Elle sent, avec encore quelque appréhension, qu'il y a là un élément de force et de richesse sans pareilles, et que le repousser par peur ou par égoïsme équivaudrait à s'appauvrir.

Si on la laissait dans l'hôpital, soit pour travailler, soit pour réconforter les malades, tant qu'y doit rester sa maman!... Comme elle serait contente!... En sortant, juste à l'heure de midi, — un nœud dans la gorge, des larmes qui ne voudraient pas se laisser voir et qui retombent des yeux dans le cœur — elle ne peut se résoudre à retourner dans les petites chambres où personne ne l'attend.

Elle peut aller où elle veut, flâner par la ville, jusqu'au soir, jusqu'à la nuit.

Aller chez quelque amie?... chez quelque camarade d'école?... Elle est réservée, elle. Elle est orgueilleuse. Sans invitation elle ne va nulle part. Et puis, c'est le temps des vacances; on ne peut alléguer le prétexte d'étudier à deux.

Chez son frère, qui se montre si rarement à sa pauvre maman souffrante, pour la simple raison, dit-il, que l'hôpital le rend malade?...

Et puis, a-t-il une maison, ce frère?... Non, sa maison est celle de la grosse Ignazia. Dans l'arrière-boutique encombrée de légumes et de fruits abîmés, elle entendrait les doléances des deux femmes contre Nani qui passe les soirées au cabaret, revient un peu gris, puis, pour avoir raison, fait à sa femme de violentes scènes de jalousie et ne lui donne pas un centime.

Cette petite épouse qui a son âge, la trouble. Elle voudrait

lui demander tant de choses sur sa maternité. Mais, elle ne semble même pas savoir qu'elle doit être mère bientôt. Au fond, cela lui répugne. Combien elle est belle, bien que déformée par son état!... Elle la sent d'une autre race, la race des femmes à la chair heureuse, qui font se retourner les hommes dans la rue et les attirent dans le sillage de leur odeur. Elle sait que le désaccord n'empêche pas Daria, entre deux bourrasques, d'aller avec son jeune mari aux bals habituels dans les lieux de réunion coutumiers, profanant sa propre grossesse, s'exposant au danger soudain de l'avortement.

Certains disent qu'elle le fait exprès...

Donc, pas même la maison d'Ignazia, pour Dinine.

Où ira-t-elle?... Et pour manger?... Qu'importe! Un morceau de pain et un fruit, on peut les avaler même en déambulant par les rues.

La rue est belle, surtout quand on y est seul.

Il y a au fond de cette solitude, au fond de cette liberté dont elle fait d'instinct un usage si pur, une mélancolie qui ne lui échappe pas et pour laquelle elle se sent privilégiée.

La petite place devant l'hôpital ne voit que de rares passants. Maisons fermées, persiennes closes; entre les pierres, une herbe jaunâtre, brûlée par le soleil. Quelques bancs aussi, où s'asseoir et rêver.

On dirait que le silence vient des choses et que la faible voix des hommes ne réussit pas à le troubler. La façade médiévale de l'église Saint-François, recueillie dans sa pureté nue, clôt la petite place avec le signe de Dieu.

La jeune fille entre dans l'église, s'incline, porte à son front ses doigts trempés dans l'eau bénite, et s'assied sur un banc, dans un coin.

C'est son refuge.

Un autre lieu de recueillement — et de beauté — que souvent elle s'en vient visiter, en prenant hors de la cité une route rectiligne parmi les files de platanes et de calmes étendues de prés, c'est le cimetière.

Là dorment ses vieux oncles et sa grand'mère — mais son père ne s'y trouve pas, car il repose dans le Gentilino de Milan. — Depuis peu aussi, y est venu prendre place l'opulente dame

qui, un matin déjà lointain, lui interdisait de toucher aux lis de la plate-bande, comme si sa main eût été sacrilège. La mort, aux premières heures, l'avait rendue si fine et si belle, qu'elle paraissait une sainte endormie. Maintenant elle est tranquille sous terre, et elle ne peut plus faire aucun signe de défense ou de commandement avec le bras ou avec la voix.

Pourtant, au cimetière, ce n'est pas pour la mort que vient la jeune fille : c'est pour la vie.

Elle n'en a pas conscience. Elle obéit à la puissance de l'instinct. Quand elle se trouve dans l'enceinte des pierres tombales et des croix, il lui semble y être née, et y avoir vécu avec plénitude. La sérénité qu'elle y respire est parfaite. Chaque épitaphe s'accusant en lettres noires ou dorées sur les marbres que noie la verdure, lui conte une histoire. Et l'herbe est plus dense ici, plus gonflée de sucs qu'en tout autre jardin. Plus que les guirlandes de roses pompeusement disposées autour des tombes, plus que les festons massifs du lierre, — d'un plomb rouillé à la base, d'un brillant métallique sur les hautes feuilles, — enroulées aux pierres maculées d'humidité, elle aime les fleurs plébéiennes : dahlias, asters, giroflées, cinéraires, géraniums, débordant pêle-mêle et confondues avec les herbes anonymes, aux pieds des humbles croix. Elle aime les étoiles blanches et roses des *sancarlini*[1] ainsi que leur odeur de terre. Elle aime aussi les lampes votives, ces prières muettes. Les frétillements d'émeraude des lézards lui donnent des frissons de joie, lui semblent des paroles dans le silence. Et ces bourdonnements d'élytres azurées, qui pour son oreille sont des musiques de rêve!... Et cette odeur complexe de fleurs flétries, de phosphore, de matière en transformation, qui la rend d'abord heureuse, puis hésitante dans sa démarche, puis alourdit son cerveau comme si elle était ivre...

Elle ne prie pas. Elle est heureuse. Des yeux immobiles la fixent, bienveillants. Elle est heureuse. Non pas vivante parmi les morts, mais vivante parmi les vivants, dans un champ de liberté illimitée où personne ne la dérange, où personne n'attend rien d'elle. Et elle se suffit à elle-même, avec la spontanéité d'un élément.

1. Petits chrysanthèmes qui fleurissent en novembre, mois de Saint-Charles (San Carlo).

Ici son besoin de vagabondage solitaire s'apaise. Elle ne saurait aller plus loin. Où sont les tombes est l'infini : et dans l'infini elle se repose.

***

Souvent Victoria, l'ouvrière, raconte à sa fille de longues histoires, et tandis que la pauvre femme se laisse aller à son récit, dans l'ivresse de ses propres souvenirs, et qu'elle parle plus pour elle que pour celle qui l'écoute, elle ne s'aperçoit pas que Dinine regarde attentivement ses mains.

Très petites, fuselées, les phalanges courtes, mais d'une telle mobilité expressive qu'elles dessinent les images suscitées par la parole. Leur blancheur est presque azurée, avec ses entre-croisements de veines violacées.

Elles vivent par elles-mêmes, et semblent détachées du corps, bien qu'unies aux poignets par une attache à la délicatesse tout aristocratique. Aussi bien les bras prolongent-ils d'une ligne presque immatérielle cette grâce des mains. Ni le travail ni l'âge n'ont encore pu les toucher. Elles rient par elles-mêmes avant la bouche.

Silencieusement, religieusement, la jeune fille se compare à sa mère. Elle retrouve, reproduits en elle, sous une peau plus ambrée et parcourue d'un sang plus jeune, la même délicatesse d'attache, le même réseau de veines entre l'azur et l'améthyste, à fleur de l'avant-bras et des poignets, presque comme si elles étaient descendues toutes deux d'une race noble, affinée, épuisée au cours des siècles. Semblables également par la résistance des nerfs, par la trempe de la volonté, par la santé fondamentale de l'organisme. L'exiguïté ailée des mains forme contraste avec le front massif et l'ossature carrée des mâchoires.

Comment était le père de sa mère?...

Elle ne sait. Elle ne l'a pas connu.

Comment était le mari de sa mère?

Elle ne sait. Elle ne l'a pas connu.

Elle avait un an quand il mourut.

Elle ne peut, alors qu'elle le voudrait, l'appeler « papa ». Quand elle parle de lui à sa mère, elle dit : « ton mari ».

Du reste, sa mère, qui pourtant bavarde si volontiers des choses passées, est à peu près muette sur ce point. Elle ne parle jamais de lui alors qu'il vivait et travaillait, mais seulement de la façon dont il mourut du typhus à l'hôpital et de la grande misère dans laquelle il la laissa. Et elle termine son bref discours en fermant à demi les yeux, avec un « assez » qui tranche net la conversation. Il y a ceci de certain : que le grand-père et aussi le père appartenaient à une pure race de campagnards; que leurs parents et les parents des parents furent de rudes gens de charrue et de pioche, ce qui n'a rien à faire avec les petites mains veinées de violet.

Qui alors les leur a données, ces mains, à sa mère et à elle?

Elle le sait.

Judith Grisi le lui a dit, dès le temps où la petite portière se perdait en colloques muets avec le portrait de la cantatrice.

Merveilleux discours!... Souvenirs de voyages et de théâtre, scènes aveuglantes de lumières, extases de publics ravis par la mélodie. La foule lui paraissait n'être qu'un seul homme, et son enthousiasme se transformait en une magnifique fureur. Sourires, dons de reines et de rois. Et amours. Amours, rapides comme une représentation d'opéra, impétueuses comme le geste du ténor qui tue la primadonna.

Personne n'a entendu ce que lui a dit Judith Grisi. Pas même sa grand'mère, courbée sur son tricot à murmurer les « ave maria » de son rosaire, et qui ne se rappelait plus avoir été, dans le temps, la suivante de la diva, exposée comme elle à l'aventure des routes et des hôtels meublés, aux caprices des coulisses, à la fascination des parterres. Incolore mais gentille, avec sa légère claudication qui lui donnait peut-être la grâce d'une Louise de La Vallière...

Roman?... Eh bien, soit! Pour elle, roman et réalité sont la même chose. Ce qui existe dans son imagination lui apparaît comme la substance unique de la vie véritable.

Elle a un ancêtre qui fut grand artiste et grand seigneur. Elle n'en sait pas le nom, elle n'en connaît pas le visage. Mais qu'importe!... Il lui plaît de l'imaginer. Sa mère et elle portent les caractéristiques intimes de son esprit, les signes visibles de son aspect physique. Les contrastes singuliers qu'elle

relève dans la personne de l'ouvrière Victoria puisent en lui leur raison : cette délicatesse et cette force, cet amour de la poésie et du chant, cette manière de faire de la vie, avec les éléments du travail le plus humble, une œuvre d'art.

En lui également, elle découvre la raison logique d'elle-même, de sa propre sensibilité, de la richesse intérieure qui parfois l'étouffe. Fut-il homme de théâtre? Ou ne l'approcha-t-il que par passion? C'est certainement pour cela qu'au milieu du parterre d'un théâtre, les rares fois, hélas!... que sa mère l'y a pu conduire avec quelque billet de faveur, elle s'est sentie à sa place, elle s'est sentie chez elle. Et elle sait que s'il lui était permis de monter sur la scène une seule fois, comme cela, pour jouer, elle ne manquerait ni une marche ni une porte, ni un pas, elle reconnaîtrait chaque coulisse, chaque planche, chaque décor. Ses poumons respirent avec une vraie félicité cette atmosphère chargée de souffles humains, de parfums mêlés, de magnétisme animal, de musique, de phosphores. Il lui semble l'avoir toujours respirée. Et les antiques figures de la scène, elle les connaît une par une, elle les a vécues dans son corps et dans son esprit, elle les a portées avec elle en naissant. Qui sait de quelles profondeurs?

Peut-être offense-t-elle quelqu'un en s'abandonnant à une semblable orgie de recherches fantastiques?...

Rien et personne, à la fin, ne lui importe, sauf de s'expliquer elle-même.

La famille?...

Qu'est-ce que la famille?

Elle, et sa mère.

Un soir, voici que sa mère revient de la fabrique accompagnée de Selma, la gardienne, et des deux fidèles sœurs Vestri. Elle traîne la jambe et porte un bras en écharpe.

Un harpon rouillé l'a blessée gravement à la paume de la main droite.

Tout de suite on l'a conduite dans une pharmacie pour la désinfecter. On l'y a soignée et bandée avec soin, mais à présent elle se sent mal, claque des dents avec une fébrilité nerveuse, et doit se mettre au lit.

Mais elle ne dort pas.

La fièvre lui fait naître une sueur froide sur l'épiderme et pose sur ses lèvres une suite de phrases entrecoupées, sans suite. La souffrance de la blessure se répercute sur le rythme rapide du pouls, croissant avec une intensité toujours plus aiguë de la main à l'épaule.

Sa fille la veille. Vers le matin elle l'aide à refaire le bandage déplacé.

Oh! cette main si petite, cette blessure si grande!...

Un trou sinistre, avec des bords tuméfiés, irréguliers, qui la traverse presque de la paume au dos.

Et si on devait lui couper la main?

L'infection se propage dans le bras qui gonfle et lui fait mal. Elles passent des jours et des nuits à partager des souffrances et des craintes qu'elles n'avouent pas, mais qui se font pesantes, de plomb, au cœur qui les cache. Il se forme à l'aisselle un abcès de nature maligne.

Et si on devait lui couper le bras?...

Frayeurs heureusement injustifiées. Les habituelles frayeurs de la trop grande affection. Si saine est sa maigre substance que, quelques semaines après, tout danger est conjuré. Mais le bras reste toujours en écharpe et les forces ne reviennent pas si vite.

De l'autre bras elle aide aux petits travaux de la maison et dit :

— Cette fois encore nous voici hors d'affaire. Sois tranquille, ma chérie. Ni Dieu ni le diable ne veut de moi!...

Et elle chantonne :

> Ah, je ne croyais pas te voir
> Morte si vite, ô fleur...

Elle a deux ou trois vases de géraniums roses sur le petit balcon. Quel grand bonheur pour elle, d'avoir le temps de les soigner un peu!... Elle les caresse, leur parle : c'est elle qui dit tout, demandes et réponses.

La main, pourtant, ne se cicatrise pas encore. Voilà vingt jours que la maman est à la maison. On a fait quelques dettes, on ne peut les laisser vieillir.

— Veux-tu aller toi-même, ma fille, à la fabrique, demander le paiement des journées?... On me les doit, je me suis blessée

au travail. Qui sait s'ils ne te donneront pas quelques petites pièces de plus. Ca nous ferait du bien, eh?

— Oui, maman, j'y vais.

C'est un grand effort qu'elle fait sur elle-même. Grand comme son orgueil... Et tandis qu'elle descend *la möntada* une pensée frappe son esprit. Elle pourrait très bien désormais être ouvrière à la fabrique, comme sa mère, comme les sœurs Vestri. Il eût suffi que la maman lui dît :

— Je ne peux plus te laisser à l'école.

Et alors ç'aurait été le métier, les treize heures de travail, la poussière de la laine dans l'estomac, les mains sales, la visite des poches et ne plus étudier, ne rien savoir, ne pas lire l'*Iliade* et la *Divine Comédie*.

Un mouton du troupeau.

Cela lui serait-il possible?... Non. Elle sent que d'une façon quelconque elle saurait se libérer. Peu de fumée ce jour-là au haut de la cheminée. Une écharpe cendrée, en volutes, en arabesques. Elle sonne à la loge du concierge : « Oh! qui est-ce que je vois!... Et Victoria, comment va-t-elle? » Introduite dans le cabinet du directeur, elle se met à trembler stupidement. Il lui semble être là à demander l'aumône.

Quelques minutes après, elle ne parvient pas à s'expliquer comment elle se retrouve sur la place poussièreuse, avec l'usine derrière elle, et dans l'âme la certitude précise qu'elle n'y rentrera jamais plus. Elle tient une enveloppe à la main. Elle se souvient que, en la lui remettant, quelqu'un lui a dit :

— Nous espérons que la bonne Victoria reviendra bientôt. C'est une vieille ouvrière à laquelle nous tenons.

Elle ouvre l'enveloppe, compte l'argent. Pas un sou de plus, pas un de moins que pour les journées dues : vingt, de maladie contractée au travail : trente-cinq francs, juste.

Pas un petit cadeau, comme cela, à titre d'aide pour les frais de docteur, de médicaments, de bouillons substantiels qu'on a dû donner à la malade. L'autre fois, pour cette bronchopneumonie, elles n'avaient rien obtenu, pas même le paiement des journées. Mais, patience!... La maman était allée à l'hôpital. Maintenant... comment fera-t-on, avec trente-cinq francs? Il faut pourtant vivre, il faut pourtant manger. Penser qu'elle s'était tant illusionnée, pauvre femme!...

La *montada*, qui est là à quelques pas, lui paraît lointaine, lointaine, tant elle se sent les jambes fatiguées, les os mous.

Mais son cerveau ressemble à une affiche, imprimée en grands caractères rouges.

Seize années d'usine. La vie d'une ouvrière — de cette ouvrière-là — qui donc doit s'en soucier? Elle gagne de quoi ne pas mourir de faim, elle et sa petite. Elle est contente, elle en remercie Dieu. Mais ne comprend-elle pas qu'on la vole?... N'est-il personne qui la défende?...

Et si elle se blesse au travail — comme il est arrivé cette fois — on lui paie la journée nue et crue, pourvu que l'absence ne dure pas trop. Et si elle devient incapable de travailler, il faut qu'elle s'adresse à la charité publique, ou à un asile de mendicité.

On la vole. Ce qu'elle donne est scandaleusement plus grand que ce qu'elle reçoit.

Sa fille l'emmènera, c'est bien; vite, dans un an, dans deux, quand elle aussi sera devenue une bonne bête de somme. Mais ce qui a été a été. La fabrique ne voudra jamais la lui solder, sa véritable dette envers elle.

Il faudrait poursuivre la fabrique en justice; et la fabrique serait condamnée. Paie ta dette, voleuse!...

Dans la véhémence de son indignation, la vague de son sang a redonné à la jeune fille son pas rapide. Elle monte la *montada* avec tant de hâte qu'elle semble ne pas toucher la terre de ses mauvais souliers éculés. Et entre ses doigts elle froisse, comme si elle voulait les détruire, les quelques billets sales qui lui brûlent la peau et le cœur.

Chaque journée a son soir.

Mais ce soir elle ne se repose pas.

Sur la table de la cuisine elle écrit des vers.

Ils sont sa libération quand elle a le cœur gonflé. Ce cœur lui bat jusqu'au seuil de la gorge. Aux poignets, elle sent la morsure de deux bracelets de feu. Elle écrit, ce soir, pour sceller de son sang une injustice. Elle accomplit un acte de nécessité.

Main dans l'engrenage est le titre de la poésie. Mais l'histoire de l'infortune qui a frappé sa mère se transforme sous sa

plume — et n'est plus celle histoire-là. Au cours des strophes brèves et nerveuses, la femme devient jeune, blonde, on ne peut plus belle, et la main est tranchée net.

Pourquoi?...

Plus humble est la vérité, moins tragique à n'en pas douter.

Elle lui est donc si difficile à dire?...

Elle s'est laissée, dans sa violence, entraîner à une déformation de la vérité. Elle en est humiliée, mais ne peut refaire ce qu'elle a écrit.

Elle cache, tout doucement, le feuillet. Elle ne le fera voir à personne.

Finis, les examens pour le diplôme. Quelle fatigue... Mais quel soupir de soulagement!... Elle a obtenu à l'unanimité le diplôme d'institutrice : un chiffon de papier, en somme, qui voudrait signifier la sécurité de la vie matérielle.

Une matinée dorée de juillet elle a dit adieu avec tristesse aux platanes ombreux de la cour de l'école, au portique plein de fraîcheur dont chaque pierre a pour elle un visage; et avec un sentiment de moindre mélancolie à ses compagnes. N'aime-t-elle pas par hasard les choses plus que les personnes?.

Dans l'après-midi elle s'en est allée seule, la tête couverte du petit voile noir des femmes du peuple, à la maison de son vieux maître.

Elle l'a trouvé dans le jardin, donnant toute son attention à certains bégonias gigantesques dont la luxuriante floraison est son secret, qu'il ne confie à personne. Large d'épaules, musclé, dans la plénitude de ses soixante ans, sans tares, avec ce visage d'autorité ébauché à la hache dans la pierre, avec cette voix d'autorité qui, alors qu'il lisait les divins Cantiques, a pu tant de fois se changer en douceur et en puissance musicale. Elle lui a serré la main, n'a su balbutier que : — Je suis venue vous dire merci, maître.

Parmi les branches — oh! ce jardin était si touffu qu'on eût dit un bois — pépiaient tous les oiselets du monde. Le ciel était d'or, et le gazouillis enfantin d'une petite fontaine cachée derrière des massifs d'hortensias roses et bleus semblait dire lui aussi :

— Merci, maître.

Le vieux lui a de sa main droite brusquement soulevé le menton, en la fixant dans les yeux, dans ces yeux à cause desquels jamais personne ne pourra la trouver laide. Et il lui a dit, grave :

— Tu m'avertiras quand t'arrivera la nouvelle d'un concours. Je veux te dire adieu et te donner quelques livres. Elle est contente, ta maman?

— Oui, très.

Il l'a menée faire un tour dans le jardin, en lui montrant toutes ses merveilles.

— Tu vois?... Ce mimosa serait mort, si je ne l'avais soigné, tout à fait comme un enfant malade... Les fleurs valent plus que les hommes.

Au moment de lui dire adieu, il s'est souvenu d'avoir été prêtre, et il lui a posé la main sur le front, d'un geste sacerdotal. Oppressée par une très douce souffrance, elle s'est tournée vers la porte, dans l'impossibilité de parler. Mais sur le seuil, le professeur l'a tenue ferme par une épaule, s'est penché sur elle, s'est arraché de l'âme les paroles qu'il y refoulait par scrupule, par une espèce d'âpre pudeur :

— Tu peux travailler. Tu peux faire beaucoup. Étudie, écris. Envoie-moi ce que tu écris. Et souviens-toi de ton vieux maître.

Ces paroles, pour la première étape comme pour toutes les autres, devaient être son viatique.

Lui faut-il vraiment s'en aller?... abandonner sa ville?... Chère, noble ville de son enfance et de son adolescence!...

La place du dôme, avec les deux lions de pierre, gardant l'entrée de la cathédrale que protège le campanile un peu trapu, se montre extraordinairement vivante aux premiers mois de l'été, alors que le marché des cocons la remplit de monceaux resplendissants d'or et d'argent et que fourmillent sous les portiques et devant l'église les robustes fermiers de la Basse, se livrant à une vaste gesticulation au milieu d'un grand mouvement, parmi l'odeur et la rumeur d'une humanité affairée. La place Broletto, derrière la cathédrale, en contemple l'abside austère, ornée au faîte de consoles et de petites

arches en terre cuite, si belles qu'elles chantent d'elles-mêmes les louanges du Seigneur.

Dans les petites ruelles, dans les venelles s'arrêtent un instant les orgues de Barbarie, appelant fillettes et gamins sur les seuils, avec des airs de danse discordants. Elle reste immobile, aux coins des rues, à écouter ces mélodies qui paraissent jaillir des pierres et du cœur de la plèbe. Et quand l'orgue de Barbarie s'en va, elle le suit, à quelques pas de la marmaille. Et elle voudrait aller derrière lui, n'importe où, de par le monde.

Le cours Adda, avec ses boutiques si gaies semblables à des éclats de rire parmi les couleurs vibrantes et la joie du peuple, descend vers l'allégresse du fleuve. Elle n'a jamais vu d'autre fleuve; mais elle est sûre que celui-là est le plus beau — parce qu'il est le sien.

Et pourtant il faut abandonner ces choses si chères.

Pour quel autre bien?... Pour une place d'institutrice qui ne pas doit être, en vérité, si difficile à trouver, en quelque modeste école de campagne, fût-elle la plus humble, pourvu qu'on puisse commencer.

Gagner son pain, permettre à sa mère de se reposer, lui dire :

— Maintenant cela suffit, c'est à mon tour.

Chose essentielle. Ce n'est que le point de départ, toutefois. Parce qu'elle veut aller loin : elle sait qu'elle en a la force.

Mais le début est là. On ne peut l'éviter. On n'échappe pas à la nécessité.

Comment se tirera-t-elle d'affaire avec les enfants?...

Elle n'aime pas les enfants. Elle ne s'est jamais souciée d'eux. Petite, elle ne s'est jamais amusée avec les poupées. Un peu plus grande, elle n'a jamais pris dans ses bras un enfant, avec cette passion spontanée des adolescentes en qui vibre déjà l'instinct de la maternité. Le mystère de l'enfant lui est indifférent : elle n'éprouve pas le besoin de l'approfondir. Pourtant il lui faudra rester avec les enfants une grande partie de la journée, enseigner, se faire obéir, se faire comprendre.

L'école, dans sa réalité la plus élémentaire : redresser des bâtons, faire discerner l'*a* de l'*o*, corriger des devoirs, refréner

les turbulents, punir les batailleurs, n'être jamais soi-même, mais son propre tyran, afin d'en imposer à la marmaille...

Elle se sent prise dans un filet. Il y a en elle quelque chose qui ne consent pas et se révolte à la pensée d'être violentée. Étudier est une chose, travailler pour gagner sa vie en est une autre.

La fierté propre à une pauvreté du genre de la sienne lui a été jusqu'à ce jour d'une défense admirable. Bien différente demain sera pour elle sa pauvreté. Elle devra s'endurcir contre elle-même. Elle se prépare à en avoir le courage.

Elles videront la maison, elles emporteront tout : le grand lit avec les matelas minces, minces, les deux commodes rongées par les vers, les chaises à la paille trouée, le chaudron et les marmites qui ont un si pressant besoin de rétamage, la table de cuisine tailladée aux angles et dont un pied boite, sur laquelle elle a écrit, en luttant contre le sommeil, tant et tant de devoirs d'école; et aussi, à d'étranges heures, presque irréelles, des vers...

Et les choses les plus chères, les souvenirs de Judith Grisi, auxquels s'est ajoutée une petite cassette en bois de noyer, que la grand'mère tenait jalousement cachée et qui leur est venue en héritage : carrée, luisante, avec une serrure et une petite clef d'argent et un trésor caché dans les divers compartiments. Un vrai trésor : bracelets, boucles de théâtre, pendentifs de cuivre et de pierres fausses, et parmi tout ce toc, une miniature d'homme cravaté à la mode de mil huit cent trente...

Où vont-elles aller?... Qui sait?...

Mais la mère, un soir, dit à sa fille, avec cette sérénité qui rend autour d'elle toute chose facile et simple :

— Tu sais?... J'ai pensé que quand t'arrivera ta nomination il vaudra mieux que tu commences par aller sans moi. Je puis encore travailler, pendant quelques années au moins. Je ne suis pas encore bonne à être jetée de côté, à être mise à la retraite!... Ainsi, un franc par ci, un franc par là... En attendant tu vois le pays, cherche et trouve les chambres convenables, dans le calme et la réflexion. N'est-ce pas bien, Dinine?

Oh si, cela va bien. Se quitter, même pour peu de temps,

sera dur; mais tout ce qu'elle dit est bien, tout est limpide, pratique, fondé sur les principes les plus honnêtes de la vie.

Elle est là, devant sa fille plus grande qu'elle : mais elle se tient on ne peut plus droite sur son corps minuscule, et ses yeux resplendissent plus purs, son sourire plus serein. Pas un muscle n'a bougé, pas une ride ne s'est accusée sur son front de marbre. La main droite porte les cicatrices de la profonde blessure de la même façon qu'elle porterait un anneau à l'annulaire.

Mais une pensée jaillit tout à coup dans le cœur de sa fille, rapide, aveuglante, — éclair de chaleur dans une nuit sereine :

— Si je la perdais?...

Non. Elle la gardera jalousement. Elle ne la perdra pas.

Le Jardin du Temps la regarde comme si ses frondaisons étaient des yeux, parmi le soleil de cet été sans souffle et sans nuage. Il la regarde même pendant la nuit, alors qu'il fond dans les vapeurs bleuâtres de la lune ses masses d'ombre. Il lui demande :

— Tu t'en iras?... Vraiment tu t'en iras?...

Leurs colloques sont toujours plus longs, d'âme à âme. Elle l'a appelé elle-même « le Jardin du Temps » pour les heures qu'elle y sentit couler, au sein d'un silence toujours égal; et parce que, un soir de dimanche, tandis qu'elle écoutait les cloches de l'église voisine des Carmes, elle y eut la sensation d'avoir toujours entendu et de devoir toujours entendre sonner ces cloches. Sensation d'éternité : abolie la naissance, abolie la mort. Au sein du temps.

Elle emportera son jardin au fond d'elle. Et les cloches de l'église des Carmes. Et le temps. Et aussi un bien précieux et caché, qu'elle a depuis peu découvert en elle, qu'elle confond souvent avec le battement du cœur, avec la nécessité de la respiration, de la marche, du travail quotidien. Mais ce n'est pas la même chose. Au contraire, c'est une chose extraordinairement différente. Plus qu'un bien, une force : *soi-même*; non pas celle que sa mère adore, que la vie aligne au rang des autres, et qu'une rustique petite école de village attend pour maîtresse. L'Autre : la Vraie : que personne ne verra au fond du

visage, pas même la maman : inviolable, inviolée, sans commencement, sans fin, riche d'inextinguible chaleur à l'égal des courants souterrains. Des malheurs, des humiliations de toute sorte peuvent advenir à la pâle et vraie Dinine, mais l'Autre, la Vraie, est au-dessus de tout et de tous, elle est la reine passant incognito, que rien ne peut atteindre. Elle la sent parfois se révéler et se superposer à la personne limitée qui respire et qui marche, avec la puissance d'un jet de lave. Et cela survient généralement quand, vagabondant seule, elle suit au long d'obscures ruelles urbaines, le son des orgues de Barbarie. Les ruelles perdent alors leur tristesse crasseuse pour se transformer comme par enchantement en vastes et superbes places fourmillantes de foule. Et la foule toujours s'épaissit, remplissant l'air de son haleine, tendant ses innombrables visages vers la musique de l'orgue de Barbarie. Mais ce n'est plus cette musique : c'est une harmonie de paroles sortant de la bouche de l'Autre. Paroles qu'elle ne sait pas encore, dont elle éprouve seulement la sonorité mélodieuse, l'émouvante et consolatrice douceur, qui recherche le cœur des hommes et l'enveloppe, l'embrasse, le pénètre, le submerge.

Quand la manivelle de l'orgue de Barbarie s'arrête et que la valse essoufflée ou que la boiteuse mazurka est finie, l'hallucination cesse aussi. Le *vicolo* reprend son aspect morne de boyau aveugle, son écume de gamins se querellant devant les enseignes des cabarets. Alors, tournant prestement le coin de la rue, Dinine redevient Dinine.

Depuis quelque temps on ne voit plus Nani.

De tristes nouvelles arrivent sur son compte. L'enfant est mort en nourrice peu de mois après sa naissance; ce ne sont à la maison que disputes sur disputes, l'exaspération de l'amour est aiguisée par la jalousie, par la pauvreté mal supportée et par l'âpreté de deux tempéraments rebelles. Les locataires et les gens d'en face vont chuchotant, scandalisés par les scènes nocturnes, par les meubles renversés, par les hurlements et les blasphèmes dans les ténèbres. Et chacune de ces histoires est un coup de couteau dans le dos, pour la maman et pour la sœur.

Il reparaît entre chien et loup, à l'improviste, à la façon

des chats. On dirait qu'il n'est pas venu par l'escalier ni entré par la porte. Il se trouve là au moment où on l'attend le moins, comme s'il apparaissait par l'ouverture béante et soudaine d'une cachette dans le mur.

Il pleut à verse. Pluie d'été, non pas orageuse, mais obstinée, diluvienne, qui en pleine canicule répand à l'improviste la couleur livide de l'automne, et crépite, et se déverse en rapides ruisselets sur les vitres du balcon de la cuisine.

La sœur vient d'allumer à l'instant même une haute flambée dans l'âtre avec de vieux cahiers et de vilaines copies de devoirs pleines de griffonnages, de surcharges, de ratures, et la voici en train d'éplucher les légumes pour la soupe. Afin d'entretenir la flambée, elle a ajouté deux morceaux de bois. Le grondement sourd de la marmite suspendue à la chaîne noircie lui dit de bonnes paroles de patience, d'espérance.

Elle se retourne : oh, Nani!... Quoi! la porte était donc ouverte?...

Il lui répond par un éclat de rire : de ceux qui pourtant meurent entre les dents.

Comme il est pâle!... Mal habillé, le col fripé, les poignets effilochés. Il prend une chaise, lui fait faire un moulinet, s'y pose à califourchon.

Sa sœur, un peu incertaine, tente une caresse sur ses cheveux : épais, souples, cheveux de femme, avec, vers la nuque, une touffe blanche, depuis l'enfance.

— C'est toi, enfin!... C'est donc la fin du monde, que tu te fais voir?... Et Daria?... Reste pour manger une assiette de soupe. Maman revient dans une heure. Elle te verra et sera contente.

— Oh, oui. Contente. On ne peut plus contente. Contentissime. Il y a vraiment de quoi faire un tour de polka, Dinine.

On ne peut le fixer dans les yeux, le tenir immobile un moment. La perpétuelle inquiétude des eaux des fleuves est dans les pupilles, dans le cerveau, dans les membres de ce garçon de vingt ans, presque vieux déjà. Il commence à dire :

— Tu le sais, que je suis sur le pavé.

— C'est donc vrai que ça ne va plus!... que vous vous quittez, toi et Daria?... Vous vous séparez légalement, dit-on... Est-ce possible?... Et toi où iras-tu, alors?...

— Nous n'avons pas besoin de bavardages d'avocats pour faire ce qui nous plaît. Vive la liberté!... Daria reste avec sa mère, cette peau dure d'Ignazia. Moi j'ai envoyé au diable mon patron, ses plans si ennuyeux et ses paperasses pleines de maudits chiffres qui ne me donnaient pas assez à manger. J'ai l'assurance d'obtenir au plus tôt un poste de contrôleur sur le tram Treviglio-Bergamo. Je me chercherai une pension à Treviglio. Il me sera difficile de me trouver encore dans vos pas...

— Nani!...

— Pas pour toi, ce n'est pas pour toi que je le dis, bête!... Mais Daria est une grue.

— Nani!... Et toi, qui es-tu?

La question crue a jailli d'instinct, sans réflexion. Elle n'en a pas pesé la gravité, et maintenant elle en est épouvantée.

Silence, les yeux dans les yeux, cette fois.

Puis, comme d'habitude, un ricanement.

— Certaines choses pour toi seront toujours des rébus. Ces filles de talent!... On m'a dit que tu écris des vers... Ça peut-être bien!... mais ces rébus tu ne parviendras pas à les résoudre. Épluche tes légumes, va, petite institutrice!... Veux-tu que je t'aide?... Ils sont trop verts ces haricots. Voilà : tu as terminé tes études, et moi non. C'est bien. Belle nouveauté!... Mais tu as toujours eu maman à tes côtés, et moi non, moi non...

Il chantonne « moi non, moi non » sur les notes de la cavatine du page Oscar, dans le Bal Masqué : « Oscar le sait, mais ne le dira pas... ». Puis il se met à siffloter un air de danse, avec douceur, admirablement.

— Tu n'es pas juste, Nani. Tu ne veux pas être juste avec elle, afin de te donner raison à toi-même. Elle n'a pu te garder; mais elle t'a toujours aimé.

— Peut-être. Mais c'est comme si elle m'avait chassé. Pour savoir il faut subir l'épreuve. Qu'en sais-tu, toi?... C'est comme si, à trois ans, j'étais resté orphelin d'elle aussi.

Nouveau silence. Le ruissellement de la pluie sur les vitres. Dinine a mis navets et haricots à cuire dans la marmite, et elle s'est pelotonnée sur la pierre de l'âtre.

Oui, Nani dit la vérité. Un orphelin. Et non seulement du père; mais bien comme il le croit, de sa mère.

Il est orphelin de tout.

Il est de ceux qui par une fatalité naissent sans avoir aucun rapport avec le ventre qui les a mis au jour. S'aiment-ils peut-être comme les autres frères, eux?... Il y a dans l'affection qui les lie un élément étranger, qui le rend plus intense parce qu'il est plus douloureux. Il ne peut pas ne pas avoir l'intuition de la part meilleure qui, à elle, lui est échue; l'équilibre sur des bases fermes, la volonté. Et quand il lui enfonce les doigts dans les omoplates et que pour l'embrasser il la mord, son geste est fait d'amour et de fureur.

Mais elle veut prononcer une parole de conciliation :

— Notre force, nous devons l'avoir en nous, Nani. Pourquoi accuser les autres?...

Une pause. Puis, par une entente tacite, ils changent de conversation. Ils parlent du très mauvais temps, de vagues parents éloignés, de certaines prunes violettes qui étaient dans le jardin de la maison de l'oncle rue des Orphelines; de livres.

Un ami de Nani, qui fut son compagnon au gymnase et maintenant a quitté le lycée, lui a fait cadeau du livre des *Églogues*. Divin Virgile!... Le futur contrôleur du tram interprovincial Treviglio-Bergamo en scande avec délices les hexamètres, et sa sœur, qui ne sait pas le latin, reste immobile et humble, courbant la tête sous la puissance de l'harmonie.

Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi...

Ainsi, oublieux de tout, éloignés de tout, hors du Poète, recueillis comme à l'église, tels la mère les retrouve.

L'eau dégoutte de son châle, elle a ses souliers transformés en éponge, elle est rompue de fatigue.

Surprise, elle fixe les yeux sur son fils; mais exalté par les vers, tournant le dos à la porte, il ne voit pas, lui, ce regard pesant d'amour, ce regard de bête qui couve ses petits.

Bien des années passeront!... Et avec elles bien des événements.

Nani quittera Daria, ira déambulant par les villes et par les pays, changera d'emplois, changera de métiers.

Temps, travail, projets, affections, — tout s'émiettera entre ses mains.

Tenace uniquement dans sa seule noble passion, les livres, et aussi dans ses faiblesses, le bal, le vin, la discussion stérile à voix haute, à gros mots, avec des compagnons excités par la chaleur de l'alcool, à la table du bistro ou parmi les fumées épaisses de l'auberge. Quelque pauvre maîtresse, périodiquement, dans une orageuse vie à deux : folle de lui, bien vite fatiguée de lui. Insuffisamment doué de qualités originales pour devenir un artiste : trop conscient de ses facultés pour rester dans les ornières de l'emploi mesquin à 90 francs par mois : pas assez chien errant pour s'abandonner tout entier à la vie nocturne des bas-fonds.

En somme, mal à l'aise. Impossible à satisfaire, toujours. Sans un ennemi, parce qu'il est trop inoffensif dans son inexistence désarmée : sans un ami, parce que les faibles n'ont pas d'amis.

Inapte à vivre; mais lâche devant la mort.

Sa sœur ne pourra le revoir que de temps à autre, après des mois de silence, des années, alourdi par le temps, d'une lourdeur flasque, révélant des ressorts usés. Toujours assis de travers, toujours prêt à éclater de rire, d'un rire brutal et funèbre à la fois, avec la contorsion d'un ricanement figée sur ses lèvres : toujours prompt à la plaisanterie lourde ou à remâcher l'éternelle citation latine entre ses dents noircies par l'abus du tabac. — Un naufragé. — Son baiser aura une saveur d'amertume, d'haleine corrompue. Il ne parlera plus jamais de Daria; mais il y pensera sans trêve.

Doux au fond comme un enfant, étouffant dans l'âme un besoin douloureux de s'abandonner, d'être caressé, veillé par des mains et par des yeux de femme dévouée. Mais jamais il ne voudra l'avouer.

On réussira enfin à lui trouver une bonne place dans le magasin de vente d'une grande librairie. Le voici heureux, cette fois, parmi l'odeur du papier fraîchement imprimé, au milieu des paquets de journaux, des livraisons, des opuscules, des livres. Tout lire, vivre entre les documents de la fantaisie et de la pensée humaine, voyager, voyager infatigablement, tranquille au sein d'un bureau : peut-être que

c'est là son dernier refuge, peut-être que d'ici il ne s'évadera plus.

Mais il est usé : un tissu qui montre la corde. Il lui suffit désormais d'un petit verre d'eau-de-vie pour avoir des lancinements d'estomac.

Il tombe malade d'une pleurésie, après avoir dansé une nuit entière de carnaval dans un lieu de réunion quelconque, affrontant comme tant d'années avant — mais alors il y avait Daria avec son visage blanc et ses hanches flexibles — les folies de la valse double.

La pleurésie dégénère en phtisie galopante. Et voici qu'il meurt à l'hôpital, comme son père, à trente-trois ans. Lui, qui avait la terreur de l'hôpital et de la mort!...

Sa sœur — qui le soir précédent l'avait laissé plongé en un tranquille assoupissement — est avertie à cinq heures du matin qu'il a expiré dans la nuit.

Elle arrive à temps pour le voir, avant que, suivant le règlement de l'hôpital, on le transporte et l'étende, nu, dans la salle mortuaire, sur la dalle de marbre inclinée où suinte l'eau.

Elle le retrouve dans un dortoir séparé, rempli de lits vides. Il est là, au milieu de toute cette blancheur glaciale, dans la glaciale pâleur de l'aube.

Seul.

Jamais au monde elle ne vit d'être aussi seul.

Si au moins elle était restée à côté de lui, pendant la nuit! Qui lui a humecté les lèvres?... Le drap le couvre jusqu'au menton. Mais cette chose qui s'enfonce dans l'oreiller n'est plus un visage d'homme : c'est l'empreinte, dans la pierre, d'une souffrance qui ne connaîtra pas de paix dans l'éternité. L'homme a expiré dans la rancœur. Si la mort n'est pas le repos, qu'est-elle donc?...

La sœur n'a pas le courage de s'approcher de ce masque pour chercher en lui les traits du cher visage. Il est très loin d'elle : hostile, inabordable. Elle l'aura toujours devant les yeux. Mais pour le rejoindre, pour le reconnaître, ne doit-elle pas mourir, elle aussi?...

Oh Nani, ta vieille maman, que de pleurs, que de pleurs sur toi!...

***

Colomba, Céleste, Lucie : tels sont les noms des trois sœurs qui tiennent le collège de jeunes filles où la petite institutrice de dix-sept ans va entrer en octobre pour y suppléer la maîtresse de la première classe, partie pour Rome. La rétribution en argent est misérable; mais elle est logée, nourrie et blanchie.

On a le temps. Nous sommes en août. Mais jusqu'à présent, on ne lui a signalé aucun concours pour un poste communal à la campagne. Et elle ne se croit pas en droit de passer l'hiver à la maison sans rien gagner.

Le collège est le seul important d'une petite ville peu éloignée de la sienne. Elle l'a revu, elle y est restée trois jours, invitée par la directrice Colomba qui, très probablement, a voulu l'étudier avant de l'accepter comme maîtresse interne.

Il possède un vaste jardin cultivé pour une partie en potager (et déjà y mûrissent des prunes et des pêches magnifiques) — mais il est clos; une vaste cour ombragée de chênes verts au feuillage épais et qui doivent être pleins de nids — mais elle est close. Tout y est clos hermétiquement, jusqu'au visage de la directrice Colomba.

La directrice Colomba appartient à la catégorie des femmes que, jeunes ou vieilles, on définit invariablement « d'un âge respectable ». De l'habit noir très montant, qui représente pour elle ce qu'est l'uniforme pour un général, il ne semble pas qu'elle doive jamais se dépouiller, pas même la nuit. Est-elle assise, elle semble droite sur ses pieds; et on ne saurait l'imaginer alanguie dans l'abandon du sommeil. Sa tête est toute d'une seule couleur, cheveux, yeux, joues, lèvres. On ne sait comment cela a bien pu se produire, mais c'est ainsi.

Toutefois, ces yeux à la nuance indéfinissable se font terribles dès qu'ils fixent quelqu'un. Ils s'attachent à la personne, la mesurent, la déshabillent, ne lui laissent même pas une pensée intacte.

Véritables yeux professionnels de dominatrice, auxquels personne ne pourrait jamais résister, mentir ou désobéir.

La directrice Colomba possède une singularité dont elle

parle volontiers et tire une certaine vanité. Après chaque repas — et Dieu sait si ses repas sont copieux — elle éprouve le besoin de dévorer une petite croix de pain, tout entière, sans y adjoindre aucun autre mets. Cela lui sert de café. Le jour où elle ne le ferait pas, il lui semblerait n'avoir pas mangé.

La sœur Céleste s'occupe de la lingerie, des questions domestiques, et surtout de la cuisine. Elle se dandine sur des hanches dodues, et sa belle grosse figure, avec deux fenêtres d'innocence couleur de son nom, ressemble à la lune d'août quand elle émerge, placidement vermeille, au sein de calmes vapeurs. Elle a les mouvements paisibles et ronds d'une personne satisfaite de l'existence et d'elle-même. Elle ne s'occupe des élèves qu'à l'occasion de leur santé physique. Elle ne lit pas. L'unique livre pour elle digne d'être consulté est le « Roi des Cuisiniers ». Mais sur la question des comptes, personne ne saurait la tromper. Elle se montre sans rivale dans la confection de deux plats : les grenouilles en ragoût et le fricandeau aux pommes de terre nouvelles. Elle est heureuse de se l'entendre dire. Et en cachette, elle boit du cognac.

Des trois sœurs, Lucie est la plus jeune. Peut-être a-t-elle atteint la quarantaine. Elle peint à l'aquarelle, fait des broderies en couleur sur satin, se montre fort habile dans les dentelles sur filet, enseigne la calligraphie et le dessin, toutes matières délicatement féminines. Elle est grassouillette, très brune, et ses yeux disparaissent entre des cils trop longs. Les deux sœurs aînées, vieilles filles de par un décret divin depuis leur naissance jusqu'à leur mort, disent d'elle avec orgueil, comme d'une chose absolument nécessaire à l'honneur de la famille :

— Oh! Lucie se mariera.

La triade est parfaite : une constellation.

Mais dans le collège, aussitôt après l'autorité sans appel de Colomba vient celle de madame Erminia, la maîtresse en chef, créée et mise au monde pour être maîtresse et rien autre que maîtresse. Une grosse femme d'une franche laideur, au geste dictatorial, à la parole tranchante, qui tient dans sa main professeurs et élèves. Et malheur si elle serre les doigts!...

Le collège? C'est l'endroit où on se lève au son de la cloche, où l'on va à table et où l'on récite les prières au son de la

cloche, où l'on n'est jamais seule, jamais, jamais, pas même au lit, parce que chaque maîtresse est obligée de dormir dans un dortoir où se trouvent au moins dix fillettes. Et l'on ne peut même pas penser, parce que la directrice Colomba saisit jusqu'aux plus secrètes pensées, avec ces yeux dont personne ne sait dire la couleur .

Il faudra se laisser étendre sur ces chevalets spirituels de la Sainte Inquisition; devenir une espèce de novice au geste rigide, l'âme engourdie, la volontée effacée : habituer ses narines à cette odeur puante de renfermé, bien étouffer son âme pour qu'elle n'éclate point.

Pour peu de temps, il est vrai; jusqu'à ce qu'il lui soit donné de triompher à ce bienheureux concours, qui reste encore dans le rêve.

Pourra-t-elle résister jusque-là!

Jusqu'à cette heure, grâce à sa mère, elle a été la Princesse de la Pauvreté dans le Jardin du Temps. Mais la réalité n'épargne personne. Maintenant qu'elle l'a devant elle, elle sent et mesure en elle, bien qu'avec une sourde inquiétude, le courage de l'affronter dans sa mesquine brutalité. Elle fera l'expérience de la vie, et elle devra elle aussi panser ses blessures.

Elle retourne en elle ces pensées, recueillie dans son travail de préparation intime, en passant un jour, tête basse selon son habitude, au long des anciennes ruelles creusées dans la verdure fraîche de vastes jardins potagers; quand tout à coup, s'élancent à sa rencontre deux bras tendus, un éclat de rire joyeux, une voix qui est un chant :

— Te voilà enfin!... Depuis le dernier jour d'école on ne t'a plus revue!... Tu n'as pas honte?...

C'est Drusilla, visage ouvert, cœur chaud, bouche de bonté, la compagne d'études qui l'a le plus aimée, sans même lui demander d'en être payée de retour. L'a-t-elle payée de retour elle?... Non, il ne lui semble pas. Sa mère exceptée, elle n'aime personne.

— Pourquoi — implore la bonne créature — ne montes-tu pas une minute à la maison?... Papa est au bureau. Nous sommes ici à deux pas, tu le sais. Et puis, tu ne connais pas encore la nouvelle. Grande nouvelle!... Je me marie, en

septembre. J'épouse Sandro, cela se comprend. Tu ne te rappelles pas?... Mon Sandro...

Comment pourrait-on ne pas s'en souvenir?... Depuis les classes préparatoires Drusilla étudiait ses leçons et écrivait ses devoirs en rêvant à Sandro, en parlant de Sandro. Elle feignait en classe de prendre des notes, pour avoir le loisir de gribouiller des lettres à Sandro, pleines d'interjections et de bêtises. De Sandro toutes les camarades connaissaient les moustaches et la raie, les impatiences amoureuses du présent et les résolutions pour l'avenir, les souliers crissants et certaines petites infidélités sans importance, que la sereine Drusilla savait pardonner.

Mais à l'école, n'y en avait-il pas beaucoup à être amoureuses d'un « Sandro » proche ou lointain, fidèle ou non, de chair et d'os ou bien simplement de rêve, dont la pensée faisait paraître tout léger, jusqu'aux conférences de pédagogie, aux équations algébriques et aux leçons de physique appliquée?...

Beaucoup. Elle, non.

Comme elle est claire, la chambre de travail de Drusilla!... Toiles, dentelles, broderies, rubans épars sur les consoles et sur les petites tables, la rendent plus claire encore. Le père n'a pas regardé aux dépenses. Il veut que sa fille soit considérée dans la maison qui l'attend : le trousseau est digne d'une riche demoiselle. Et elle le coud elle-même, de ses mains d'or.

— Si tu savais — dit-elle — comme c'est gentil de coudre son trousseau, de penser à une maison nouvelle, d'avoir un fiancé, de se dire : Dans un mois je l'épouserai!... Le diplôme?... Qui donc s'en soucie encore?... Je l'ai mis dans le tiroir. Sandro a un bon emploi à présent, il ne permet pas que je travaille pour gagner ma vie. Oh, tu sais, mon Sandro, je l'ai fabriqué moi-même, exprès pour moi!...

Ces dentelles, ces toiles sont trop blanches. Dans cet air il y a trop de tiédeur. Dans cette voix, il y a trop de bonheur. Celle qui se voit exclue de tout cela trouve un prétexte, prend congé, s'en va.

— Nani, c'est vraiment nécessaire, l'amour?... — demandait-elle un jour à son frère.

Il lui répondait en se moquant d'elle :

— Tu ne comprends rien...

Peut-être que son destin n'est pas d'aimer. Elle n'aura ni la passion de Nani et de Daria, orageuse comme la haine, ni le limpide amour nuptial de Sandro et Drusilla, ardent et mesuré, pareil au tranquille petit feu domestique dans une petite maison bourgeoise. A chacun sa voie!... Pour elle, le prochain octobre, ce sera le collège avec les terribles yeux de la directrice Colomba, rappelant les *espions* ouverts pour la surveillance de toutes les heures dans les murs des prisons; avec les sourires voilés de compassion des riches élèves, lorgnant du coin de l'œil les souliers usés et la triste robe reteinte de la petite maîtresse. Et puis?... Qui sait!...

En revenant ce soir-là du travail, sa mère la trouve abattue, sans parole, avec un pauvre visage rapetissé et grisâtre. Elle ne veut pas manger. Elle s'endort tard, après s'être tournée et retournée en tous sens dans son lit, au côté de la chère femme que la fatigue écrase, mais que l'inquiétude tient éveillée. A peine tombée dans la profondeur du sommeil, elle se trouve par miracle sur la route qui conduit à la gare.

Il ne fait plus nuit. Pas davantage il ne fait jour. Diffuse dans l'espace, une lumière incertaine, semblable à celle que l'on voit en regardant le ciel à travers un verre jaune. L'air est sourd, immobile : une bande d'ouate. Comme dans les campagnes, quand tombe la neige.

Elle marche, marche. Elle doit aller prendre le train, pour un lointain pays; elle ignore quel train et quel pays. Elle marche, marche. Et voici, elle s'aperçoit qu'elle est sans valise. Où l'a-t-elle laissée?... Comment fera-t-elle au collège, sans valise?... Puis elle s'aperçoit qu'elle est sans souliers et sans bas. Les pieds nus ne touchent pas même la terre, et ne souffrent point d'être nus. Mais comment fera-t-elle pour se présenter à la directrice, sans souliers et sans bas?...

On la prendra pour une mendiante, on la chassera.

Elle voudrait revenir en arrière. Elle ne reconnaît plus le chemin. Ce n'est plus la sienne, cette rue dont elle ne sait pas le nom et ne voit pas la fin, flanquée de maisons désertes et de prés. Elle demande à une femme emmitouflée dans un manteau, qui tout à coup surgit à côté d'elle : — Est-ce cette

route qui conduit à la gare?... — La femme se retourne : — De ce côté il n'y a pas de gare. — Et en se retournant elle rit, et Dinine la reconnaît : c'est Daria, ce sont ses dents pointues, ses yeux d'émail bleu, sans sourcils. Elle voudrait lui demander : — Pourquoi ton enfant est-il mort?... Pourquoi as-tu abandonné Nani?... — Elle n'en a pas le temps : Daria a disparu.

Et elle va, va, va, jusqu'à ce qu'elle trouve une autre femme droite contre une porte close. A cette femme aussi elle demande : — Est-ce ici la route qui conduit à la gare?

— Cette route?... Cette route est la route de l'amour. Ne vois-tu pas toutes ces roses?...

Et elle aussi disparaît.

Des roses?... Dinine n'en voit pas. Peut-être se seront-elles cachées, parce qu'elles ne veulent pas de Dinine, ainsi, sans souliers, sans bas, sans valise. Ainsi vêtue comme une pauvresse... Il faut aller les chercher. Mais aux pieds, avec un frisson, elle sent le froid de l'eau. Il n'est plus ni routes, ni prés : mais partout de l'eau. D'où est-elle venue?... Livide, tranquille, à perte de vue. Se sauver est impossible. Déjà elle lui monte aux genoux : déjà pénètre en son cœur le froid de cette chose ondoyante, hostile, perverse, qui lui en veut, qui l'étouffera...

— Maman!...

A ce cri, la mère, qui commençait à s'assoupir, s'est réveillée en sursaut. Et elle serre dans ses bras la jeune fille brûlante de fièvre.

Dans le train pour Pandino, rudimentaire bourgade de la Basse, un après-midi de la dernière décade d'août.

Quelques violents accès de fièvre nerveux l'ont laissée pâle, pâle et sans force. Ses narines se sont pincées; autour du front un cercle de plomb ne l'abandonne jamais.

Sa mère, préoccupée, lui a dit :

— Écris à la tante Nunzia, demande-lui de t'accueillir pour quelques semaines dans sa ferme. Elle ne peut te dire non. En somme tu es la fille de son frère!... Tu respireras un peu d'air libre, tu te feras du bon sang. Il faut que tu sois forte pour travailler cet automne. Chez les paysans on mange

mal, je le sais; mais pour des femmes comme nous, habituées au lait et à la soupe, il y en a même de trop!...

— Et toi, maman, tu resteras toute seule?...

— Moi?... Ne t'en soucie pas. Va, mon ange béni.

Et la voilà dans le train pour Pandino. Que de mouches!... Et quelle chaleur étouffante!... Le petit train avance avec peine au milieu des cahots et des secousses. Dans le compartiment de troisième classe, souillé de paperasses et de détritus, quelques paysans malodorants discourent entre eux de vaches et de récoltes, mâchant du tabac et crachant en liberté. Dans un angle une femme du peuple allaite son enfant, les paupières closes sous l'oppression de la chaleur; et des gouttes de sueur sale lui roulent au creux des siens.

Tante Nunzia s'empresse à la barrière de la petite gare du bourg; ses yeux brillent, elle rit de toutes ses rides et tend les bras. Elle est petite, ronde, débonnaire. Mais pourquoi tant de rides?... Son large visage est un crible. Il rappelle, en plus vieux, le visage du « mari de sa maman » reproduit dans l'unique petit portrait (un daguerréotype) que l'on conserve à la maison. Mais pour elle la nièce s'efforce en vain d'éprouver en elle-même la voix du sang.

Elles se mettent en route, à pied, par des raccourcis à travers champs, vers la ferme. La chaleur excessive a voilé le soleil, la sérénité du ciel a disparu derrière de vastes et aveuglantes vapeurs, tout est gris de poussière, tordu par la soif, immobilisé dans une sorte de stupeur.

La tante Nunzia pose une foule de questions à sa nièce qui lui répond avec douceur, mais en pensant à autre chose. Ou plutôt, elle ne pense à rien. Elle respire, les poumons dilatés, parmi ses éléments naturels : la campagne et l'été. Tous ses sens répondent, dociles, satisfaits, à cette plaine qui ne révèle d'autres limites que le ciel, et ils reposent, sans désirs, parmi cette uniformité fixe et linéaire. Dans les champs on travaille; mais le corps des paysans fait partie de la solitude immense. Travaillent-ils, ou prient-ils?... Elle sent qu'elle pourrait prier ici, entre les étendues de maïs et de foins d'août, comme sous les voûtes de l'église de Saint-François.

Elle ne connaît pas, jusqu'à présent, les mers, les collines, les montagnes. Pour elle le monde consiste en cette plaine

sans variété que coupent des files rectilignes de mûriers, des chemins géométriques de fossés et de canaux, et qui se fond dans la transparence de l'air comme dans l'arc sublime du ciel, en une beauté au sein de laquelle tout s'apaise.

Si elle devait tracer une image de son esprit, ce serait celle-là et non une autre.

A quelques pas de la ferme, la puanteur d'un fumier envahit ses narines, pénètre dans sa gorge et dans son estomac, avec une violence d'âcreté sensuelle. Mais cela ne la choque pas. Au contraire, cela lui plaît comme une forte liqueur. Il lui semble que de la respirer longtemps elle deviendrait ivre, mais en même temps guérirait de tout mal.

L'aire aussi lui plaît, bien battue avec son hangar encombré de haricots et d'outils champêtres, avec le figuier nain, planté à l'angle du levant, et à l'entour les granges combles, et plus loin les étables. Voilà encore la cuisine, avec le foyer bas et les assiettes à fleurs brillantes dans les rateliers; et tout autour, comme à l'auberge, de nombreux bancs sur lesquels on mange, le gobelet en main.

La tête ne lui fait plus mal. Cette odeur de campagne, ce calme de vie paysanne l'assoupissent au milieu d'une torpeur de bien-être, qui pourtant est uniquement physique.

L'esprit est encore avec la maman. La soirée est triste, loin de la maman. Le ciel est bas sur l'aire, ciel d'août chargé d'étoiles. De temps en temps il en meurt quelqu'une, avec un léger sursaut, avec un frisson d'agonie.

Le chef de famille, noueux comme un saule, fume la pipe, parmi ses familiers qui parlottent. Elle se tient près d'eux, humble, étrangère. Elle pense qu'elle est seule à voir mourir ces étoiles. Sa culture ne lui sert à rien, pas même à se faire comprendre de ces gens de sa race. Race qui vit en commun avec la terre sans en avoir la pureté, avec les vaches, les poules, les truies, sans l'innocence qui rend ces bêtes irresponsables et sacrées.

Elle souffre du langage rude, des gestes vulgaires, du relent de chair en sueur, de la mauvaise nourriture, à laquelle elle préférerait — mais elle n'ose le demander — une tasse de lait fraîchement trait.

Nuit dure, inquiète, tourmentée, dans un lit à la paillasse

crissante et piquante, aux draps de chanvre grossier, parmi le ronflement rauque de grosses femmes en transpiration.

Elle vient de s'assoupir depuis peu quand un appel la fait sursauter, strident dans ses oreilles : c'est le chant du coq.

Elle ne l'avait jamais entendu en pleine campagne; ni si près, ainsi contre elle.

Très légèrement elle pose les pieds à terre. Aucun mouvement dans les lits voisins. Ils dorment encore tous, dans les autres chambres aussi; mais ce sera, certes, pour peu de temps. Elle sort, tout doucement, sur la galerie de bois.

Le coq répète son chant. La voix âpre, impérieuse, pleine d'allégresse et de violence, troue l'air de ses pointes les plus aiguës. Des fermes, des chaumières, d'autres lui répondent avec une joie agressive, presque féroce :

— Debout!... Assez dormir!... Assez rêver!... Allons, au travail!... Pas moyen d'y échapper.

C'est l'immobilité qui précède l'aube.

A l'horizon, seule, l'étoile du matin, attentive comme un regard.

A la jeune fille, la campagne n'apparaît encore que comme une masse d'ombre, éclairée çà et là par les fantômes gris des masures; et pourtant elle la sent trempée de rosée, toute fraîche, toute prête pour la nouvelle journée.

La terre, qui donne le pain. La voilà. Elle la possède avec les yeux. Elle peut descendre, la toucher, l'embrasser, y disparaître. Une seule chose avec elle, vivante, en fermentation.

Ainsi, encore enfant, elle entendit par une aube de printemps parler le Jardin du Temps, elle en comprit le langage, et, voyant les vapeurs du matin cheminer dans l'air en s'enlaçant, elle s'aperçut que le ciel était en elle, comme elle dans le ciel. Sensation d'éternité, qui se répète aujourd'hui. Vérité essentielle, se sentir vivante, vivante et présente. En des lointains sans limites recule l'enfance, à des horizons sans fin la jeunesse offre son visage. Sa respiration monte des profondeurs humides de la terre pour se dilater jusqu'à cette étoile qui est restée la dernière à la rencontre du jour. — C'est moi, me voilà — pensa-t-elle en se reconnaissant à travers l'espace comme dans un miroir. Travailler?... Pour être digne de vivre?... Très bien.

Jusqu'à cette heure elle s'est développée, elle s'est recueillie, telle une motte de terre dans la nuit. Le réveil brutal des coqs rompt par à-coups le silence et trouble le recueillement. Mais il est, lui aussi, nécessaire et, parce qu'il est nécessaire, sacré.

Sous le ciel toujours plus pâle commencent à se dessiner les contours des choses terrestres. De lents roulements de roues parviennent des grands chemins. La porte de la ferme grince sur ses gonds. Dans l'indécision de la première lumière, voici le chef de famille et ses deux fils aînés qui gagnent les champs. On entend l'appel guttural d'une des filles de ferme, qui ouvre l'étable pour conduire les vaches au pâturage.

ADA NEGRI

(Traduction ÉDOUARD SCHNEIDER.)

Milan, juillet-décembre 1920.

RADIOACTIVITÉ

ET

CHALEUR TERRESTRE

Autant la science paraît grande au laboratoire, autant elle se montre incomplète et étriquée lorsqu'on la reporte sur le théâtre de la Nature; toutes nos expériences si précises, toutes ces lois dont nous sommes si fiers et qui semblent emprisonner la Vérité, se montrent impuissantes à expliquer les phénomènes dont chaque jour nous rend témoins. Nous connaissons les règles du rayonnement, de la conductibilité, et nous savons à merveille comment se refroidit une boule de cuivre chauffée; mais lorsque cette boule est la Terre, le problème se complique et c'est à grand'peine que nous arrivons à envisager des solutions qui ne sont en réalité que des hypothèses. Pourtant, ces solutions provisoires méritent d'être examinées, car c'est à force de les discuter que nous parviendrons peut-être, un jour, à présager l'avenir lointain de notre Planète, et à savoir si notre race est destinée à périr par le froid, ou bien à être détruite par le chaud, en retournant à l'incandescence avec son support matériel : nous n'avons, hélas! le choix qu'entre ces deux hypothèses, car rien de ce qui existe ici-bas ne peut prétendre à l'éternité.

Commençons par ce qui est certain : la Terre perd constamment de la chaleur. La chose pourrait sembler douteuse à un observateur superficiel, qui s'attacherait vainement à faire le bilan comparatif entre ce que notre planète reçoit du

Soleil et ce qu'elle rayonne directement dans l'espace. Ce n'est pas par ce bout qu'il convient d'attaquer le problème, si on veut atteindre la certitude, car la couche superficielle du sol, soumise aux inégalités de la latitude et aux vicissitudes des saisons, éprouve des variations incessantes de température; mais en dessous de la terre des vivants, en dessous de la couche où ils ensevelissent leurs morts, à une vingtaine de mètres de profondeur, commencent et s'étendent en profondeur des régions que le flux solaire n'atteint pas et en chaque point desquelles la température reste rigoureusement invariable; c'est ainsi que les thermomètres placés, depuis cent cinquante ans, dans les caves les plus souterraines de l'Observatoire de Paris, n'ont pas cessé d'indiquer la même température, 11 degrés 8 dixièmes.

Si on creuse plus profondément, cette température stationnaire s'accroît; non pas certes régulièrement, car la loi de progression est variable avec la nature et la stratification des terrains, et c'est ainsi qu'aux mines d'Anzin, des puits très voisins montrent des inégalités notables de température. Une loi générale ne se dégage pas moins de toutes les enquêtes. La Nature elle-même nous apporte sa contribution par le jaillissement en surface, des eaux souterraines, comme celles des geysers d'Islande, du Colorado ou de la Nouvelle-Zélande, dont la température avoisine, et dépasse parfois cent degrés. Mais il n'est pas d'épreuve plus précise que celle qui résulte des forages profonds, surtout lorsqu'une heureuse fortune les maintient longtemps en terrain homogène; nulle part, cette condition ne s'est trouvée mieux remplie qu'à Sperenberg, en Brandebourg, où la sonde a foncé pendant près d'un kilomètre dans un banc de sel gemme; la température maximum, atteinte au point le plus bas, atteignit 48 degrés, ce qui donne, en moyenne, une aggravation de température d'un degré par 33 mètres d'enfoncement; autrement dit, *le degré géothermique* est de 33 mètres. Résultats analogues au sondage de Schladebach, en Saxe, poussé jusqu'à 1 748 mètres, qui donne un degré géothermique de 36 mètres avec une température au fond de 56 degrés, et à Paruchowitz, en Silésie, où la température finale atteignit 69 degrés, à la profondeur de 2 003 mètres, avec un degré géothermique moyen de 34 mètres.

Ce fait bien établi, que la température s'accroît avec la profondeur, entraîne comme conséquence inéluctable un transport constant de chaleur à travers les couches terrestres, de la partie chaude vers la partie froide, c'est-à-dire de l'intérieur vers la surface, et la quantité de chaleur ainsi transportée peut être évaluée approximativement lorsqu'on connaît la conductibilité des terrains traversés. Le physicien, assisté du géologue, a donc toute commodité pour effectuer les calculs, dont je me borne à indiquer ici le résultat : la Terre perd constamment une quantité de chaleur voisine d'*une calorie par mètre carré et par minute.*

Cette déperdition constante et uniforme représente à peine le vingt-millième partie de ce que le Soleil verse, par les claires journées d'été, sur les plaines d'Égypte; et la comparaison de ces deux nombres ramène à l'état de simple fantaisie le beau projet de certains ingénieurs qui ne rêvent rien de moins que d'aller capter aux entrailles du globe la chaleur nécessaire à l'entretien de notre vie industrielle; ils s'appuient, il est vrai, sur un texte de notre grand Berthelot qui ne craignit pas, dans la chaleur communicative d'un banquet, de risquer une prophétie assez aventurée sur l'état du monde en l'an 2000 :

Pour capter la chaleur centrale, affirmait-il, il suffirait de creuser des puits de quatre à cinq mille mètres de profondeur, ce qui ne surpasse peut-être pas les moyens des ingénieurs actuels, et surtout des ingénieurs de l'avenir. On trouverait là la chaleur, origine de toute vie et de toute industrie. Ainsi l'on atteindrait au fond de ces puits une température élevée qui développerait une pression capable de faire marcher toutes les machines possibles... On aurait donc la force présente sur tous les points du globe, et bien des milliers de siècles s'écouleraient avant qu'elle éprouvât une diminution sensible.

Il suffira, pour apprécier cette « anticipation », plus digne d'un Wells que d'un Berthelot, de remarquer que chaleur et température sont loin d'être synonymes et que, atteignît-on des couches souterraines où la température dépasse 150 degrés, on ne pourrait jamais tirer du sol plus de chaleur qu'il ne s'en écoule naturellement par conductibilité : or cette chaleur est si faible que, utilisât-on par une machine parfaite toute celle qui traverse un kilomètre carré de surface terrestre, la puissance engendrée n'atteindrait pas dix chevaux! Il faut

donc en prendre notre parti : pas plus que la chaleur solaire directe, et moins qu'elle encore, la chaleur interne du globe ne peut se substituer à celle de la houille ou du pétrole.

***

Si dérisoire qu'elle soit, lorsqu'on envisage les applications industrielles, cette émission calorifique ne représente pas moins, lorsqu'on la multiplie par la surface du globe, un nombre respectable de millions de calories, et ce nombre lui-même se multiplie par toutes les minutes écoulées depuis que les conditions du globe sont restées semblables aux conditions actuelles. C'est une tâche aisée, et illusoire, que d'aligner les chiffres et de conclure : dans tant de millions d'années, la Terre aura perdu tant de calories, donc elle se sera refroidie de tant de degrés; ou encore : il y a tant de siècles, la Terre était, jusqu'à la surface, portée à la température de fusion des roches. Physiciens et géologues pouvaient ainsi jouer au jeu amusant du commencement et de la fin du monde; ils ne s'en sont pas fait faute au temps, peu éloigné de nous, où la science, assise sur la grande hypothèse de Laplace, envisageait les mondes comme des nébuleuses condensées, qui se refroidissent inexorablement en rayonnant vers les espaces célestes. En ce temps-là, les atlas nous représentaient la Terre coupée en deux comme une orange, avec, au centre, sa pulpe saignante de laves, qu'enrobait une mince pellicule, épaisse d'à-peine cinquante kilomètres, formée de scories solidifiées et remaniées par les eaux. Et comme on ne concevait pas l'existence, dans cette masse surchauffée, de réactions chimiques susceptibles de dégager de la chaleur, comme la contraction de la planète ne représentait qu'un apport calorifique négligeable, on arrivait à conclure que le refroidissement était la loi fatale de notre évolution cosmogonique. Entre William Thomson, qui évaluait à vingt millions d'années le laps écoulé depuis la formation de la croûte primitive, et Tait qui exigeait dix fois plus de temps pour la même transformation, des discussions, assez discourtoises, laissaient le public incertain. Ces querelles de savants sont, aujourd'hui,

justement oubliées, car le problème a changé d'aspect depuis la découverte des corps radioactifs.

Ces corps évoluent autour de trois types principaux, formés par le radium (avec son grand ancêtre l'uranium), l'actinium et le thorium. Ils sont une cinquantaine, qui se transforment inexorablement les uns dans les autres suivant des lois que nous commençons à distinguer sans que la cause de ces avatars soit connue. Nous savons, en tous cas, que les suicides d'atomes s'accompagnent d'une libération d'énergie dont la forme ultime et dégradée est la chaleur; c'est ainsi qu'un gramme de radium produit, par heure, 164 calories et un gramme de polonium 28 calories, tandis que la même masse de thorium n'engendre, dans le même temps, que 2,4 cent-millièmes de calorie. Ainsi une boule de radium, isolée dans l'espace et privée de tout rayonnement, devrait atteindre l'incandescence en deux ou trois heures, par sa propre désintégration, tandis qu'un morceau de thorium, aussi strictement isolé, devrait attendre 3 000 ans avant d'atteindre le rouge. Toutes ces vérités de laboratoires seraient dénuées d'intérêt, au point de vue qui nous intéresse, si les corps radioactifs étaient, comme on le pense et l'écrit communément, plus rares que les pierres les plus précieuses. Il est vrai que la production du diamant dans le monde est, en poids, des milliers de fois plus élevée que celle du radium; ce résultat prouve simplement l'extrême rareté des minéraux où les matières radioactives sont assez concentrées pour que l'extraction en soit économique. Mais en revanche, on peut affirmer que ces matières sont extraordinairement répandues et diffusées dans l'écorce du globe, quoique à dose très minime, si bien qu'il n'y a presque aucune roche ou aucun terrain qui ne possède une radioactivité mesurable. Pour en mieux convaincre le lecteur, j'emprunte au grand *Traité de radioactivité* de madame Curie les résultats de quelques analyses, prises entre des centaines d'autres; ils donnent en millièmes de milligramme, la dose de radium contenue dans une tonne des différentes roches :

Roches ignées.	Granit.	6 à 9	millièmes de milligr.
	Lencite du Vésuve. . .	3,33	— —
	Syénite de Norwège . .	1,86	— —

	Basalte	1,26	millièmes de	milligr.
	Serpentine	1,00	—	—
Roches sédimentaires.	Marbre.	3,87	—	—
	Argile	3,77	—	—
	Ardoise.	2,57	—	—
	Craie.	0,78	—	—

En condensant ces divers résultats et en tenant compte, autant qu'on peut le faire, de l'abondance relative des différentes roches, on calcule qu'une tonne de roches ignées contient, en moyenne, 3,46 millièmes de milligramme de radium et 11,7 milligrammes de thorium; pour les roches sédimentaires, la teneur est sensiblement moindre, 1,4 millième de milligramme de radium et 11,1 milligrammes de thorium; cette différence tient sans doute à ce que les terrains sédimentaires ont subi, du fait des eaux, un lessivage qui en a éliminé partiellement les produits radioactifs.

Assurément, ces doses sont minimes, mais poursuivons notre calcul. Puisque nous connaissons la chaleur dégagée par les divers éléments radioactifs, il sera aisé d'en déduire celle qui se produit spontanément dans les roches qui les contiennent; on arrive ainsi à cette conclusion, qu'une tonne de roches ignées dégage, par heure, un millième de calorie, tandis que la chaleur produite est moitié moindre dans la même masse de roches sédimentaires. Si nous admettons maintenant, avec le géologue anglais John Joly, que les roches ignées constituent 52 p. 100 de la croûte terrestre et les autres 48 p. 100, nous parviendrons au résultat sur lequel vont, finalement, tabler nos raisonnements : c'est qu'*une tonne des matériaux de l'écorce terrestre dégage, en moyenne,* 7,65 *dix-millièmes de calorie par heure.*

Ce sont les géologues et les physiciens anglais, particulièrement Joly et Strutt, qui signalèrent les premiers l'importance de ce résultat. Leur attention avait été éveillée par les variations anormales de température observées lors du percement des tunnels du Saint-Gothard et du Simplon. Au Simplon, la température de la roche atteignit, en certains points, 55 degrés, et le travail des ouvriers en fut rendu si pénible, qu'on fut sur le point d'abandonner le tracé établi par les ingénieurs; cet effet, contraire à toutes les prévisions, s'expli-

qua lorsque Joly eut établi que la teneur en radium des roches traversées était double de la valeur normale. L'étude des roches du Saint-Gothard, faite également par Joly, montra que les gneiss et les granits du Finsteraorhorn, au nord du tunnel, étaient de beaucoup les plus riches en radium, ce qui correspondait avec une élévation anormale de la température; au contraire, l'effet thermique était beaucoup moins marqué dans le massif gneissique du Saint-Gothard et dans les terrains sédimentaires de l'Ursenmulde, dont la teneur en radium était sensiblement plus faible.

***

Ces constatations, et d'autres faites aux mines d'Idria, montrent que de faibles dégagements calorifiques, comme ceux que produisent les corps radioactifs imprégnant les roches, peuvent, en accumulant leurs effets au cours des siècles, modifier singulièrement la distribution des températures et le degré géothermique. Mais on peut pousser les choses plus loin, et se demander si ce dégagement spontané ne suffit pas à expliquer la déperdition de chaleur dont nous avons prouvé l'existence et apprécié la grandeur.

La manière la plus simple de poser le problème consiste à se demander quelle serait l'épaisseur des terrains, ayant la teneur radioactive fixée plus haut, qui serait nécessaire pour émettre la chaleur évaluée d'après le gradient géothermique, soit une calorie par mètre carré et par minute; un calcul très simple fixe cette épaisseur au voisinage de 25 kilomètres. Un raisonnement plus précis, établi par Strutt en tenant compte de divers éléments que nous avons négligés, donne 48 kilomètres pour l'épaisseur nécessaire. Il est tout à fait remarquable que cette épaisseur est du même ordre de grandeur que celle qui a été attribuée à l'écorce terrestre par les sismologues; on est donc conduit à penser, avec Strutt, que la couche solide de la lithosphère contient juste assez de matière radioactive pour équilibrer l'émission calorifique terrestre; cette émission serait donc due exclusivement à la désintégration des éléments radioactifs de l'écorce; par conséquent, elle n'aurait pas de chances de s'affaiblir avant des

milliards d'années, durée probable de vie de l'uranium et des corps qui alimentent cette désintégration.

Cette explication ne satisfait qu'à moitié notre esprit, car elle pose un nouveau problème : comment et pourquoi la radioactivité serait-elle limitée à la croûte superficielle? Toutes nos expériences de laboratoire semblent indiquer que cette propriété est indépendante de la température et de la pression, ainsi que de l'état de combinaison chimique des éléments. Par conséquent, on ne conçoit pas pourquoi les régions profondes du globe en seraient privées; bien plus : les métaux lourds (et c'est le cas des éléments radioactifs) ont des chances de se trouver plus abondants vers le centre du globe, où ils sont entraînés par la pesanteur. Il faudrait donc, pour que l'équilibre thermique imaginé par Strutt fût réalisé, que l'intérieur du globe fut privé de toute radioactivité, soit par une inexplicable absence des éléments actifs, soit parce que les pressions et les températures qui règnent dans ces régions suspendent l'effet de la désintégration; quand on pense qu'à 60 kilomètres de profondeur, moins d'un centième du rayon terrestre, la pression atteint déjà 20 000 atmosphères, on est porté à se montrer modeste dans l'application des lois établies au laboratoire.

Nous sommes donc sur le sable mouvant des hypothèses; tout ce que nous pouvons dire, c'est que le refroidissement progressif du globe, s'il existe réellement, est reculé jusqu'à des époques si lointaines qu'elles cessent de nous intéresser. On peut se demander, au contraire, si le globe ne va pas se réchauffant, comme les boules de radium et de thorium dont je parlais tout à l'heure. C'est ce qui aurait lieu certainement, si la teneur en produits radioactifs et la loi de désintégration de ces corps restaient en profondeur telles que nous les connaissons en surface. S'il en était ainsi, un calcul simple montre que la chaleur produite par radioactivité serait huit fois plus grande que celle rayonnée par notre globe; par suite, la température devrait aller sans cesse en croissant.

L'esprit aventureux de John Joly s'est embarqué sur cette hypothèse, et il en a développé les conséquences dans son très original ouvrage « Radioactivity and Geology ». Supposons, avec lui, que dans la masse entière du globe, la teneur

en radium atteigne deux millièmes de milligramme par tonne (c'est un peu moins que ce que nous avons indiqué tout à l'heure), il en résultera qu'au bout de cent millions d'années, l'augmentation de température du globe atteindra 1 800 degrés; c'est dire qu'au bout de ce temps, toutes les roches de la surface seront de nouveau fondues, et la Terre redevenue une boule incandescente. Ce réchauffement continuera tant que le dégagement de chaleur interne sera inférieur à la déperdition par rayonnement; d'étoile rougeâtre, notre planète redeviendra jaune, puis blanche, et une volatilisation de divers éléments lui formera une épaisse atmosphère formée, comme celle du Soleil, de vapeurs métalliques et d'hydrogène provenant de l'eau dissociée.

Mais, à partir de cet instant, le bilan thermique se renversera; le rayonnement, croissant comme la quatrième puissance de la température absolue, finira par équilibrer, puis par dépasser le dégagement de chaleur radioactive; l'astre commencera à se refroidir; de nouveau, une croûte solide se déposera à sa surface; dès que son épaisseur aura atteint quelques kilomètres, elle formera, comme à présent, un écran presque parfait contre le rayonnement, et le réchauffement recommencera; ainsi, au lieu d'une évolution poursuivie dans un sens unique, notre globe serait soumis à des alternances périodiques, passant alternativement de la « phase incandescente » à la « phase géologique. »

Tel est le point de vue que Joly soumet à nos méditations. Il a reçu de divers savants un accueil empressé; c'est ainsi que Soddy, un des maîtres de la science anglaise, s'exprime à son sujet en ces termes dithyrambiques : « Cette hypothèse, d'après laquelle la phase géologique et la phase incandescente alternent comme le jour et la nuit, se trouve, malgré ses imperfections, en harmonie plus étroite avec la science actuelle que les anciennes manières de voir, toutes conventionnelles. D'après celles-ci, en effet, l'Univers aurait été monté une fois pour toutes, au commencement, de manière à marcher, comme une horloge, pendant un certain temps et à fournir une carrière, en majeure partie tranquille et peu mouvementée, puis à achever sa course fatale dans la stagnation physique et la mort. Mais quelle image la nouvelle hypothèse

suggère-t-elle de la vie et de la précarité de son état? Elle fait apparaître l'évolution de la vie, et de ses plus modestes origines jusqu'à sa plus haute perfection, non comme un progrès constant et continu, mais comme un processus destiné à recommencer et à s'achever périodiquement, entre la fin et le commencement de chaque nouveau jour cosmique! » Il ne reste plus qu'à savoir si notre humanité, rôtie et volatilisée pendant l'âge incandescent, renaîtra de ses cendres, comme le phénix, à chaque nouvel âge géologique : important sujet de méditation pour les partisans de la métempsychose!

***

Tout ce qu'on peut dire sur cette hypothèse, c'est qu'elle n'est pas plus absurbe que celles qui l'ont précédé. On peut même lui trouver un supplément de vraisemblance en la confrontant avec les nouvelles recherches stellaires dont l'écho nous parvient d'Amérique.

Les étoiles qui peuplent les vastes champs du Ciel ont toujours été regardées, par les astronomes, comme une seule et même étoile parvenue à des stades différents de son évolution, si bien que le firmament nous présente, comme un vaste film, toute la vie d'un astre, depuis le moment où il émerge de la nébuleuse initiale jusqu'à celui où, devenu obscur par son refroidissement, il se dérobe aux observations astronomiques. En rangeant les étoiles suivant la nature de leur émission lumineuse, on a établi une classification, admise par la généralité des astronomes, où les principaux groupes stellaires sont représentés par les lettres B, A, F, G, K, M. B réunit les étoiles bleuâtres à hélium, les plus chaudes connues, dont Rigel, de la constellation d'Orion, représente le type accompli. — A groupe les astres blancs à hydrogène, qui ont pour type Sirius et Véga de la Lyre. — En F sont rassemblées les étoiles blanches, semblables à Procyon, où les raies de l'hydrogène se complètent par quelques raies métalliques. — G est le groupe des étoiles solaires : les raies spectrales de l'hydrogène s'y atténuent, tandis que celles des métaux croissent en force et en éclat. — La lettre K groupe les étoiles jaune foncé, pareilles à Arcturus à Aldébaran, où s'affirment l'effacement de l'hydrogène et la prépondérance

des raies métalliques. — Enfin, les étoiles rougeâtres du groupe M, dont la plus typique est Antarès, le géant courroucé du Scorpion, montrent au spectroscope de larges bandes d'absorption qui attestent la présence de composés chimiques dans leur atmosphère plus froide. Ces données de l'observation s'étaient traduites, dans l'esprit des astronomes, par l'hypothèse d'un refroidissement continu, amenant chaque étoile née de la nébuleuse à traverser successivement des stades de plus en plus froids, de B jusqu'en M, pour aboutir finalement à l'état « cadavérique » dont la Lune nous présente l'affligeant spectacle; comme la Terre elle-même, chaque astre du Ciel paraissait condamné à s'éteindre et à mourir par congélation. Seul dans le monde des astronomes, Norman Lockyer protestait contre cette loi et lui substituait une évolution cyclique, rallumant peu à peu les soleils moribonds. Or, il se trouve que l'audacieuse hypothèse de l'astronome de South Kensington s'est trouvée confirmée par les études de H. N. Russell, de l'Université Princeton (New Jersey). Russell a établi que la coloration rougeâtre, qui caractérise la classe M, se trouve aussi bien dans des astres géants et à peine condensés, comme Antarès, que dans des étoiles naines dont la matière s'est condensée presque entièrement sous forme liquide, si bien que la loi d'évolution dans le temps pourrait être représentée comme suit :

$$\overbrace{M \rightarrow K \rightarrow G \rightarrow F \rightarrow A \rightarrow B}^{\text{Étoiles géantes.}} \rightarrow \overbrace{A \rightarrow F \rightarrow G \rightarrow K \rightarrow M}^{\text{Étoiles naines.}}$$

Ainsi, l'Univers nous présenterait une sorte d'évolution cyclique qui ramènerait périodiquement les mêmes types stellaires. Cette loi, qui paraît bien assise, n'est pas sans analogies avec celle que Joly nous propose pour les destins de notre humble planète. La science, en modifiant constamment ses points de vue, nous apporte chaque jour de nouveaux éléments pour sonder le problème de nos destins. Nous ignorons encore tant de choses que les pronostics d'aujourd'hui nous apparaîtront peut-être, demain, comme des rêveries puériles; mais n'est-ce pas le lieu de répéter, avec Duclaux : c'est parce qu'elle n'est jamais sûre de rien, que la science avance toujours?

L. HOULLEVIGUE

LES LIVRES D'HISTOIRE

Les mystères de la chronologie. — Le Gévaudan à travers les âges. — Une abbaye flamande. — Lyon des origines à nos jours.

Les dates sont le cauchemar de beaucoup d'écoliers et de parents. On en dit du mal, on les supprime le plus possible, mais l'histoire sans dates, c'est un corps sans squelette. Rien ne se tient, rien ne se fixe, l'éternel écoulement des choses et des êtres a besoin de points de repère. Il n'y a pas de culture générale sans un minimum de chronologie. D'autre part la mémoire ne peut pas tout enregistrer. Il suffit qu'elle retienne les grandes lignes; pour le détail, une bonne table est plus sûre que la meilleure mémoire. Pour savoir l'heure exacte d'un train, on consulte l'indicateur, surtout pour une petite ligne. Consultons la chronologie pour une date secondaire.

La *Chronologie* que vient de publier M. E. Cavaignac n'est pas qu'une simple liste de dates. Elle est cela d'abord, qui n'est pas rien, mais en outre elle traite une question qu'on ne se pose guère et qui est pourtant capitale. Comment connaissons-nous les dates? Un enfant ne songe peut-être pas à se le demander. Il ne s'étonne pas de voir les dates anciennes, dans tous les pays dont il étudie le passé, chiffrées avant J.-C. Et pourtant il est clair que les Égyptiens, les Perses, les Indous, pas plus que les Grecs ou les Romains, ne pouvaient calculer d'après un point de départ situé dans l'avenir, un point de départ qui serait un point d'arrivée. C'est une immense commodité, une merveilleuse simplification que d'avoir ainsi

ramené à un « comput » général toutes les chronologies particulières. C'est le seul moyen pratique de mettre en vue les synchronismes, dont l'observation est le commencement de l'intelligence historique. Cette habitude si commode est plus récente qu'on ne croit. Elle a rencontré des résistances. L'*Histoire ancienne* de Rollin compte encore par années de la création du monde. Même au XIXe siècle on continue souvent à dater l'histoire romaine d'après la fondation de Rome ou l'histoire grecque par olympiades. Les Allemands surtout, Mommsen le premier, tenaient à ces habitudes un peu pédantesques. On en retrouve la trace dans l'*Histoire romaine à Rome* de J. Ampère.

Mais il ne suffit pas d'adopter le principe de la datation uniforme. Le plus difficile est de l'appliquer. Raccorder entre elles les chronologies des différents pays, et les raccorder ensuite avec la naissance de J.-C., c'est poser des problèmes d'une étrange complication. Le calendrier romain était fort imparfait. Jusqu'à César, l'année était de douze mois lunaires, auquel on ajoutait de temps à autre un mois intercalaire pour rattraper les dix ou onze jours d'écart entre l'année lunaire et l'année solaire. Cette intercalation devait, en principe, depuis 300 av. J.-C. environ, se faire tous les deux ans, sous forme d'un mois de 22 ou de 23 jours, alternativement. Mais les pontifes, à qui incombait ce soin, ne s'en acquittaient pas toujours régulièrement. Quand César établit le calendrier julien, il fallut intercaler trois mois d'un coup, et faire une année de 445 jours.

En outre, l'année n'a pas toujours commencé à la même époque. C'est seulement à partir de 153 av. J.-C. qu'elle part du 1er janvier, en ce sens que c'est l'entrée en charge des consuls, d'après lesquels on date communément. Auparavant, c'était au 15 mars, et, en 300 av. J.-C., au 1er mai. Il en résulte qu'une année consulaire ancienne chevauche sur deux de nos années actuelles, ce qui n'est pas une médiocre complication. Il eût été plus simple de compter d'après la fondation de la ville, mais elle était fort discutée. C'est seulement Varron, contemporain de César, qui fit prévaloir la date, devenue classique, de 753.

Pour la Grèce, c'est pire. Il n'y a pas là de peuple souverain

comme Rome en Italie. Chaque cité a son ère et son calendrier. C'est très tard, au IIIe siècle seulement, qu'on commence à compter par olympiades, en prenant pour point de départ la 1re olympiade qui, pour nous, répond à 776 av. J.-C. Or les Jeux Olympiques ont lieu en août, ce qui ne s'accorde pas avec les calendriers locaux, ni avec celui des Romains. On voit qu'un doute, un flottement de six mois, est fréquent, même quand les dates sont bien indiquées en olympiades, à moins que le jour précis de l'événement ne soit connu. A plus forte raison la difficulté est-elle presque inextricable quand il s'agit des chronologies orientales.

Si l'on n'avait quelques points de repère, éclipses de soleil notamment, ce serait le chaos. On a soigneusement relevé et calculé celles que citent les historiens. Il y en a beaucoup : 14 par exemple de 610 à 653 av. J.-C. C'est le meilleur moyen de contrôle que nous ayons, souvent le seul.

Et tout ceci nous laisse encore dans l'approximatif. La date de la naissance de J.-C. n'est pas certaine et le raccord avec la chronologie romaine, fait par le moine Denys le Petit en 525, a été défectueux. La date la plus probable de la naissance de J.-C., c'est 4 av. J.-C. Toutefois ceci n'a qu'une importance relative pour la chronologie générale. Un point de départ, même erroné, n'en est pas moins fixe. Une difficulté plus récente, c'est l'introduction du calendrier grégorien, le nôtre, en 1582. L'année julienne est trop longue de onze minutes, ce qui fait à peu près une erreur de trois jours de retard en quatre siècles, que nous rattrapons avec le calendrier grégorien par la suppression de trois années bissextiles sur quatre de celles qui terminent un siècle. L'écart était de dix jours, au XVIe siècle : on passa du 4 octobre 1582 au 15 octobre. Naturellement, les dates antérieures se trouvent fausses de quelques jours, l'écart allant du reste en s'amoindrissant à mesure qu'on recule dans le passé. Pour simplifier, on n'a pas rectifié ces dates antérieures. Elles sont donc inexactes, de dix jours de retard au maximum pour les dernières; elles redeviennent justes vers 300, et recommencent, à partir de là, à être inexactes en sens inverse, c'est-à-dire avec une avance, toujours à raison de trois jours pour quatre cents ans. Ainsi le 1er janvier 101 av. J.-C. serait en calendrier grégo-

rien le 29 décembre 102. Au contraire la Saint-Barthélemy, datée du 24 août 1572 en calendrier julien, répond au 3 septembre du calendrier grégorien. Voltaire, qui avait la fièvre à cet anniversaire, grelottait dix jours trop tôt. Les fabricants d'éphémérides, les amateurs d'anniversaires, de centenaires, de millénaires, ne pensent pas à cela. Jeanne d'Arc a délivré Orléans le 8 mai 1429, c'est le 17 mai 1929 que nous devrions en célébrer le cinquième centenaire.

On voit que « l'art de vérifier les dates » n'est pas à la portée de chacun. C'est bien un travail de bénédictin, et même de toute une congrégation. Remercions M. Cavaignac, qui nous en donne un répertoire méthodique et revisé, de 4241 av. J.-C., point de départ du calendrier égyptien, à 1919, fin de la Grande Guerre.

***

Parlons aujourd'hui d'histoire locale. En voici une qui est très caractéristique, car il s'agit d'une région parfaitement circonscrite, qui n'a jamais varié au cours des âges, et qu'on retrouve identique depuis les temps de l'indépendance gauloise jusqu'aux cadres de l'administration d'aujourd'hui. Ce *Précis d'Histoire du Gévaudan*, de MM. Albert Grimaud et Marius Balmelle, nous arrive de Mende en droite ligne, car le Gévaudan est à présent le département de la Lozère. Ne dites pas, ne croyez pas que l'étude d'une région qui tient si peu de place sur la carte n'a qu'un intérêt de clocher. L'histoire générale ne sera jamais tout à fait comprise par ceux qui ignorent ou simplement négligent ces monographies. M. Camille Jullian n'est pas de ceux-là. Avec son ardeur naturelle pour tout ce qui éclaire et vivifie notre passé national, il a écrit pour ce petit volume une préface évocatrice. « Que de siècles, que de millénaires même dans l'histoire de nos provinces françaises! Je cherche à me rendre compte du temps où a pu se créer le Gévaudan et je n'arrive pas à jeter une lueur dans les ténèbres de la préhistoire où pourtant il a vécu. » Il y a bien trois mille ans que cette cellule immémoriale du sol français s'est constituée, autour d'un dieu fédéral planant sur un des hauts sommets, comme celui du Puy de Dôme qui rayon-

nait sur les pays d'Auvergne. Les *Gabali*, d'où vient le nom du Gévaudan, ont précédé les Romains et ils ont survécu à l'empire romain. Leur « cité » gallo-romaine est devenue un diocèse chrétien, dont la Révolution a fait un département. « Quelle belle histoire! Une unité qui ne bouge pas, et d'infinies diversités d'allures. Une terre immobile, des coutumes toujours pareilles, et une âme évoluant sous les souffles venus d'ailleurs. »

Pour que l'histoire locale intéresse ceux qui ne sont pas du « pays », il faut qu'elle se rattache, qu'on ait soin de la rattacher à l'histoire générale. Il faut faciliter le travail de recoupement aux lecteurs qui n'ont pas forcément tous une culture historique spéciale. Cette histoire du Gévaudan est bien conçue à cet égard. Le titre même spécifie qu'elle est « rattachée à l'histoire de France ». Voyez les « Grandes Compagnies », les « routiers » qui, à l'époque de la Guerre de Cent Ans, ravagent la France, sous prétexte de la défendre ou de la conquérir, prétexte indifférent, car elles sont aussi redoutables qu'elles se réclament du roi d'Angleterre ou du roi de France. Amis et ennemis agissent de même. Le Gévaudan, pays pauvre et difficile d'accès, n'est pas de ceux qui appellent les pillards, mais il est de ceux qui les retiennent parce qu'ils peuvent leur servir de quartier général. C'est ce qui se produit. C'est le fief d'un bandit de marque, un Castillan, Rodrigue de Villandrando, qui épouse la sœur d'un prince, Charles de Bourbon, comte de Clermont, sœur naturelle, il est vrai, mais les enfants illégitimes à cette époque ne sont pas disqualifiés. Nous sommes au temps de Dunois, le bâtard d'Orléans. Rodrigue a du reste parmi ses lieutenants un beau-frère de la main gauche, Guy de Bourbon. Tous deux ne cesseront leurs déprédations que moyennant une indemnité en bons écus d'or, à la suite d'un véritable traité avec le dauphin, le futur Louis XI (1439), et Rodrigue finit sa carrière en homme de bien, à la cour du roi de Castille.

Il y eut bien des aventuriers de cette espèce au XIVe siècle. Il y eut aussi bien des imaginatifs, bien des illuminés, que la gloire de Jeanne d'Arc a menés à la catastrophe. Le Gévaudan a eu son berger inspiré, un pauvre petit berger, Guillaume, à qui la misère des temps suggéra des visions. Il entendit, dans

la grotte du mont Mimat, une voix qui lui conseillait d'aller trouver le roi. Il ne manqua pas de personnes dévouées pour l'y envoyer, et il fut bien reçu de Charles VII, à qui il montra ses « stigmates » aux pieds, aux mains et au côté. C'était peu de temps avant la prise de Jeanne d'Arc à Compiègne. Le berger du Gévaudan, à qui le chancelier avait fait confiance, tomba lui aussi aux mains de l'ennemi dans un combat près de Beauvais. Emmené à Rouen, il fut réclamé par Cauchon pour être jugé. Mais on ne voulut pas lui donner trop d'importance. Il fut transféré à Paris. Le jour où le jeune roi anglais Henri VI fit son entrée dans la capitale (16 décembre 1431), le berger du Gévaudan suivit son cortège, puis, cousu dans un sac, il fut jeté à la Seine, sans autre cérémonie ni jugement. Anatole France, dans son histoire de Jeanne d'Arc, s'est plu à retracer cet « à côté ».

Le Gévaudan joue aussi un rôle capital dans la révolte des Camisards. Le vieux foyer calviniste, exaspéré par les dragonnades, désespéré par la Révocation, est un pays de prédicants et de prophètes qui sont déjà des « convulsionnaires ». Les assemblées au désert s'y multiplient, des « guides » font la navette pour conduire à la frontière ceux qui veulent s'expatrier. C'est l'arrestation d'un de ces guides qui amène la guerre civile. Une bande armée massacre l'abbé du Chaila, inspecteur des missions catholiques et archiprêtre des Cévennes (24 juillet 1702), l'agitation se propage et, pendant plus de deux ans, on voit une poignée de pâtres, de tisserands, qui ne dépassèrent peut-être jamais 3 000 insurgés, tenir tête dans ce pays de coupe-gorges à plus de 100 000 hommes. Il fallut Villars pour en venir à bout, et par la diplomatie plus que par la force, comme Hoche plus tard en Vendée.

N'est-ce pas aussi un souvenir qui peint toute une étape de civilisation que celui de la « Bête du Gévaudan ? » Pendant trois ans la terreur règne dans ce pays, habitué pourtant aux exploits des loups. Des victimes humaines sont partout signalées, et l'imagination donne à la bête de proie des proportions apocalyptiques. Elle est grosse comme un âne, ses yeux sont cachés par des sourcils épais comme le toupet de Riquet à la Houppe, elle a un museau de sanglier, un ventre qui traîne à terre, une queue terrible comme un fouet. Les battues de

paysans restent vaines, une compagnie de dragons ne réussit pas mieux. Sa tête est mise à prix. Un rapport du chef des battues trace de l'animal qui lui a échappé un portrait de plus en plus terrifiant. « Il a les pattes aussi fortes que celle d'un ours, avec six griffes à chacune, de la longueur d'un doigt. » Le reste à l'avenant. Enfin la bête est débusquée et blessée, mais s'échappe. Un louvetier fameux est désigné par Louis XV pour en finir. Avec 10 000 hommes il reste impuissant. Le roi envoie son propre lieutenant des chasses, qui abat un loup formidable, exploit qui lui vaut la croix de Saint-Louis, une pension, et une fortune gagnée à montrer dans Paris la dépouille de l'animal légendaire. Mais il y avait erreur sur la personne. De nouvelles victimes attestent qu'on s'est trop pressé de chanter victoire. C'est seulement le 19 juin 1767 que la bête est enfin tuée, après trois ans de ravages. Buffon la reconnut pour un loup, mais d'une taille anormale. Était-il seul coupable de tout ce qu'on lui attribuait? On ne prête qu'aux riches. Un document donne à réfléchir. De 1740 à 1773, on tua dans le Gévaudan 2 178 loups. Voilà qui en dit long sur l'utilité des lieutenants de louveterie à cette époque.

***

Ne dédaignons pas, du haut de notre frivolité, la monographie d'une simple abbaye flamande, colligée par le curé du village, au prix de vingt ans de labeur ingrat. M. l'abbé Trelcat, l'auteur de cette *Histoire de l'abbaye de Crespin*, en deux gros volumes, reconnaît lui-même, avec une charmante modestie, que les grands séminaires ne sont pas des succursales de l'École des Chartes, et qu'il faut commencer par apprendre à lire dès qu'on franchit le seuil d'un dépôt d'archives. Et on a beau savoir le latin, celui des documents du Moyen Age, mêlé de patois, alourdi de tournures barbares, semé d'abréviations et en revanche dénué généralement de ponctuation, ne se traduit pas à livre ouvert. M. l'abbé Trelcat est devenu un paléographe, et ceux qui ont tant soit peu mis la main à la pâte, savent que c'est plus difficile que de jouer aux mots croisés.

L'abbaye de Saint-Landelin de Crespin était une abbaye bénédictine qui, après douze siècles d'une existence féconde

en épreuves, disparut à la Révolution. Ses archives se trouvent aujourd'hui éparpillées un peu partout, dans les archives publiques de Paris, Lille, Condé, Valenciennes, Mons, Douai, etc., et dans les collections particulières de plusieurs familles, notamment celles d'Aremberg et de Croy. M. l'abbé Trelcat a trouvé partout l'accueil hospitalier que méritent les travailleurs comme lui, grâce à quoi son œuvre a été possible, —mais non facile.

L'abbaye fut fondée en 646 par saint Landelin, au village de Crespin. Le nom du village est d'une étymologie énigmatique. Les moines l'attribuent au « eaux crespues » d'une fontaine jaillie du sol à l'appel du saint, et agitée par le vent. Froissart, plus prosaïquement, pense qu'il rappelle saint Crespin, apôtre de la région. Quant à saint Landelin, c'est un personnage pittoresque et bien de son temps. Né sous Dagobert, d'une famille seigneuriale, et pieusement élevé par son parrain saint Aubert, évêque auxiliaire de Cambrai, il tourne mal au moment d'entrer dans les ordres, fréquente une bande de brigands et en devient le chef. La mort subite d'un de ses compagnons le fait réfléchir, un rêve lui fait honte de sa conduite et peur de l'enfer, et il entre au couvent pour y expier sa vie de débauches. Elle n'avait pas dû être longue, si on accepte les dates des hagiographes qui le font naître en 613 et revenir à Dieu en 632, soit à dix-neuf ans. Il fonde alors plusieurs abbayes, dont celle qui porte son nom. Il se retira lui-même, pour mieux se recueillir, dans un petit ermitage où il mourut en 686.

La vie détaillée d'un simple monastère est une contribution intéressante à l'histoire religieuse. Que de pillages, de destructions, de réparations au cours des siècles! La bourrasque passée, les réparations ne se font jamais attendre, la maison de Dieu et celle de ses serviteurs ressuscitent dès que le vandale a tourné les talons. Même la première expulsion des religieux en 1791 n'avait pas été définitive. Les Autrichiens ayant envahi le pays, les moines sont autorisés par eux à se réinstaller en 1793, mais, après la reprise de la place voisine de Condé par les armées de la Convention, ils sont pour jamais dispersés, les emblèmes religieux effacés, les cloches descendues, les bâtiments mis en vente, ainsi que le mobilier. De tout

cela, il subsiste encore quelques édifices bien abîmés, comme la maison abbatiale, et quelques vases ou ornements sacrés. Il en subsiste aussi quatre tableaux, représentant les quatre heures du jour, et signés Watteau, mais cette prestigieuse signature n'est pas celle du grand peintre, c'est celle de Louis Watteau « peintre adjoint au professeur de l'École de dessin », exposés pour la première fois au Salon de l'Académie des Arts à Lille en 1774, commandés par le dernier abbé de Saint-Landelin, et appartenant maintenant au musée de Valenciennes.

***

Voici une autre histoire locale, non moins imposante par ses dimensions, mais aussi par la qualité de ses auteurs, et le nom de la ville qui en est l'objet : *Lyon des origines à nos jours*, luxueuse étude sur « la formation de la cité », due à la plume de M. Kleinclausz, avec la collaboration d'une demi-douzaine de ses collègues de l'université et du lycée.

C'est moins une histoire de la ville de Lyon que l'histoire de son extension. « Écrire l'histoire d'une ville, dit l'introduction, ce n'est pas seulement raconter les événements dont elle a été le théâtre; c'est encore évoquer les phases successives par lesquelles ont passé ses rues, ses places, ses monuments, ses maisons. Autant que les actions des hommes, le sol et les pierres ont leur éloquence. » Pour employer le mot à la mode, c'est une étude sur l' « urbanisme » à Lyon dans le passé, c'est-à-dire sur la façon dont s'est développée l'agglomération lyonnaise. On y voit « en partant du sol primitif et nu, comment sur ce sol une ville est née, quelles difficultés la nature ou l'homme a opposées à son développement, quels efforts les habitants ont faits pour résoudre ces difficultés et comment ils les ont vaincues ». Au point de vue pratique, cet ouvrage est une préface au « plan d'extension » que la ville de Lyon envisage pour l'avenir, et c'est pourquoi une subvention municipale en a favorisé la publication.

A Lyon le problème était compliqué par la nature du site qui devait exercer une « action morcelante », et par les circonstances historiques qui ont fait éclore, à des époques différentes, les agglomérations indépendantes devenues bien tar-

divement des quartiers de la grande ville commune. C'est du reste le cas de Rome, et pour les mêmes raisons. La difficulté d'étudier à la fois l'ensemble du territoire urbain et le détail de chacun des éléments constitutifs dont il est formé a décidé les auteurs à retracer dans une première partie « comment l'évolution s'est faite chronologiquement et pour le territoire de Lyon tout entier », puis à revenir, dans une seconde partie, sur l'évolution détaillée de chaque quartier. « Cette disposition, reconnaît M. Kleinclausz, aboutira peut-être à quelques répétitions. » Cet inconvénient n'a pas laissé de se produire, mais, par contre, les recherches en sont facilitées. Il va sans dire qu'une illustration très complète, et strictement documentaire, sans aucune fantaisie artistique ou soi-disant telle, éclaire le texte.

Lyon a sur beaucoup d'autres villes illustres l'avantage d'un acte de naissance en règle. On connaît son fondateur, la date de sa fondation, l'origine de ses premiers habitants. Son fondateur est Munatius Plancus, ancien lieutenant de César, elle date de 43 av. J.-C., et elle a pour premiers colons quelques centaines de citoyens romains chassés de Vienne, la ville voisine, à la suite d'une émeute. La colline de Lugdunum, dont l'étymologie reste incertaine, dominant le confluent attractif de deux grands cours d'eau navigables, au centre des voies naturelles de la Gaule vers l'Italie, avait un avenir assuré. Tous les chemins mènent à Rome, suivant le dicton, mais en passant par là. Plancus le sait. Il donne à sa colonie le titre de *Copia* (abondance), et il est de fait que le confluent a la forme d'une corne d'abondance renversée. Cette colonie est une ville officielle qui se développe somptueusement. Agrippa, le gendre et l'homme de confiance d'Auguste, la dote de routes, de ports, d'aqueducs, en fait la capitale de la Celtique (qui s'appellera bientôt la Lyonnaise), et même la capitale collective des « Trois Gaules ». Elle était déjà tout un monde, vingt-cinq ans après sa fondation. La façade de ses monuments à colonnades, étagés à flanc de coteau, a la ligne grandiose où se reconnaît le peuple-roi. Le forum, qui a donné son nom à Fourvière (*foro vetere*), ravagé par un incendie sous Néron, est reconstruit plus magnifique

par Trajan. Étant au bord du plateau, il s'écroulera par glissement des terrains en 840.

Mais déjà se dresse, de l'autre côté de la Saône, sur le plateau actuel de la Croix-Rousse, un monument sacré, qui ne fait pas partie du Lugdunum primitif, et qui est même en dehors de la Lyonnaise, car son territoire est fédéral. C'est le patrimoine commun des 60 cités gauloises. Ce monument, c'est l'autel de Rome et d'Auguste, symbole à la fois de l'unité gauloise et du loyalisme impérial, érigé en 12 av. J.-C. par Drusus, beau-fils d'Auguste et frère cadet de Tibère. Nous pouvons nous le figurer d'après des monnaies gauloises à l'effigie d'Auguste et de Tibère, et des fouilles, en 1850, en ont exhumé quelques débris déposés maintenant au musée de Lyon. L'autel de marbre était flanqué de deux victoires ailées, perchées sur des colonnes de granit gris d'Égypte, hautes de dix mètres, avec un chapiteau de porphyre. Ces colonnes, sciées par le milieu, supportent aujourd'hui le clocher de l'église d'Ainay, la plus ancienne de Lyon. Devant l'autel se dressaient les statues colossales de Rome et d'Auguste, et autour celles des soixante cités. Un amphithéâtre, des monuments divers, complétaient cet ensemble architectural.

Là se tenait, au mois d'août, le mois d'Auguste, la célèbre assemblée annuelle des députés des Trois Gaules, qui amenait un immense concours de visiteurs officiels ou bénévoles. Mais, en temps ordinaire, l'enceinte sacrée restait majestueuse et inhabitée, comme l'« Altis » d'Olympie. De tout cela, comme du Fourvière antique, il ne reste presque rien. La ville ne s'est jamais bien relevée du pillage que lui infligea l'armée de Septime Sévère, victorieux de son compétiteur Albinus, en 197, après une grande bataille livrée probablement sur l'emplacement actuel de Sathonay. D'autre part le christianisme, répandu de bonne heure puisque l'affaire des martyrs de Lyon remonte à 177, porte préjudice au culte de Rome et d'Auguste. L'assemblée des Gaules se transfère à Arles, les invasions barbares font négliger l'entretien des monuments, enfin, durant plus de mille ans, leurs ruines abandonnées fournissent les matériaux des quartiers nouveaux. Les restes de l'amphithéâtre n'ont disparu qu'au milieu du siècle dernier pour laisser la place au Jardin des Plantes. Les « tables Clau-

diennes », contenant un discours de l'empereur Claude, né lui-même à Lyon, en faveur de l'admission des Gaulois au droit de cité complet et aux honneurs sénatoriaux, retrouvées en 1528 par un paysan qui piochait sa vigne, sont, de l'époque romaine, la plus précieuse relique.

Même à l'époque moderne, la marche conquérante de Lyon vers la prospérité a eu des à-coups. Le plus tragique est celui de la Révolution. Lyon rebelle avait été condamné par la Convention à disparaître. Le décret du 12 octobre 1793, sous la forme grandiloquente du temps, était catégorique. La ville devait être rasée, et, sur son emplacement une colonne serait érigée avec l'inscription lapidaire : « Lyon fit la guerre à la Liberté, Lyon n'est plus. » On devait pourtant épargner les maisons des pauvres, celles des patriotes exilés ou proscrits, les locaux industriels, « les monuments consacrés à l'humanité et à l'instruction publique. Par cette porte ouverte aux exceptions, on sauva pas mal de choses. On se mit d'abord à l'œuvre avec une ardeur bruyante, et on y occupa jusqu'à 18 000 démolisseurs. Mais il est plus difficile qu'on ne croit de détruire une ville de 100 000 habitants, et qui n'ont pas eux-mêmes disparu. Peu à peu on se fatigue, on se relâche, et, dès que cesse la Terreur, au mois d'août suivant, les décrets sont rapportés. Sous le Consulat et l'Empire, on rebâtit. Le dommage avait été moindre qu'on n'aurait pu le craindre, grâce à l'habileté courageuse de trois officiers municipaux qui avaient détourné l'effort des démolisseurs sur certaines rues qu'il y avait avantage à élargir et sur un pâté de masures dont la disparition devait permettre l'élargissement du quai de la Saône. D'autre part ils avaient sauvé quelques beaux immeubles de Bellecour en y casernant les troupes.

Cet esprit pratique s'est retrouvé plus tard pour sauver la statue de Louis XIV de la place Bellecour. La statue primitive de Desjardins, représentant le Grand roi en empereur romain, avec la perruque en plus, avait été envoyée à la fonte en 1792, et remplacée sous la Restauration par celle de Lemot, auteur également de celle d'Henri IV sur le Pont-Neuf. En 1848, les « voraces » voulurent faire subir au second Louis XIV le sort que les grands ancêtres avaient réservé au premier. Le commissaire extraordinaire de la République, Martin Bernard,

administrateur avisé et nullement iconoclaste, eut une idée géniale. Il fit disparaître l'inscription latine qui magnifiait le grand roi, et y substitua celle-ci : « Chef-d'œuvre du citoyen Lemot. » Le bronze ainsi débaptisé fut épargné. En 1870 l'incident se renouvela. Il fut encore question de déboulonner Louis XIV. Mais le docteur Crestin, membre du Conseil municipal élu après le 4 septembre, fit remarquer que « le cheval de bronze » incriminé n'était pas en soi subversif. Le superbe cavalier qui le monte « peut être tout ce qu'on voudra, un empereur, un Jupiter, un père noble quelconque ». En effet le Louis XIV de Lemot est un *imperator* comme celui de Desjardins, mais sans perruque. L'argumentation du docteur Crestin lui a sauvé la vie, qui n'a plus été menacée depuis.

On voit que les Lyonnais, malgré leur réputation établie d'austérité, ne manquent pas d'esprit. La gravité de leur caractère convient à une cité fondée par des administrateurs réfléchis, et qui n'a pas de légendes autour de son berceau. La tonalité de leur ville est grisâtre et la dignité en paraît un peu monotone. Le climat brumeux y est pour beaucoup, mais aussi les circonstances qui sont venues à la traverse. La croissance de l'ancienne métropole des Gaules a été hasardeuse. Elle n'est pas « achevée ». C'est pourquoi il lui manque sur certains points la note d'élégance à laquelle sa richesse lui donne droit, et qu'elle a l'ambition raisonnable de se donner, à en juger par les projets grandioses qui sont en gestation.

A. ALBERT-PETIT

SPLENDEURS ET MISÈRES

D'UNE SAISON MUSICALE

On dit d'un homme qu'il n'a point de caractère, lorsque les traits de son âme sont faibles, légers, changeants; mais cela même fait un caractère, et l'on s'entend bien là-dessus.

VAUVENARGUES

I

Si l'on appelle « saison musicale de Paris » les concerts d'orchestre que les grandes associations symphoniques organisent entre octobre et avril, — de la chute des feuilles à l'éveil du printemps, — la saison 1924-1925 ne semble pas avoir droit à nos louanges.

Ce n'est pas que l'on prétende ici dresser la liste de ses défaillances. Avec des chefs d'orchestre tels que MM. Gabriel Pierné, Philippe Gaubert, Paul Paray, Rhené-Baton et quelques autres, les imperfections matérielles se réduisent nécessairement à peu de chose. Ces excellents musiciens possèdent à juste titre la confiance du public et celle des connaisseurs les plus subtils. Et nous leur devons une gratitude sans réserves pour avoir su maintenir leurs orchestres à un niveau relativement élevé, malgré des résistances qui pouvaient paraître insurmontables. Grâce à leur talent, grâce à leur dévouement, les derniers concerts n'auront pas été de beaucoup inférieurs à ceux qui se sont succédé à Paris depuis la guerre.

Mais est-il donc facile d'imposer silence aux amateurs, lorsqu'ils reprochent à la saison défunte son insignifiance et sa banalité ? Cette critique porte infiniment plus juste. Elle nous blesse à l'endroit sensible. Et l'on ne gagnerait rien à la traiter par le mépris, car il vaut mieux en convenir avec franchise : depuis dix ans, nous piétinons sur place.

Avant la guerre, les grandes manœuvres symphoniques de l'automne et de l'hiver se distinguaient, à chaque période, par une physionomie si spéciale qu'on ne risquait pas de les confondre les unes avec les autres. On en citait de plus ou moins intéressantes. Certaines passaient pour glorieuses, et les adeptes en gardaient pieusement le souvenir. Telle série au cours de laquelle le regretté Camille Chevillard révélait soit la *Deuxième symphonie* de M. Vincent d'Indy, soit les deux premiers *Nocturnes* de Debussy, demeurait inoubliable.

Les récentes partitions des compositeurs vivants, à une époque où la production musicale était plus brillante qu'aujourd'hui ; un cycle judicieux qui rapprochait en un groupement homogène les œuvres d'un maître de jadis ; parfois, mais à de rares intervalles, la visite d'un chef d'orchestre étranger dont la réputation mondiale n'avait pas besoin de se faire précéder par une réclame assourdissante : ces procédés élémentaires, mais infaillibles, assuraient à chaque saison un caractère particulier dont la mémoire ne s'est pas encore effacée chez les amis de la musique.

Que les temps sont changés! Aujourd'hui, les saisons musicales se différencient à peine les unes des autres. On n'affiche plus, vers la mi-septembre, la liste des nouveautés et des reprises. Grave erreur, car cette coutume entretenait parmi les princes du pupitre une émulation fort profitable aux Muses. Mais que voit-on ? A partir d'octobre, dès les premiers brouillards, une vingtaine de compositions, invariablement les mêmes, reviennent sans cesse sur les programmes, comme si leur prestige devait être inépuisable. On a beau changer de salle, elles en changent avec nous.

Le lecteur sourit tristement ?... Hélas! oui, il les a nommées. Deux ou trois symphonies de Mozart; l'*Héroïque*, l'*ut mineur*, la *Pastorale* et la *Neuvième* de Beethoven; puis, tout le long

de l'année, d'estrade en estrade, le Prélude de *Tristan* enchaîné à la *Mort d'Iseult*, l'*Après-Midi d'un Faune* de Debussy, la *Péri* de M. Paul Dukas, la *Valse* de M. Maurice Ravel, *Sheherazade* de Rimsky-Korsakow, sans oublier la symphonie de Franck : voilà les pièces du festin que l'on nous sert indifféremment au Conservatoire, au Châtelet, à la salle Gaveau, au théâtre Mogador, quelquefois au Trocadéro, partout enfin dans ce grand Paris où cependant la curiosité est si vive...

Incontestables chefs-d'œuvre, merveilles délicates et charmantes, personne ne les admire, ne les vénère plus sincèrement que nous. Mais à force de les entendre, ne ressemblerons-nous pas, un jour, à ces âmes pieuses qui s'accusent de ressentir des aridités pendant la messe, aux moments les plus augustes ? L'enthousiasme se refroidit. Les lampes adoratrices s'éteignent peu à peu aux sanctuaires. Bien des fidèles s'en affligent dans le tréfonds de leur conscience. Mais la fastidieuse uniformité des programmes les rebute. Puisse-t-elle ne pas les éloigner tout à fait des concerts! Encore un lustre, et certaines mélodies sublimes auront dépouillé leur magie. Les esprits méditatifs ne viendront plus rêver sous les profonds arceaux de Beethoven et de Wagner : les palais majestueux que ces génies édifièrent si près de nous ne seront plus hantés que par une foule ignorante. Nul disciple de Mallarmé n'ira se purifier au « bain dominical », selon l'exemple du maître, car les piscines jadis miraculeuses ne susciteront plus les beaux songes de soleil et d'azur. Des sources de bonheur auxquelles on aura bu avidement se seront taries pour une génération entière. Adieu, flûtes, fontaines, feuillages! Déjà, tel air ravissant, exquis à retenir et à murmurer tout bas, nous importune comme une rengaine. Est-il un seul motif qui ne puisse s'avilir par l'abus ? Ni les messages ineffables de la musique, ni même ses gracieux et piquants intermèdes, ne s'accommodent d'être répétés à l'infini, comme des films au cinéma. Rien ne sert de le dissimuler : nous souffrons d'une crise des programmes.

Parmi les causes de notre malheur, commençons par citer la guerre. Entre 1914 et 1918, un grand nombre d'instrumentistes sont tombés au champ d'honneur. Et ceux qui ont survécu se sont trouvés si cruellement harcelés par les soucis

matériels que plusieurs, désespérant de vaincre en cette nouvelle bataille, écoutèrent les offres qui les appelaient au delà de l'Atlantique. Les orchestres de New-York se sont enrichis aux dépens des nôtres.

Un chef d'orchestre parisien, ne disposant plus des mêmes éléments qu'en 1914, aurait voulu demander à sa troupe un nouvel effort, un labeur supplémentaire : quelques répétitions de plus, et tout serait rentré dans l'ordre, tout serait redevenu souple, fondu, équilibré, précis, comme avant la guerre. Mais les mêmes raisons qui ont condamné une partie de nos meilleurs artistes à s'expatrier, empêchèrent les associations symphoniques de faire droit à sa requête. Les répétitions coûtent cher. Il a bien fallu concéder une légère augmentation aux musiciens. Quant à majorer le prix des places, au moment où les concerts vont se multipliant à Paris, Dieu sait comment le public accueillerait cette mesure! On risquerait de jouer devant des banquettes vides. Aussi les répétitions ont-elles été réduites au minimum. Et les virtuoses de la baguette, évitant les œuvres nouvelles ou même anciennes qui nécessitent un travail minutieux, ont dû se contenter des morceaux en vogue avec lesquels leurs collaborateurs sont familiarisés depuis longtemps.

Cette crise prendra-t-elle fin par la révolte d'un chef intrépide? Un héros, refusant de suivre les chemins battus, obtiendra-t-il de ses compagnons les sacrifices indispensables? Puissions-nous saluer bientôt l'aube de ce beau jour!... Mais encore faudrait-t-il savoir si les chefs d'orchestre ont vraiment les mains libres. Ne sont-ils pas obligés de soumettre leurs programmes aux associations symphoniques? On a beaucoup commenté le conflit qui se serait produit récemment entre un de nos chefs d'orchestre les plus populaires et son comité directeur. Ce sont là, à vrai dire, propos de courriéristes et rumeurs de promenoirs : accueillons-les avec réserve.

Au surplus, les chefs d'orchestre objectent qu'ils n'ont pas la partie aussi facile que leurs prédécesseurs. Ceux-là, prétendent-ils, les Lamoureux, les Colonne, les Chevillard, pouvaient choisir parmi les manuscrits d'une génération qui demeurera la gloire de la musique française. Il y avait peu de

mérite à attirer les amateurs et à les satisfaire, lorsqu'on pouvait leur offrir des inédits de Saint-Saëns, César Franck, Édouard Lalo, Alexis de Castillon, Emmanuel Chabrier, Gabriel Fauré, Ernest Chausson, Charles Bordes, Guillaume Lekeu, Claude Debussy, Albéric Magnard, Déodat de Séverac. Les poèmes symphoniques de Richard Strauss excitaient vers 1900 la curiosité universelle. Les Russes, dont on a sottement abusé depuis, venaient d'être découverts. L'Espagne nous prêtait un maître du rythme, Isaac Albeniz. Tout s'épanouissait dans le jardin d'Euterpe. Les rosiers ployaient sous l'abondance des fleurs. La saison musicale avait à la fois la grâce naïve du printemps, l'éclat de l'été, l'abondance plantureuse de l'automne...

Nos richesses sont quelque peu diminuées. Il nous reste MM. Vincent d'Indy, Charles Widor, Henri Duparc, Paul Dukas, Pierre de Bréville, Guy Ropartz, Florent Schmitt, Maurice Ravel, Albert Roussel, et c'est sans doute beaucoup d'honneur. MM. Strawinsky et Prokofieff perpétuent parmi nous le renom de l'école russe. L'Espagne, malgré la perte d'Albeniz, est dignement représentée par un autre enchanteur, M. Manuel de Falla. Mais que dire de l'Allemagne? Faute de compositeurs intéressants, le Reich serait hors d'état, le voulût-il, de nous fournir des prestations en musique. Nos jeunes gens eux-mêmes, profondément divisés par des querelles de cénacles, hésitent entre le plain-chant et les airs nègres, entre les austères disciplines de la *Schola* et l'anarchie facétieuse du *jazz-band.* Au lieu de suivre leur instinct, ils s'épuisent à suivre le goût du jour, au point que leurs partitions mort-nées n'attestent finalement que la puissance abortive de la mode. Le grand public considère d'un œil méfiant des ouvrages hybrides où les procédés séculaires de l'harmonie et du contrepoint contrastent bizarrement avec les audaces de la musique polytonale. Ces productions tout ensemble ingénues et artificieuses ne vont pas enrichir le répertoire : elles demeurent la propriété exclusive de certains groupements d'avant-garde.

Ce n'est point tout. Ni l'état des esprits ni la situation économique ne favorisent les visites des chefs d'orchestre étrangers. Elles sont devenues rares, les séances instruc-

tives, parfois révélatrices, au cours desquelles un maître illustre, vénéré de l'Europe entière, venait nous soumettre les travaux de ses compatriotes. En dépit d'une publicité retentissante, l'horizon musical se rétrécit. Paris accueille sans enthousiasme les talents authentiques ou postiches que des intermédiaires suspects lui prônent avec une exubérance barbare.

Telles sont les origines de la crise des programmes. Et voilà pourquoi les orchestres de la saison musicale 1924-1925 se sont astreints à la répétition fort correcte, sans doute, mais parfaitement inutile, des concerts qu'on n'a pas cessé de nous offrir depuis dix ans.

II

Que les esprits chagrins ne se flattent pas de nous entraîner plus loin! Nous refuserions de les suivre dans leur grand désert salé où pas un arbre ne pousse, et jamais une fleur. Après avoir déploré l'humeur moutonnière des uns, nous rendrons hommage à la hardiesse des autres. Et il faudra bien que les progrès continus de nos associations chorales, leur noble et fructueux effort, nous consolent de la stagnation des orchestres.

Les chœurs étaient autrefois le point faible des concerts. Tout en n'ajoutant rien à nos plaisirs, ils occasionnaient, disait-on, une dépense exorbitante. Les meilleurs dirigeants reculaient devant leur emploi. Et le public ne les redoutait pas moins. En dehors du final de la *Neuvième* et de la *Damnation de Faust*, les mélomanes ne se rendaient qu'en tremblant à la *Messe en ré* de Beethoven, au *Requiem* et au *Te Deum* de Berlioz, au *Faust* et au *Paradis et la Péri* de Schumann. Avec raison, car les fausses notes leur écorchaient les oreilles. En automne 1900, à la première audition des *Nocturnes* de Debussy, Camille Chevillard jugeait téméraire de réunir huit soprani et huit mezzo-soprani pour la partie vocale de *Sirènes*, et le dangereux morceau était provisoirement éliminé. Deux ans plus tard, le 21 décembre 1902, Édouard Colonne ayant voulu introduire la *Damoiselle Élue* au Châtelet, les voix célestes étouffèrent mademoiselle Mary Garden sous une cacophonie aigre et glapissante comme un

caquet de vieilles blanchisseuses au lavoir. Dans la *Faust-Symphonie* de Liszt, on supprimait le chœur mystique qui succède aux sarcasmes et aux blasphèmes de Méphistophélès, sans que personne s'en plaignît.

Mais notre humiliation n'en était pas moins profonde. L'indigence de nos ressources vocales nous mortifiait. Quelle amertume de songer qu'en Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Angleterre, en Hollande, toutes les villes un peu importantes pouvaient interpréter, sans aucun ridicule, des messes, des cantates, des oratoires de l'architecture la plus monumentale!...

Pour combler cette lacune, quelques apôtres, stimulés par l'exemple admirable de Charles Bordes, entreprirent de grouper des associations chorales à Paris et en province. Leurs efforts allaient justement aboutir, quand la guerre éclata.

Quatre années de destructions et de deuils, fatales à nos orchestres, auraient dû affecter plus gravement encore les chorales au berceau, ces organismes si fragiles. Par une fortune bizarre, il en fut tout autrement. Aujourd'hui, alors que nos confréries instrumentales n'ont fait que végéter depuis 1914, vivant surtout de leur réputation acquise, sans souci d'étendre leur répertoire, nos chanteurs poursuivent leur essor courageusement et victorieusement. S'en tiennent-ils à quelques œuvres favorites dont le succès pécuniaire est immanquable ? Pas le moins du monde! Ils abordent avec confiance les tâches les plus ardues. Considérez, par exemple, le « chœur mixte de Paris » que dirige M. Marc de Ranse : son activité contraste heureusement avec la léthargie universelle. Il y aurait une espèce de défaitisme artistique à ne pas s'en réjouir, à lui marchander nos éloges.

Grâce à ce renouveau, nous avons eu le rare plaisir de confronter, pendant la saison 1924-1925, deux versions fort dissemblables d'une œuvre aussi colossale que la *Messe en si mineur* de Jean-Sébastien Bach. L'audition que nous en offrit d'abord M. Gustave Bret à l'Église évangélique de l'Étoile valait assurément par la solidité des masses vocales et par l'excellence des solistes. Un air de discipline répandu sur l'ensemble rehaussait la majesté de la cérémonie. Et les admirateurs de Bach étaient accourus en foule, car M. Gus-

tave Bret les édifie depuis de longues années par le zèle qu'il met à servir cette illustre mémoire. Malheureusement, cette fois, le mouvement et la vie faisaient défaut. Peu de nuances, et les plus beaux passages du *Credo*, l'*Incarnatus* et le *Crucifixus*, affaiblis, décolorés, par une lenteur glaciale. Le jeu des instruments n'était pas non plus exempt de bavures... Quelques jours plus tard, comme pour nous dédommager de ce petit mécompte, l'orchestre et les chœurs de la *Schola Cantorum* firent entendre la même messe à la salle Gaveau, sous la direction de M. Vincent d'Indy. Et ce soir-là, malgré le peu de différence des moyens matériels, l'âme de Jean-Sébastien Bach semblait présente parmi nous. Qu'il faut donc peu de chose pour évoquer l'esprit de la musique! Une baguette, rien de plus...

A la faveur de ces liturgies solennelles, les profanes approchent moins timidement un autre chef-d'œuvre de musique religieuse. La *Messe en ré* de Beethoven réapparaît fréquemment sur nos affiches. Justice tardive, mais éclatante. Un siècle après sa publication, cette prière pour l'humanité, limpide comme la sagesse antique, émue et spontanée comme la charité chrétienne, ne passe plus pour un cryptogramme sonore, intelligible aux seuls érudits qui ont fait une étude spéciale de la dernière manière de Beethoven. Le vœu du maître se réalise enfin : les voix jaillies du cœur commencent à trouver le chemin des cœurs.

A propos de Beethoven, quelle bonne idée d'avoir tiré de l'ombre où elle vieillissait sans gloire la *Fantaisie*, opus 80, pour piano, orchestre et chœurs! Tout en n'étant pas une merveille, cette composition vaut bien qu'on s'y arrête, car elle peut nous initier intimement à certains secrets de Beethoven. Outre qu'elle contient une ébauche fort curieuse de l'*Hymne à la joie*, elle permet de suivre chez son auteur la technique des variations. Et puis, elle est du petit nombre de documents qui nous renseignent aujourd'hui sur le style de ces improvisations à jamais perdues qui enchantaient jusqu'aux adversaires de Beethoven. Ayons donc soin de féliciter les pianistes qui ont profité de la résurrection des chœurs pour ramener l'attention sur cette œuvre injustement négligée.

Après les sublimes effusions de Bach et de Beethoven, les Parisiens auraient pu hésiter à aller entendre le *Requiem* de Gabriel Fauré. Mais non! il leur plaît que les rêveries d'un poète, ses mélancolies subtilement nostalgiques, interrompent quelquefois les éclairs et les foudres du génie. Ils rendent grâces au musicien compatissant qui, pour apaiser leurs angoisses, leur montre sur le seuil de l'au-delà, tendrement enlacés au fond d'un beau jardin où les ombres heureuses des Champs-Élysées se mêlent aux anges du Paradis,

Les deux enfants divins, le Désir et la Mort.

Mais nos contemporains prennent-ils un plaisir égal à entendre jouer, d'un bout à l'autre, en 1925, les huit *Béatitudes*? On nous excusera d'en douter. Un tel hommage se concevait parfaitement à l'époque où les envieux et les sots contestaient à César Franck la place éminente qui lui est due. Mais de nos jours, après la consécration, après l'apothéose, à quoi bon ce laborieux inventaire? La cause est entendue : pourquoi nous en énumérer de nouveau toutes les pièces? Cette récapitulation n'a plus aucune chance de nous intéresser. Franck ne serait pas ce qu'il est, s'il n'avait écrit que les *Béatitudes*. Et nul homme de goût ne prendra jamais les *Béatitudes* ni *Rédemption* pour des chefs-d'œuvre. L'âme de Franck, cette âme si pure, si tendre, si sage, est ailleurs. Plutôt que de nous présenter ces « grandes machines » en bloc, au risque de nous choquer par leur pompe théâtrale ou par leur nudité chétive, la piété nous engage à en exclure les parties déjà caduques. Et le reste n'en sera que plus beau.

« Quel contraste entre le maître et le disciple! » songions-nous, en écoutant peu après le *Chant de la Cloche* de M. Vincent d'Indy. Et cependant, c'est tout juste si cette légende dramatique couronnée au concours musical de la Ville de Paris en 1885, a quinze ans de moins que les *Béatitudes*. De temps à autre, elle ne laisse pas de nous déconcerter par son romantisme ingénu, ses tendances germaniques, ses allusions trop directes à Schiller et à Wagner. N'importe! la concision du langage musical est bien française. C'est elle qui sauve tout. Par la vigueur et la souplesse du style, par l'heureuse variété des

rythmes, par l'éclat des timbres, par une vitalité enfin dont le secret échappe à l'analyse, cette partition conserve un air étonnant de jeunesse.

C'est une fortune pareille que nous souhaitons au *Roi David* de M. Arthur Honegger. Puisse-t-il, après un demi-siècle, exciter le même intérêt! Contentons-nous de noter qu'il n'a rien perdu, pour l'instant, de la faveur avec laquelle le public l'accueillit l'année dernière et que son succès ne semble nullement épuisé par les auditions nombreuses qui en ont été données cet hiver. Chaque séance fut un triomphe pour les instrumentistes et les chanteurs dirigés par M. Robert Siohan. Nous y pensions avec plaisir, durant ces exécutions colorées et chaleureuses où les brillantes qualités du chef d'orchestre faisaient ressortir le talent du compositeur : à eux seuls, quelques morceaux du *Roi David* suffiraient à nous convaincre des progrès accomplis par les chœurs. Ce n'est point diminuer M. Honegger que d'attribuer une partie de son succès au joyeux étonnement avec lequel le public s'est aperçu qu'il pouvait enfin écouter sans souffrance une vaste composition moderne pour les chœurs. D'autre part, si nous songeons maintenant au *Roi David*, le souvenir qu'il nous laisse, à quelques mois d'intervalle, ce n'est certes pas la *Marche des Philistins* ni aucun autre des intermèdes baroques ou puérils que l'auteur a enchâssés dans son ouvrage : l'esprit se reporte sans hésiter à l'imposant *Alleluia* qui le termine. Sa cantilène altière et juvénile, ses vocalises jubilantes, nous semblent saluer avec allégresse, avec orgueil, la résurrection des sociétés vocales françaises. Une année musicale qui se clôt sur une impression aussi réconfortante ne saurait être jugée sévèrement.

III

Mais au fait, peut-on encore parler d'une clôture?

Au lieu de finir comme autrefois aux environs de Pâques, la saison musicale tend à déborder de plus en plus sur le printemps et sur l'été. C'est tout juste si les musiciens de Paris chôment entre juillet et octobre.

Quelle profusion de concerts, en ces dernières semaines! Que de virtuoses, — chanteurs, pianistes, violonistes, violoncel-

listes, flûtistes, — rivalisant avec les quatuors et les quintettes à cordes! Que de trios et de sonates entremêlés de romances! Le récital est roi. Si les portes du Châtelet ou du Conservatoire ne s'ouvrent plus guère, passé le mois de mai, les dilettantes ont la ressource de se transporter chaque soir, selon leur fantaisie, à la salle Érard ou à la salle Pleyel.

Cette année, est-ce une illusion? l'affluence des artistes nous a paru encore plus étourdissante que de coutume. Et le public, après avoir applaudi madame Croiza, mademoiselle Blanche Selva, MM. Édouard Risler, Alfred Cortot, Ricardo Vinès, Jacques Thibaud, Pablo Casals et Louis Fleury, a pu hésiter avec angoisse entre madame Marguerite Long, MM. Robert Casadesus, Marcel Ciampi, Marius-François Gaillard, Yves Nat, Iturbi, Théodore Szanto, Braïlowsky, Arthur Rubinstein, Marcel Darrieux et Maurice Maréchal. Laquelle choisir entre tant d'étoiles? Embarras fort pénible. Nous le partagerions sans doute s'il nous fallait avouer une préférence.

Mais plutôt que de nous torturer en vain la cervelle, remercions les audacieux qui, malgré la crise des programmes, ont travaillé à se constituer un répertoire original. Avec une indépendance d'esprit bien rare, M. Georges Enesco et M. Henri Etlin ont jeté leur dévolu sur la *Deuxième Sonate* pour piano et violon de Gabriel Fauré, tellement plus neuve, plus captivante que la première. Quant à M. Alexandre Borovsky, l'expérience à laquelle il s'est livré peut sembler intéressante, mais hasardeuse. Cet excellent pianiste a voulu bannir de ses programmes l'apport du romantisme, les effusions lyriques du XIXe siècle, pour se confiner de préférence parmi les morceaux du XVIIIe siècle et des cinquante dernières années. M. Borovsky mépriserait-il donc le « stupide » XIXe siècle? Quel étonnement pour ceux qui l'ont acclamé naguère dans Chopin et dans Schumann, qu'il interprète avec une technique impeccable et toutes les apparences de la sympathie la plus profonde! Juste Ciel! Que serait-ce donc s'il les aimait?...

Le XIXe siècle n'est pas moins suspect à certains chefs d'orchestre. Comme son compatriote M. Borovsky, M. Serge Koussévitzky partage ses prédilections entre le XVIIIe siècle et nos contemporains les plus subversifs. Chez

lui, Haendel et Philippe-Emmanuel Bach font vis-à-vis à M. Strawinsky et à mademoiselle Germaine Tailleferre. Assemblage hétéroclite, dont l'auditeur éprouve au premier abord quelque surprise, comme de passer sans transition de Catherine II à Lénine; mais la disparate est si piquante que nul ne songe à protester. Après tout, l'ennui seul est haïssable. Un pot-pourri un peu barbare, s'il est ingénieusement assaisonné, relève à point nommé la monotonie de notre pitance. A défaut d'une harmonie spirituelle qui n'est décipément pas le fait des Slaves, M. Koussévitzky a de l'imagination et même de la culture. Aussi n'est-il pas embarrassé de composer ses programmes. Au lieu de se consacrer exclusivement à la musique du jour, comme M. Walther Straram en ses concerts de la *Société internationale de musique contemporaine*, il aime à convoquer les vieux Italiens, l'école de Mannheim, Mozart, chaque fois qu'il nous présente un numéro « sensationnel ». Et les séances de M. Koussévitzky sont comme l'amplification, à l'orchestre, des intéressants concerts de musique de chambre et de chant que la *Revue musicale* organise au théâtre du Vieux Colombier.

Cette année, le principal attrait des festivals Koussévitzky fut sans doute le *Concertino* de M. Arthur Honegger que l'on attendait avec quelque émoi, puisque nous vivons désormais sous le signe de ce jeune musicien. Mademoiselle Vaurabourg en a exposé la partie de piano avec un art très personnel. Et M. Koussévitzky, de son côté, l'a fort bien « accompagnée », comme on disait jadis, au temps des grands virtuoses. Sur trois parties qui s'enchaînent sans interruption, la première est agréable et bien construite, mais ne nous apprend rien de nouveau touchant M. Honegger; la troisième, le croirait-on? nous a impatienté par son insistance rytnmique, d'un américanisme bien désuet. Par bonneur, un mouvement lent sépare ces deux morceaux. Tandis que le piano raconte une histoire d'un charme innocemment plaintif, l'orchestre tisse alentour un chatoyant réseau de gammes chromatiques, d'arpèges fins et impalpables comme des fils de la Vierge. On entend sourdre des eaux vives, soupirer des brises, tressaillir des arbres aux mystérieux feuillages. L'illusion est délicieuse, mais hélas! elle se dissipe, et l'ensemble du *Concertino*,

petit ouvrage gracieux, réfléchi et d'une loyauté incontestable, ne justifie en aucune façon la délirante mimique, les clameurs d'enthousiasme auxquelles se livrèrent, à l'Opéra, certains adeptes qu'on pouvait croire atteints de tarentisme.

Nous avons connu autrefois des cénacles où l'on se passionnait pour Scriabine, comme on le fait aujourd'hui pour M. Honegger. Cette mode, originaire de Russie, où elle semble avoir survécu aux bouleversements soviétiques, n'a jamais réussi à dépasser, sur la route de l'Ouest, la région de Berlin. Vainement, M. Koussévitzky s'évertue aujourd'hui à nous y convertir. Le *Poème de l'Extase*, exécuté avec beaucoup de soin aux concerts de l'Opéra, est un colosse formidable par sa masse, mais entièrement vide. Il nous a paru aussi morne, aussi misérable en sa parure orchestrale qu'à l'époque déjà lointaine où le pauvre Scriabine, de passage à Paris, nous l'expliquait au piano, avec une gesticulation éperdue. Si nous consentions à garder quelque chose de ce faux génie, qui fut un songe-creux boursouflé et prolixe, ce ne serait certes pas son fatras pseudo-métaphysique, mais tout au plus une brève anthologie de ses écrits pour le piano, pastiches respectueux de Chopin et de Liszt.

Quel soulagement de pouvoir tourner le dos à cette dialectique septentrionale pour considérer des œuvres françaises comme le *Quintette* pour piano et cordes de M. Vincent d'Indy et le *Quatuor à cordes* posthume de Gabriel Fauré! Nous venons de les entendre pour la première fois. L'un et l'autre ont de quoi satisfaire simultanément l'intelligence rationnelle, la sensibilité et l'imagination plastique. Et voilà certes les deux nouveautés capitales de l'année. Mais combien d'amateurs auront eu le loisir de s'en apercevoir? Parmi ceux-là mêmes qui se sont rendus à la *Société nationale de musique* et au Conservatoire, combien, étourdis par un tohu-bohu d'impressions incohérentes, auront pris garde à la rare qualité du plaisir qui leur était offert? Rien ne jure plus étrangement avec les tendances modernes que ces musiques de chambre, écloses par miracle dans un temps comme le nôtre. Nous n'entreprendrons pas ici de les analyser. Mais on nous permettra bien de dire que leur mesure, leur transparence, leur finesse, leur perfection formelle et matérielle sont

dignes d'une autre époque. Le *Quintette* de M. d'Indy autant que le *Quatuor* de Fauré attestent les avantages que l'inspiration française ne manque pas de retirer d'une haute culture et d'un sens critique aiguisé. Voilà ce qui la singularise, cette alliance de la fantaisie créatrice et du goût qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, pas même chez les Espagnols. Et ces réflexions nous rempliraient assurément d'une grande fierté, si l'on ne songeait, en écoutant le *Quatuor à cordes*, que cette œuvre délicate est un message d'outre-tombe, le dernier que nous puissions recevoir de Gabriel Fauré. Après ces pages exquises, plus rien que le silence...

C'est pour nous avoir transmis l'écho de ces voix éloquentes que l'année musicale 1924-1925 a quelque chance de se survivre. Nous tâcherons de penser à elle sans dénigrement ni rancune. Nul ne s'extasiera sans doute sur son originalité puissante, car elle n'a pas su mettre fin à la crise des programmes, et nous avons douloureusement attendu, entre l'automne et le printemps, les riches substances symphoniques qui représentent le fond de notre nourriture musicale. L'essentiel lui aura donc manqué.

Et cependant, cette absence même de traits accentués lui compose une physionomie pâle, fuyante, indéfinissable, énigmatique, une figure nébuleuse comme celle des fantômes. C'est ici qu'une phrase de Vauvenargues nous revient à l'esprit : « On dit d'un homme qu'il n'a point de caractère, lorsque les traits de son âme sont faibles, légers, changeants; mais cela même fait un caractère, et l'on s'entend bien là-dessus... » Voilà bien le signalement le plus exact de la saison évanouie.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

L'AVENIR DE NOS FINANCES

Le gouvernement a fait voter depuis quinze jours une série de mesures qui sont toutes relatives à l'avenir de nos finances. Pour en saisir l'importance et les répercussions possibles, il faut distinguer entre elles et considérer les rapports qui les unissent. Notre situation est devenue si compliquée qu'on ne peut pas s'y reconnaître si l'on n'a pas présent à l'esprit le tableau d'ensemble qu'elle présente à nos regards étonnés.

Avant toute autre préoccupation, le gouvernement a en ce moment le souci de sa trésorerie. L'État a tous les mois besoin d'environ un milliard pour payer les fonctionnaires, les administrations, les services de l'État. Il a en outre besoin d'argent pour payer les intérêts qu'il doit, et pour rembourser les Bons de la Défense Nationale qui viennent à échéance. Il lui faut donc des disponibilités importantes. Quand il ne les a pas, il est obligé de se les procurer sous peine de fermer ses guichets, de faire une faillite qui aurait le plus profond retentissement sur toute la vie économique de la nation. Le fait qu'un État ait des embarras de Trésorerie n'est pas forcément un signe de pauvreté : ce peut être une gêne passagère, due à des circonstances spéciales. Mais quand ces embarras se renouvellent périodiquement, quand ils s'accroissent, quand on ne sait pas le moment où ils seront finis, c'est la preuve irrécusable d'une crise profonde et d'une mauvaise politique.

Depuis quelques mois, nous avons pu constater des manifestations trop certaines des embarras de la Trésorerie. L'État doit rembourser à des échéances prévues les Bons dont la

date de renouvellement est fixée. Ces bons représentent les sommes considérables qui ont été empruntées en raison de la guerre. En particulier, l'État a avancé cent milliards pour la restauration des régions dévastées, et comme l'Allemagne n'a pas payé, les intérêts des sommes empruntées et le remboursement des Bons demeurent à la charge de l'État. Dans la pratique, l'État n'avait pas eu beaucoup à se préoccuper de ces remboursements jusqu'en ces temps derniers. Les porteurs qui avaient confié leur épargne à l'État continuaient de la lui apporter. Quand des bons étaient remboursés, l'argent servait généralement à se procurer d'autres bons. Sous un précédent Cabinet, M. de Lasteyrie étant ministre des Finances, l'État a eu un seul jour à payer trois milliards de bons. L'opération s'est passée le plus simplement du monde. La somme presque entière a été immédiatement employée à des rachats, et l'État a eu à décaisser à peine deux cents millions. En réalité, c'est le sort de tous les États de vivre sur leur crédit. Si l'Angleterre, toute puissante qu'elle est, devait rembourser tout ce qu'elle a mis en circulation, elle n'échapperait pas à une crise effroyable. Mais les citoyens ont confiance dans leurs gouvernements et continuent de placer leur argent en le lui prêtant. De même en France, personne ne s'apercevait des échéances souvent fort lourdes, et on n'en parlait même pas. Le jour où on a commencé à en parler, elles sont devenues moins faciles. Ce sont là des problèmes en grande partie d'ordre psychologique et ils n'existent que dans la mesure où on les pose.

Que s'est-il donc passé en France depuis un an? Il s'est passé non pas un événement financier, mais un événement politique. Le Cartel a inauguré son règne. Il l'a marqué par une série d'incohérences et de menaces qui ont jeté le trouble dans l'esprit public. Au lieu d'encourager l'épargne, il a fait prévoir qu'il la persécuterait. Au lieu de ménager le crédit, qui est chose sensible, il s'est attaqué à lui et l'a affaibli. Pour les besoins de sa propagande, le Cartel a commencé par critiquer et par calomnier tout ce qui avait été fait avant lui. Il a présenté les finances publiques comme ayant été mises à mal par ses prédécesseurs. Il a donc, sans raison réelle, jeté l'alarme chez tous ceux qui étaient créanciers de l'État, et dans la masse

des petits porteurs qui ne sont pas au courant des combinaisons politiques et qui voient les choses simplement. Après quoi, pour achever de jeter le désarroi, le Cartel, a proclamé qu'il allait tout sauver par des moyens révolutionnaires, qu'il possédait des remèdes radicaux, et qu'en bousculant les capitalistes il ferait des merveilles pour les finances françaises. On connaît le résultat de cette politique incohérente. Un beau jour, l'État s'est trouvé dans un grand embarras, il a exigé de la Banque de France des billets supplémentaires, il a cru qu'il pourrait ne pas l'avouer et a fait fausser les bilans. Quand cette manœuvre a été connue, le ministère Herriot s'est effondré devant le Sénat, qui se considère comme le gardien des finances publiques et qui, avec raison, n'a pas voulu supporter de pareils procédés.

Le premier soin du Cabinet Painlevé, dès la fin d'avril, a été d'essayer de rétablir la confiance. Ce n'est pas chose aisée. La confiance du public est pour l'État un élément indispensable mais qui demande à être traité avec délicatesse. Elle disparaît quelquefois très vite. Elle reparaît très lentement. Le ministère Painlevé a fait des efforts pour rassurer le public. Il a par sa déclaration dès le premier jour annoncé une politique conciliante. Il a par ses actes donné l'impression qu'il se rendait compte des devoirs qui incombent à un gouvernement. Il a même fait son possible pour échapper à la domination des socialistes révolutionnaires. Pendant trois semaines environ, la situation s'est améliorée. Elle se serait améliorée davantage si le public avait eu le sentiment que le ministère était stable et que la Chambre était sage. Mais dans notre régime démocratique imparfait, il n'y a rien de si rare que la stabilité ministérielle et la sagesse parlementaire. A peine le ministère Painlevé s'était-il mis au travail qu'il a vu manœuvrer contre lui ses amis de la veille, les socialistes et même une partie des radicaux. L'opposition modérée a jugé politique d'aider le ministère à vivre, parce que son gouvernement apparaissait, après son prédécesseur, comme une sorte de halte dans la désorganisation. Il n'en est pas moins resté une grande incertitude, aggravée par les disputes intérieures du Cartel, et bientôt un véritable malaise qui a empêché la confiance de se rétablir.

C'est dans ces conditions que le ministère s'est trouvé,

à la veille de l'échéance du 1er juillet, en face de nouveaux embarras de Trésorerie. Les bruits les plus extraordinaires ont couru pendant quelques jours. On a été jusqu'à parler d'un moratoire, c'est-à-dire d'une suspension de paiement des Bons remboursables, opération catastrophique qui aurait produit le plus redoutable effet. Ce n'étaient fort heureusement que de fausses nouvelles. Le gouvernement s'est décidé le 26 juin à proposer tout à coup, entre la Bourse du vendredi soir et celle du lundi, un projet destiné à remédier à la crise de Trésorerie. La Chambre a discuté toute la nuit du 26 au 27, le Sénat toute la journée du 27 juin. Après ces deux jours de débat, le Parlement avait voté, non pas sans discussion, mais après une discussion forcément hâtive, ce que lui demandait le gouvernement.

A la vérité, le Parlement ne pouvait guère agir autrement. Le gouvernement lui révélait soudain une situation qui n'était pas ignorée, mais qui n'était pas avouée. Il annonçait que, si on ne lui donnait pas les moyens réclamés, il fermerait ses guichets. Aucune Assemblée n'aurait pris la responsabilité d'une faillite. Il n'y avait qu'à voter. C'était la carte forcée. Les partis, même ceux qui se sont résignés à voter, ont fait toutes réserves sur les mesures proposées par le gouvernement et sur les conséquences qu'elles peuvent avoir. C'était la seule ressource qui leur restât. Il y en avait bien une autre, celle que rêvait peut-être un certain nombre de radicaux et de socialistes. Elle consistait à ne pas voter, et à ouvrir une crise politique très grave. Les cartellistes se seraient, semble-t-il, assez bien accommodés de cette aventure, qui aurait accru le gâchis et qui leur aurait peut-être permis d'installer un gouvernement semi-révolutionnaire. Le reste du Parlement a eu une autre conception de l'intérêt public. Il a préféré laissé vivre le gouvernement, et lui donner le temps de montrer s'il était de force à nous tirer d'embarras.

Les projets du gouvernement consistent d'abord à faire un accord avec la Banque de France et à lui demander de mettre à sa disposition des billets pouvant monter jusqu'à six milliards, ensuite à faire un emprunt spécial, garanti contre la baisse. On a fait au Parlement et hors du Parlement toutes les observations qu'appellent ces deux mesures. L'accord avec

la Banque de France est un expédient, qui pare au plus pressé, mais qui ne règle rien pour l'avenir, et qui bien au contraire augmente notre circulation. Quant à l'emprunt à garantie de baisse, il représente une innovation qui a été jadis étudiée ici et qui peut avoir de graves inconvénients. Cet emprunt risque de déclasser les autres valeurs françaises, et il risque en outre d'introduire dans nos mœurs une considération du franc-or, qui jetterait dans toute l'économie une perturbation peut-être irréparable. Déjà les communistes, qui ne cherchent pas à faciliter les solutions, parlent d'une échelle mobile des salaires, à laquelle, si jamais elle était adoptée, ne résisteraient pas les finances de l'État, ni celles des entreprises privées.

Il est certain que notre pays ne veut pas de l'inflation, et qu'il en a même une telle crainte qu'au besoin il prendrait pour de l'inflation ce qui n'en est pas à proprement parler. La circulation monétaire française était d'environ 10 milliards avant la guerre en y comprenant les espèces métalliques. Si l'on part de cette base, on constate que, jusqu'à la fin de 1922, la valeur réelle du stock monétaire français a été supérieure à sa valeur d'avant-guerre. Depuis cette époque, et en dépit d'une augmentation de la circulation fiduciaire de 8 milliards, la valeur du stock monétaire est tombée au-dessous de sa valeur d'avant-guerre. Le mouvement a été particulièrement brutal depuis le 1er janvier 1925. Notre stock monétaire valait à cette date 2 215 millions de dollars, il ne vaut plus aujourd'hui que 2 milliards, soit une perte de 10 p. 100 de valeur en six mois. Nous nous trouvons donc au début de la période des troubles monétaires, où la dépréciation de la monnaie entraîne une contraction des moyens de paiement progressive et irrésistible : phénomène psychologique qui est un fait d'expérience. C'est là une pente dangereuse, sur laquelle nous devons éviter de nous engager, quels que soient les sacrifices nécessaires pour remonter le courant. Jamais le public français ne s'accommodera de la virtuosité avec laquelle le Gouvernement allemand a dosé la dépréciation de sa monnaie. Il ne faut pas croire que la catastrophe par épuisement du crédit ne doive arriver qu'au moment où l'unité monétaire a atteint une valeur infinitésimale. En réalité

la catastrophe, en Autriche et en Pologne, s'est produite à des cours de la monnaie où l'organisation financière de l'Allemagne ne semblait pas absolument compromise. Après les exemples que le public français a eus sous les yeux, il ne faut pas lui donner des raisons d'accentuer la fuite devant le franc.

La défense du franc est entre les mains des pouvoirs publics. Quelles que soient les conséquences immédiates des expédients auxquels on se trouve contraint, ces inconvénients seront passagers et réparables, si les pouvoirs publics s'emploient à résister contre la pression en faveur de la hausse des salaires et des prix. Depuis la guerre, l'État a pris la position d'un banquier vis-à-vis de la nation, et d'un banquier qui serait omnipotent. Or, le rôle d'un banquier dans l'économie moderne, c'est d'assurer le contrôle des prix et de la valeur de la monnaie. La politique financière de l'État, qui mérite de retenir aujourd'hui toutes les attentions, devrait être de s'opposer à la hausse des prix par les moyens dont l'efficacité est indiscutable. S'il y a carence de l'État sur ce point, nous allons directement, comme l'Allemagne, à la destruction du fonds de roulement de notre économie et au contrôle financier anglo-saxon.

On ne sait encore quand l'État fera l'emprunt annoncé : on croit seulement qu'il consistera dans l'émission de rentes perpétuelles et ce choix sera approuvé. Non qu'il supprime aucun des aléas que la garantie de change accordée aux coupons fait courir à l'équilibre budgétaire. Il offre cependant l'avantage de débarrasser le Trésor du souci des échéances, et il permet de prévoir des clauses de conversion, qui laisseraient au Trésor la faculté de profiter des conditions favorables du marché sans attendre le terme d'obligations ordinaires. Plus un pareil emprunt se rapprochera des conditions d'émission des emprunts normaux, et moins il fera appel à l'esprit de spéculation du public, plus il aura selon nous de chances de succès. Il préparera d'autant mieux l'assainissement financier qu'il laissera la possibilité d'englober le nouveau fonds dans les fonds existants, lorsque l'on entreprendra la revalorisation du franc. La garantie de change devrait apparaître comme un gage que l'on donne à l'épargne nouvelle, gage qui ne porte aucune atteinte à l'épargne ancienne, et qui

ne saurait surtout, en aucun cas, être interprété comme une banqueroute déguisée aux engagements antérieurs de l'État. L'opération est délicate; elle l'est d'autant plus qu'on envisage une consolidation qui pourrait aller jusqu'à la totalité de la circulation des bons de la Défense nationale, mais qui sera évidemment réalisée par tranches. Il serait fâcheux que des illusions sur la facilité de placement d'un pareil emprunt fassent adopter un taux d'intérêt insuffisant qui préparerait des surenchères ou qui obligerait l'État à laisser déprécier le franc pour pouvoir continuer l'opération. L'emprunt à garantie de change est un moyen dangereux parce qu'il préjuge de la politique financière ultérieure de l'État et du succès de cette politique. Si l'on peut faire accepter au pays une politique énergique de déflation, l'emprunt à garantie de change ne saurait avoir de conséquences fâcheuses pour le budget et pour la monnaie. Si les pouvoirs publics se laissent au contraire gagner par les inflationnistes outranciers, l'emprunt à garantie de change deviendra un élément de spéculation et un facteur de désorganisation financière des plus dangereux. En lançant un pareil emprunt, M. Caillaux ne se réserve aucune possibilité de retraite ou de manœuvre. S'il est décidé à pratiquer une politique hardie de déflation, et s'il en a le pouvoir, l'affaire tournera bien. Mais on peut alors se demander pourquoi il n'a pas inauguré plus tôt cette politique, qui lui aurait épargné les embarras qu'il a rencontrés devant lui. Tout ce qu'on peut dire de mieux en faveur du projet du gouvernement, c'est qu'il implique la confiance dans notre monnaie et par conséquent une politique de relèvement du franc : mais cette politique, le gouvernement voudra-t-il, osera-t-il, pourra-t-il la faire?

***

C'est qu'en réalité, après le secours donné en quarante-huit heures à la Trésorerie par le Parlement sur la demande du ministère, tout le problème financier demeure encore entier. Le gouvernement a obtenu les moyens de payer ses échéances pendant un certain temps : et c'est tout. Les évé-

nements du 26 et du 27 juin n'ont pas d'autre sens. Il reste à pourvoir à tout l'avenir.

La discussion a commencé dès les premiers jours de juillet. Il a fallu d'abord voter un douzième provisoire, qui est le septième. Le Cartel se vantait au mois d'octobre de voter le budget de 1925 le 31 décembre 1924. Au début de juillet, ce budget n'était pas encore examiné par les Chambres. C'est à peu près le record des retards. Et ce budget de 1925, comment se présente-t-il? Le Cartel prétendait qu'il était équilibré. M. Caillaux, ministre des Finances, prétendait que non. Il a fallu de longues discussions pour que la Commission et le ministère se missent d'accord et pour que fût ménagé l'amour-propre du Cartel. Après quoi il a fallu encore de longues discussions, qui durent encore au moment où ces lignes sont écrites, pour voter un milliard d'impôts nouveaux, nécessaires à l'équilibre de ce budget. M. Caillaux soutient qu'avant de songer à un plan d'ensemble et à un complet assainissement financier, il faut équilibrer le budget complètement. Il a raison. Si les socialistes préfèrent s'occuper d'abord de l'assainissement financier, c'est qu'ils veulent éviter l'impopularité des impôts et trouver dans les projets généraux d'assainissement l'occasion de faire adopter des innovations révolutionnaires. La vérité brutale, c'est que la première condition du salut financier, c'est un budget en équilibre, autrement dit des impôts et des économies.

Mais ici nous touchons à la question essentielle, qui est toute politique. Pour faire des impôts acceptables pour tous, pour faire les économies indispensables, il faut un gouvernement fort et un gouvernement qui gère pour tous. Pendant une année nous avons vécu sous la domination du Cartel, c'est-à-dire sous la domination d'un parti. Et depuis deux mois nous sommes témoins des efforts d'un gouvernement qui voudrait probablement s'élever au-dessus des partis et qui est constamment ramené à des considérations de majorité, c'est-à-dire à la considération des réélections. Le parti socialiste, après avoir mené le Cartel au bord de l'abîme, secoue ses sandales et déclare que la doctrine le retient de prendre aucune responsabilité. Si un gouvernement de salut public avait la hardiesse de se passer des socialistes, peut-être pour-

rait-il prendre héroïquement toutes les mesures qui s'imposent. Mais le parti socialiste abandonne le ministère dans les cas difficiles et prétend encore peser sur ses destinées. C'est là pour le moment un grand danger, non seulement pour le Ministère et le Parlement, mais pour la nation. Il n'y a pas de gestion financière possible avec le socialisme. Il n'y a pas d'économie possible avec l'Étatisme. Il n'y a pas de sauvetage de nos finances possible avec une Chambre obnubilée par la politique de clientèle et par les doctrines de l'extrême-gauche. Nous ne nous chargeons pas de dire si l'imminence du péril inspirera des résolutions viriles au gouvernement et au Parlement : mais nous voyons avec évidence, comme tout le monde, que le vrai problème est là.

L'histoire considérera sans doute comme insensée une époque où la superstition des dogmes socialistes, auxquels presque personne ne croit, aura empêché à elle seule de se mettre au régime nécessaire. Il est à peine compréhensible que, dans une nation où la grande majorité des citoyens connaît les remèdes nécessaires, consent aux sacrifices indispensables, accepte et souhaite les économies, la fin des gaspillages, la cession des monopoles ruineux, l'utilisation des richesses de l'État, l'école dirigeante, par attachement à des formules plus encore qu'à des théories, à un vocabulaire plus encore qu'à des méthodes qu'elle sait inefficaces, se refuse aux décisions utiles. Le rétablissement de notre situation financière ne réclame ni miracle ni génie : il réclame de la volonté, de l'autorité, un commandement réfléchi qui ne soit pas gêné par les réclamations égoïstes des partis. Notre salut dépend de nous : ce n'est pas assurer que nous le voudrons, ou du moins que nous le voudrons à temps, mais il sera vrai de dire en ces circonstances que le peuple aura les gouvernements qu'il méritera.

ANDRÉ CHAUMEIX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Madame de Staël et M. Necker,
d'après leur correspondance inédite,
par le comte **d'Haussonville.**

M. Necker et sa fille s'écrivaient très fréquemment. Malheureusement, lorsqu'en 1798 une petite armée française pénétra dans le pays de Vaud, M. Necker, qui avait des raisons de se défier du Directoire, brûla la plus grande partie de cette correspondance. Aussi des lettres qu'il adressa à madame de Staël de 1790 à 1804 (depuis sa retraite à Coppet jusqu'à sa mort) ne subsiste-t-il plus que celles écrites au cour des six dernières années. Quant aux lettres de madame de Staël, celles de 1803 semblent seules avoir échappé à la destruction.

M. d'Haussonville, en publiant cette précieuse mais incomplète correspondance, s'est donc trouvé amené, pour en faciliter l'intelligence, à écrire une biographie sommaire du père et de la fille au cours de la période 1797-1803, ce qu'il a pu faire dans des conditions d'autant plus intéressantes qu'il disposait de bon nombre de documents inédits importants. Mais, durant ces années-là, commença d'éclater la brouille qui devait opposer dans des conditions si curieuses madame de Staël et Napoléon Ier. Dans ce différend on comprend assez que M. d'Haussonville, descendant de madame de Staël, n'ait point une liberté de jugement absolue. La partialité exercée au bénéfice des ancêtres est presque une vertu familiale et l'on ne saurait faire grief à M. d'Haussonville de l'avoir pratiquée. D'ailleurs, parmi les faits qu'il a relatés, on n'en trouverait point un qui ne soit présenté avec la plus scrupuleuse exactitude. Ce que nous constatons plutôt c'est une certaine tendance à l'omission, lorsqu'il s'agit d'indiquer les raisons qui ont déterminé Bonaparte à exiler madame de Staël, d'où il résulte que la décision du Premier Consul apparaît non seulement arbitraire — ce qu'elle fut réellement — mais encore absurde — ce qui peut être contesté. Il n'est donc pas inutile de rappeler les faits et de montrer que madame de Staël a joué un rôle de premier plan, ce que M. d'Haussonville ne semble guère admettre — dans l'opposition. Certes on peut louer la fille de Necker de s'être posée en défenseur de la liberté, mais on s'explique aussi que le Premier Consul qui sentait son autorité mal assise, ait souhaité d'écarter une femme qu'il savait son ennemie et dont l'influence sur l'opinion était grande.

Madame de Staël, qui avait quitté Paris à la fin de 1792, y était revenue en 1795. Mais elle avait dû regagner assez rapidement Coppet. « Républicaine avec les aristocrates, aristocrate avec les républicains », selon le mot de M. Albert Sorel, elle avait en effet excité la suspicion du Directoire, qui n'appréciait point cette attitude nuancée... En 97 elle réapparaît à Paris, où, pour la première fois, elle aperçoit le général Bonaparte. Aussitôt elle rêve d'être distinguée par lui. Quelle gloire pour elle, si elle réduisait « le héros » à sa merci! Le héros ne peut plus faire un pas dans les salons sans apercevoir l'ambassadrice de Suède. Elle prend même la plume à son intention. S'il faut en croire le *Mémorial*, elle écrivit un jour à Bonaparte, à propos de Joséphine, que « c'était une monstruosité que l'union du génie à une insignifiante petite créole indigne de l'apprécier ou de l'entendre ». On voit où elle voulait en venir. En présence du Premier Consul, elle ne tenait pas d'ailleurs des propos aussi hardis. Le regard de Bonaparte la paralysait et l'empêchait littéralement — elle l'a dit à plusieurs reprises — de respirer. S'il est là, elle perd tout son esprit et devient « sotte » à force de vouloir lui plaire. Lui repousse poliment ses avances. S'il est des femmes qu'il exècre, ce sont, selon son expression, les « agitées despotiques ». (Agitée on ne peut nier que madame de Staël le fût, et despotique aussi, bien que les lettres écrites à ses « amis » témoignent toujours du désir d'être guidée, dirigée, d'obéir. Ce cette année 1897 datent les premières lettres de Necker qui subsistent. Inutile de dire qu'il n'y est nullement question de ces tentatives de séduction que le père devait ignorer. L'ancien ministre de Louis XVI ne parle guère que du récent passage du général « Buonaparte » en Suisse : il relate complaisamment quelques menus incidents qui l'ont marqué.

Des lettres envoyées par Necker à sa fille en 98, M. d'Haussonville n'a publié aucune. Elles ne traitent, paraît-il, que de questions d'affaires. Cette année-là d'ailleurs Bonaparte est en Égypte.

L'année suivante madame de Staël arrive à Paris le soir du 18 Brumaire. Elle n'a point gardé rancune à Bonaparte de son indifférence et elle applaudit au coup d'État; puis, soucieuse de recueillir le bénéfice de son approbation, elle pousse Benjamin Constant et obtient, par des amis, que le Premier Consul le nomme au Tribunat. Mais bientôt elle change de camp : la nouvelle constitution lui semble mauvaise. Elle ne doit point cacher ses idées à son père et celui-ci, si l'on en juge par les lettres publiées par M. d'Haussonville, approuve pleinement ses critiques. Bientôt le salon de madame de Staël devient un petit foyer d'opposition : chaque jour on lance là sur le nouveau régime quelque « mot » plus ou moins déplaisant qui fait le tour de Paris. Bonaparte a horreur de cette guerre de salon. Il envoie son frère Joseph à madame de Staël pour lui demander la paix. Il offre d'ordonner le paiment de deux mil-

lions que le trésor doit depuis longtemps à Necker. Madame de Staël repousse la proposition au cours d'un entretien qu'elle a raconté elle-même dans *Dix années d'exil* « Mais enfin que voulez-vous? aurait demandé Joseph, — il ne s'agit pas de ce que je veux, répondit noblement madame de Staël mais de ce que je pense ». Quelques jours plus tard Benjamin Constant prononce au Tribunat son fameux discours du 15 nivôse contre le Premier Consul. Cette fois M. Necker lui-même trouve que l'ami de « Minette » (tel était le nom qu'il donnait familièrement à sa fille) a été un peu loin. Fouché « prie » madame de Staël d'aller passer quelques jours à la campagne, à Saint-Ouen. Madame de Staël doit obéir, la mort dans l'âme. S'éloigner de Paris est toujours pour elle un désespoir et, bien entendu, le désespoir est accru si l'éloignement n'est pas volontaire. M. de Necker lui écrit des lettres pour la consoler. Il feint de ne rien comprendre à cet ordre barbare. Comment le héros de Minette peut-il se montrer aussi impitoyable à son égard? — Question angoissée, dont la police, qui lit parfois les lettres, prendra bonne note — du moins M. Necker l'espère. — En mai 1800 madame de Staël, lasse de Saint-Ouen, regagne Coppet.

Le mois précédent avait paru son livre sur *la littérature* où le gouvernement des philosophes obtenait autant de louanges que le despotisme recevait de critiques. Il est inutile de dire que le Premier Consul apprécia médiocrement cette publication. Pourtant, quelques mois plus tard, une entrevue entre Necker et Bonaparte à Coppet marqua le début d'une trêve. Les deux hommes ne s'étaient, cependant, appréciés que médiocrement : Necker avait trouvé que la conversation du Premier Consul n'avait rien de transcendant, autrement dit, il le jugeait surfait. Bonaparte, lui, n'avait vu en Necker qu'un « régent de collège bien boursouflé » et particulièrement obtus en matière de finances....

L'année 1802 devait marquer la rupture définitive entre madame de Staël et Bonaparte. Benjamin Constant fut éliminé du Tribunat... Madame de Staël commença de lancer de nouvelles flèches sur le Premier Consul. « On a épuré le Tribunat, lui dit quelqu'un. — Dites qu'on l'a écrémé », répond-elle. Ce ne serait rien encore. Ce qui irrita profondément Bonaparte, ce fut la publication du roman de madame de Staël : *Delphine* et du traité de son père : *Dernières vues de politique et de finances*. De *Delphine* il n'est guère question dans le livre de M. d'Haussonville, mais M. Paul Gautier dans son solide ouvrage sur *Madame de Staël et Napoléon* a judicieusement indiqué que le livre déplut à Bonaparte parce qu'il le jugea immoral, antisocial (il contenait un plaidoyer sur le divorce) et anglophile. Quant au traité de M. de Necker, il suffit de savoir qu'il conseillait l'établissement d'une nouvelle constitution et envisageait la remise du pouvoir à la dynastie légitime pour comprendre qu'il ait provoqué la colère de Bonaparte. Chose curieuse, M. de Necker s'étonna bonne-

ment de n'avoir point été loué par le Premier Consul. Il revient constamment sur ce sujet dans ses lettres à sa fille. Si on le croyait bien sincère, il faudrait lui reconnaître une large dose de naïveté.

Madame de Staël, tenue au courant des mauvaises dispositions de Bonaparte, hésita l'année suivante à rentrer en France. La prudence lui conseillait de rester en Suisse, mais le séjour à Coppet lui semblait odieux. Elle avait besoin de vivre à Paris... Aussi, au mois de septembre 1803, se décide-t-elle à passer la frontière. Elle n'ose pas pourtant gagner Paris et s'installe à Maffliers. Les lettres qu'elle écrit cette année-là à son père sont conservées. Elle recueille pour Necker les derniers potins politiques, les anecdotes (déplaisantes) qui circulent sur Bonaparte; elle ironise sur les projets de débarquement en Angleterre et surtout, elle dépeint ses propres inquiétudes. De bons amis lui affirment qu'elle va être arrêtée. Angoissée, elle écrit à Joseph Bonaparte, au Premier Consul lui-même. Elle ne peut obtenir l'autorisation de rentrer à Paris. Bien plus, Bonaparte, sur la foi de madame de Genlis qui lui dépeint Maffliers comme un antre de conspirateurs, se décide à envoyer à madame de Staël un officier de gendarmerie (en civil, pour ne point l'effrayer). Madame de Staël doit s'éloigner à quarante lieues de Paris...

Ces dernières heures à Maffliers ont inspiré à madame de Staël des lettres véritablement émouvantes, que M. d'Haussonville nous révèle pour la première fois dans leur intégralité. Madame de Staël, exilée, obtient l'autorisation de passer quelques jours à Paris avant de gagner Mortfontaine où Lucien Bonaparte lui offre généreusement l'hospitalité. De là elle gagne Metz pour y rejoindre un ami, Charles de Villers, un ami qu'à vrai dire elle ne connaît point, mais avec lequel elle est en correspondance depuis longtemps. M. Seillière dans la *Revue de Paris* du 1er octobre 1902 a écrit un article très complet sur ce curieux personnage, Français installé à Lubeck, épris de la culture allemande et singulièrement de la philosophie de Kant qu'il tâcha de faire connaître chez nous. Madame de Staël passa quelques jours à Metz à disserter sur l'Allemagne avec Villers et B. Constant. Elle s'apprêtait à séjourner elle-même en Allemagne, désireuse qu'elle était d'étudier le pays et aussi « d'opposer l'accueil bienveillant des anciennes dynasties à l'impertinence de celle qui se préparait à subjuguer la France ». Les dernières lettres que madame de Staël envoie à son père sont précisément datées de Metz. Le 8 novembre elle quitte la ville sans avoir pu décider Villers, qui se rend à Paris avec madame de Rodde, à l'accompagner. Le célèbre voyage en Allemagne va commencer...

Parmi les sentiments qui agitaient madame de Staël, il en est un sur la puissance duquel le livre de M. d'Haussonville nous apporte des précisions tout à fait nouvelles, c'est l'amour filial. Madame de Staël chérissait tendrement son père et, de ce point de vue, ses lettres

sont, souvent, fort touchantes. Necker, du reste, lui rendait largement son affection. Il ne marchandait pas la tendresse familiale. S'il ne quitta point Coppet dans la dernière partie de sa vie, c'est très probablement par attachement au souvenir de sa femme; il ne voulait pas s'éloigner du tombeau qu'il lui avait fait construire dans son parc... Sur les idées politiques ou philosophiques de madame de Staël cette nouvelle série de lettres ne nous révèle rien d'important. En somme ce qui fait leur plus grand intérêt c'est qu'elles nous permettent de suivre de très près les épisodes de la lutte de madame de Staël, idéologue et libérale, et de Bonaparte, idéophobe et autocrate. Mais la crainte où l'on était de voir les plis ouverts par la police donne aux confidences du père et de la fille une allure officielle qui atténue sensiblement leur saveur. L'intérêt littéraire des lettres de madame de Staël, l'intérêt historique du duel où elle était engagée attireront pourtant l'attention du grand public sur cet excellent livre écrit avec une sobre élégance.

Châteaux en Bavière, par **Jean Mistler.**

Voici un beau roman sur l'Allemagne moderne, où se manifeste une intelligence fine et profonde de ce pays dont tant d'aspects intellectuels nous sont encore si mal connus. M. Mistler ne s'est pas arrêté à l'aspect extérieur des choses, à ces notes exclusivement pittoresques dont la juxtaposition peut amuser, mais transforme les paysages en tableaux futuristes, les hommes en pantins. Il a longuement étudié les Allemands et il semble bien qu'il les a compris : il a discerné les deux grands courants qui s'opposent aujourd'hui encore dans le pays, celui qui vient de la vieille Allemagne qu'a aimée madame de Staël, l'Allemagne rêveuse et paisible, celui de l'Allemagne impériale et impérialiste de Bismarck, de Guillaume II.

Le héros de M. Mistler est un jeune Français, Jacques X..., qui, avant la guerre, a passé quelques mois à Bamberg dans une famille de bourgeois : les Mahler. Il avait seize ans alors et travaillait à compléter les connaissances d'allemand reçues au lycée. L'intérieur de M. Mahler était tranquille et accueillant; plusieurs enfants, des filles... Une d'entre elles, Elsa, très blonde et très douce, jolie d'ailleurs et point sotte, inspira à Jacques une passion juvénile et romantique. Et il y eut beaucoup de baisers échangés le soir, au bord d'une petite rivière, une rivière bienveillante et placide.

Puis la guerre est venue. Trois ans après l'armistice, Jacques, retour de Budapest, où il avait été envoyé par la Commission des réparations, traverse l'Allemagne. Il songe à Elsa... et avec tendresse. Il décide de tenter de la revoir. Une petite enquête. Il la retrouve. Elle est veuve d'un ingénieur qu'elle avait épousé pendant la guerre. Le retour de Jacques la remplit de joie. Très vite elle devient sa maîtresse. Jours de félicité et de voyages : voyage dans la Bavière

nouvelle, riche de chimères et de folie. Elsa voudrait devenir la femme de Jacques. Elle est exquise, Elsa, et mériterait d'être aimée davantage chaque jour, s'il y avait quelque logique en cette matière. Pourtant Jacques se détache d'elle assez vite. Elsa, femme, est moins agréable à son cœur que le souvenir d'Elsa petite fille. Ce souvenir-là il le chérit ardemment parce qu'il recèle l'ardeur et la joie de sa propre jeunesse. Regrets... mais qui ne suffiraient point à provoquer une rupture. Sur ces entrefaites se déclanche, dans toute l'Allemagne, un violent mouvement antifrançais. C'est que nos troupes viennent d'occuper la Ruhr. Les nationalistes teutons affirment en toute occasion leur haine de la France. « Ce n'est pas ma faute », dit Elsa. Certes, mais la vie de Jacques, s'il épousait Elsa, serait difficile et amère. Et, après bien des luttes, il se décide à quitter celle qu'il aime.

Le sentiment de la patrie contrariant l'amour, le sujet n'est pas nouveau sans doute, et pourtant nul n'accusera M. Mistler de manquer d'originalité. Ses qualités d'observation lui ont permis de présenter ce vieux thème sous son aspect le plus moderne. Le récit tour à tour ironique et attendri est conduit avec une apparente nonchalance et une réelle habileté. Mais ce qui nous frappe le plus, décidément, chez M. Mistler, c'est la profondeur de son analyse de l'âme allemande, la sagacité avec laquelle il a su démêler les grands caractères de la race. A maintes reprises il nous a fait songer parfois à Gobineau.

Vivre son Rêve, par **Claude Frémy**.

Vincent Rollain, radiologue éminent, a payé cher son dévoûment à la science. Trois fois livrée aux chirurgiens, sa main droite est devenue à peu près inutilisable. Aussi a-t-il dû renoncer à l'exercice de sa profession et accepter, pour vivre, une place de vice-consul dans une ville d'Allemagne occupée.

Les fonctions administratives n'ont point détourné Rollain de son grand rêve : sauver l'humanité; préparer le bonheur universel par la science. Mais comment travailler à réaliser ces aspirations sans argent?... Question difficile à résoudre et qui préoccupe vivement Rollain, jusqu'au jour où un de ses amis, neurasthénique et philanthrope, se suicide, après lui avoir légué toute sa fortune, qui est importante. Voilà Rollain riche : il va pouvoir *vivre son rêve*, fonder un institut, une clinique, et aussi un asile pour les émigrés russes.

Malheureusement les rêves, même ceux des amis de l'humanité, ne doivent point être mêlés à la vie : telle est la conclusion que Rollain est contraint de tirer bientôt de son existence nouvelle. Aussi importante qu'elle puisse être, la somme dont il a hérité est insuffisante pour lui permettre de mener son œuvre à bien; mille jalousies viennent d'ailleurs neutraliser ses efforts. Enfin, hôte très imprévu, l'amour vient complètement bouleverser la vie de l'homme et l'arracher à son œuvre...

Le roman pourrait au fond s'arrêter là. Mais l'auteur n'a point voulu nous plonger dans une trop noire mélancolie. Une suite d'événements heureux renverse la situation et replace le savant sur le piédestal d'où il était descendu. Rollain reprend la direction de l'établissement qu'il a fondé et celui-ci entre dans une ère de prospérité. Le public versatile apporte au « martyr de la science » un large tribut de louanges, alors que, quelques mois auparavant, il était disposé à le traîner dans la boue. Il n'est pas jusqu'à la mort qui ne vienne faire des amabilités à Rollain. Elle le débarrasse de son épouse, lui permettant ainsi de s'unir légitimement à la femme « supérieure » pour laquelle il éprouve un impétueux sentiment...

Ce roman est assez inégal. Telles peintures de la Rhénanie occupée sont vigoureusement et habilement traitées. Maintes scènes révèlent un esprit d'observation aigu et le sens du pathétique. Mais l'ensemble donne une impression d'incertitude et de confusion. Trop de coups de théâtre. L'analyse des caractères est un peu superficielle.

Voyage d'Horace Pirouelle, par **Philippe Soupault.**

Prenez au hasard une page de ce livre, le talent de Philippe Soupault vous apparaît avec évidence : élégance du style, précision des images, originalité de l'invention. Lisez-le tout entier, vous connaîtrez sans doute un cruel embarras. Quel dessein l'auteur a-t-il poursuivi? Il n'est pas aisé de le dire. Pourquoi le nègre Horace Pirouelle est-il parti explorer le Groenland? Pourquoi est-il demeuré deux ans au milieu des glaces dans un « igloo » enfumé en compagnie d'Henri Simonnet, « hagiographe et sous-chef de bureau au Ministère des Travaux publics »? Pour vider des bouteilles de whisky? Pour prouver qu'on doit faire des voyages? Ou qu'il est préférable après tout de n'en pas faire? Autant de questions auxquelles nous ne nous chargerions point de répondre.

Une certitude : les aventures de Pirouelle prouvent, une fois de plus, la richesse d'imagination de leur inventeur. Leur extravagance contraste d'une manière fort plaisante avec la sobriété, la nudité du style. Point de fantaisies verbales ou de phrases à pétards. Soupault pratique la blague à froid... Est-ce pour cela qu'il a pensé à promener son héros au Groenland? Ce n'est pas impossible. Il ne repousserait pas les sollicitations d'un calembour. Esprit original et vigoureux, il est également capable de composer de beaux livres et des ouvrages décevants. Tel est le destin des explorateurs : un jour ils font des découvertes, le lendemain ils tombent dans un trou. A pareille mésaventure sont seuls à ne point s'exposer ceux qui ne quittent jamais les chemins battus.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

19 *Juin.* — Par 520 voix contre 30 la Chambre renvoie à la suite une demande d'interpellation de M. Doriot sur le Maroc. — Le président du Conseil fera le 23, à la Chambre, une déclaration sur les affaires marocaines. — Dans l'impossibilité d'arriver à un accord, la question de la politique de soutien va être soumise à un referendum par les dirigeants socialistes. — Le sultan Moulay Youssef fait une entrée solennelle dans sa ville sainte de Fez.

20. — Une instruction judiciaire est ouverte à propos du détournement de correspondances et de documents militaires relatifs au Maroc. Le député communiste Doriot est interrogé par le juge d'instruction. — Le Gouvernement britannique fait connaître à M. Stresemann, par son chargé d'affaires à Berlin, que la note française constitue le meilleur point de départ pour la négociation du pacte de sécurité. — La Conférence franco-espagnole de Madrid a achevé de régler la question de la surveillance des côtes marocaines et les experts ont commencé l'étude de la répression terrestre de la contrebande.

21. — M. Doumergue préside le banquet de la presse départementale et y prend la parole. — Une centaine de Chinois envahissent par surprise la légation chinoise à Paris et contraignent le ministre, M. Tcheng Loo, à signer des documents approuvant les émeutes de Changhaï et protestant contre les prétendus agissements et l'impérialisme des gouvernements étrangers. — A Bruxelles, ouverture du 111e Congrès de la Chambre internationale de Commerce. — La situation s'aggrave à Changhaï et le mouvement gréviste s'étend de plus en plus.

22. — M. Briand confère avec l'ambassadeur d'Allemagne à Paris. — Signature de l'accord maritime franco-espagnol pour la répression de la contrebande au Maroc. — M. Mussolini préside le Congrès fasciste où l'on décide le retour à une politique d'intransigeance. — La situation s'aggrave à Hong-Kong où la grève prend de l'extension.

23. — Le président du Conseil fait à la Chambre la déclaration annoncée. Une interpellation des communistes discutée immédiatement se termine par le vote d'un ordre du jour de confiance adopté par 494 voix contre 31. — Le referendum socialiste sur la politique de soutien a donné les résultats suivants : motion Compère-Morel, 62 voix; motion Renaudel, 49 voix; motion Auriol, 12 voix. M. Auriol se rallierait à M. Renaudel. — Le Cabinet Poulet donne, au Parlement belge, lecture de sa déclaration ministérielle.

24. — Le président du Conseil a une longue entrevue avec les régents de la Banque de France. M. Caillaux est entendu par la Commission des finances de la Chambre qui décide d'attendre le dépôt des projets définitifs pour arrêter ses résolutions. — M. Chamberlain expose et défend devant la Chambre des Communes son projet de pacte de sécurité. — La situation en Chine continue de s'aggraver et oblige les autorités européennes à renforcer les moyens de protection de leurs nationaux.

25. — La Chambre entend le ministre des Finances et celui du Commerce au sujet d'une grève des P. T. T. de Paris et renvoie, à la suite, une interpellation de M. Piquemal. — Le parti socialiste avance la date de son congrès qui devait avoir lieu en septembre; il s'ouvrira le 12 juillet. — Un coup de force militaire oblige le ministère grec à démissionner. La présidence du Conseil est donnée à M. Popanastasiou. — L'ambassadeur d'Italie à Washington et le délégué financier italien entament les conversations au sujet de la question des dettes.

26. — La ministre des Finances dépose sur le bureau de la Chambre un projet de loi comportant, d'une part, une convention avec la Banque de France l'autorisant à augmenter de six milliards la circulation de ses billets et, d'autre part, l'émission d'un emprunt d'un type spécial garanti contre les variations du change. La Commission des finances adopte le projet en y ajoutant l'obligation pour le Gouvernement de déposer, avant la clôture de la session, un projet d'amortissement de la dette publique et un projet modifiant les taxes successorales. En séance de nuit la Chambre discute le projet, repousse, par 340 voix contre 210, un contre-projet socialiste d'impôt sur le capital et adopte l'ensemble du projet.

27. — Le Sénat discute le projet financier voté par la Chambre : l'ensemble est adopté par 259 voix contre 1 et 40 abstentions. — On inaugure à Metz un buste du poète Paul Verlaine. — Les premiers ministres des Etats allemands se réunissent à la Wilhelmstrasse pour entendre l'exposé de M. Stresemann sur l'état des négociations avec les puissances occidentales.

28. — Le Lord-maire de Londres assiste à la neuvième commémoration de la bataille de Verdun et inaugure le stade construit grâce aux libéralités de la ville de Londres. — M. Léon Daudet, directeur de l'*Action française*, échoue à l'élection sénatoriale de Maine-et-Loire. — Le chancelier Luther arrive à Mayence où il vient présider les fêtes du millénaire rhénan. — Une attaque des Riffains sur Taza est repoussée par nos partisans sans que les troupes françaises aient à intervenir.

29. — Un coup de main semblable à celui qui a eu lieu contre l'ambassade chinoise à Paris se produit à Berlin. — La situation s'est de nouveau aggravée en Chine. Le Gouvernement aurait envoyé aux consuls de France et de Grande-Bretagne à Canton une note de revendications à laquelle ils n'ont fait aucune réponse.

30. — Le conseil de la Fédération socialiste de la Seine adopte par 2 698 voix contre 792, une motion de M. Zyromski « regrettant que le groupe socialiste n'ait pas défini sa politique coloniale propre » au cours de l'interpellation sur le Maroc. — Le Cabinet belge nomme, sous la présidence de M. Theunis, une mission chargée de se rendre en automne aux Etats-Unis pour discuter la consolidation de la dette belge.

1er *Juillet.* — La Chambre, poursuivant la discussion du budget de 1925, vote les textes concernant divers relèvements du taux de l'impôt, adopte le serment fiscal et fixe à 40 p. 100 le maximum de la taxation de l'impôt général sur le revenu. — M. Chamberlain déclare à la Chambre des Communes que le Gouvernement britannique ne négociera pas avec le Gouververnement chinois tant que celui-ci n'aura pas prouvé qu'il est capable d'assurer l'ordre. — M. Malvy a une première conversation avec le général Primo de Rivera sur les conditions de paix à faire aux tribus du Riff. — Le Gouvernement des Etats-Unis envisage la convocation d'une conférence internationale pour les affaires de Chine.

2. — Le Gouvernement britannique a adressé des notes de rappel aux pays débiteurs de l'Angleterre. — Malgré la pression riffaine sur le front, les fêtes de l'Aït el Kébir ont commencé à Fez.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. .	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . **2 fr. 50**
Deuxième Table décennale (1903-1913). *Prix* . . . . . **3 fr. 50**

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées, Paris.